Rep. XIII. 2. no. 69.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711388-p0002-6

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711388-p0005-3

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUINZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711388-p0007-4

KGN.FRIED
UNIVERS.
ZVHALLE

LETTRES

EN VERS

ET EN PROSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711388-p0009-9

LETTRES

EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE PREMIERE.

A M. L'ABBÉ DE BUSSI,

DEPUIS EVEQUE DE LUÇON.

Non, nous ne ſommes point tous deux — 1716.
Auſſi méchans qu'on le publie;
Et nous ne ſommes, *quoi qu'on die*,
Que de ſimples voluptueux,
Contens de couler notre vie
Au ſein des Grâces et des Jeux.
Et ſi dans quelque douce orgie
Votre proſe et ma poëſie,
Contre les diſcours ennuyeux
Ont fait quelque plaiſanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas dignes des Dieux
Jette une pointe d'ambroſie.

Il me ſemble que je ſuis bien hardi de me mettre ainſi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracaſſeries des femmes et celles des poëtes. Ces deux eſpèces ſont aſſez dangereuſes. Je pourrai bien, comme vous, paſſer loin d'elles mon hiver; du moins je reſterai à Sully après le départ

—— du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement
1716. touché des marques que vous me donnez de votre souvenir ; je le serai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Eglise et de l'Amour,
Aussitôt que Flore à son tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé sa cour.
Est-il pour vous d'autre patrie ?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *tracasserie* ?
Evitons ce monstre odieux,
Monstre femelle dont les yeux
Portent un poison gracieux ;
Et que le ciel en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'imposture
Lui prête un secours séducteur ?
Le courroux étourdi la guide,
L'embarras, le soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.

Que l'Amour, ſecouant ſes ailes, 1716.
De ces commerces infidelles
Puiſſe s'envoler à jamais !
Qu'il ceſſe de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles !
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles !

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel eſprit baptiſe
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conſtance, de ſottiſe.
Heureux qui voit couler ſes jours
Dans la molleſſe et l'incurie,
Sans intrigues, ſans faux détours,
Près de l'objet de ſes amours,
Et loin de la coquetterie !
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule !
Ils ont tous les plaiſirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverſe,
Partagent la chère moitié ;
Et dans une paiſible ivreſſe,
Ce couple avec délicateſſe
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les tranſports de la tendreſſe.

Voilà, Monſieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentilleſſe dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où eſt ce réduit dont je vous parle?

1716. M. l'abbé *Courtin* dit que c'eſt chez madame de *Charoſt*. En quelque endroit que ce ſoit, n'importe, pourvu que j'aye l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre préſence,
Galant prieur de Trigolet,
Très-aimable et très-frivolet :
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance.
Les Grâces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit collet ;
Et moi leur ſerviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence
En feſant des pas de ballet.

En attendant je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé *Courtin*, qui me laiſſe le ſoin de faire en vers les honneurs de ſon teint fleuri et de ſa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délaſſer dans votre royaume, une lettre à M. le grand-prieur, et la réponſe de l'*Anacréon du Temple*. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de proſe de votre main. Puiſque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me ſouffriez quelquefois près de vous à Paris.

LETTRE II. 1717.

A M. LE PRINCE DE VENDOME. (a)

De Sully, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon ange et son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un, gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime et qu'il versifie.

(a) C'est le frère du duc de *Vendôme*. Il était grand-prieur de France, L'abbé *Courtin* était un de ses amis, fils d'un conseiller d'Etat, et homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici.

1717. Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié prose, comme en usaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*, les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais presque ajouté *Voiture*, si je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne sais pourquoi, n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il est paresseux,
Se réservait la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain censeur rigoureux
Dont le nom doit ici se taire.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par le temps qui court, le plus sage de nous deux, qui n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux et marche de côté.
Il favorise, et certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'amour.

Malheureusement ce Dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de... et

madame de... sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux. 1717.

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces,
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'imagination ferait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la volupté
Entre les bras de la folie.

Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace

1717.

En eût fait l'ame d'un repas,
Lorſqu'à table il tenait ſa place,
Avec Auguſte et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire ; mais

Il faut être inſpiré pour de pareils écrits ;
Nous ne ſommes point beaux eſprits :
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce ſucceſſeur de Clément,
Qui dans votre temple réſide. (*b*)
Sachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande affaire. (1)
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire ;
C'eſt le vôtre, et vous m'avoûrez
Qu'après tant de jours conſacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eſt bien doux de ne rien faire.

VARIANTE.

(1) Fait ici notre unique affaire :
Nous buvons à votre ſanté ;
Dans ce beau ſéjour enchanté,
Nous feſons excellente chère,
Et voilà tout : en vérité,
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

(*b*) L'abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

LETTRE III. 1717.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, le 15 juillet.

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers et par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Aſſis à la table des Dieux.

Je vous écris, Monſieur, du ſéjour du monde le plus aimable, ſi je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir ſortir. C'eſt ici que *Chapelle* a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enivré deux ans de ſuite. (1) Je voudrais bien qu'il eût laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poëtique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

(1) *Chapelle*, était un homme d'un génie facile et libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de ſon temps; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, et enfin à ſon eſprit.

1717.

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantaient autrefois le service;
Ou la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère:
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je luis dis sur mon violon:
Eh! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle.

Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée

Reçut quelque approbation ;
Car enfin, quoique mal tournée, 1717.
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A ſon approche,
Je ſentis un tranſport ſoudain ;
Car il avait ſa lyre en main,
Et ſon Gaſſendi (*b*) dans ſa poche ;
Il s'appuyait ſur Bachaumont,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et ſi la poſte ne me preſſait, je vous le rimerais ; ce *Bachaumont* n'eſt pas trop content de *Chapelle*. Il ſe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'eſt à tort que le nom de ſon compagnon a étouffé le ſien ; car c'eſt moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choſes du voyage, et entre autres : *Sous ce berceau qu'amour exprès....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juſtice à ces deux meſſieurs ; il ſuffit de vous dire que je m'adreſſai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours ſur ſa lyre
Ces vers aiſés, ces vers coulans,

(*b*) *Gaſſendi* avait élevé la jeuneſſe de *Chapelle*, qui devint grand partiſan du ſyſtême de philoſophie de ſon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le ſyſtême aux convives ; et lorſqu'ils étaient ſortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

1717. De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître:
Il faut que Chaulieu soit le tien.

LETTRE IV.

A M. LE DUC DE BRANCAS,

En lui envoyant une épître pour M. le Régent. (1)

Sully.

MONSIEUR LE DUC,

Je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infames, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le régent; si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.

qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans cet ouvrage les flatteries trop outrées, et les plaintes trop fortes, et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le suis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je pense; et si la poësie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité. 1717.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de soutenir les beaux arts, que vous êtes presque le seul qui puisse le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque succès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me servirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leurs patrons à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces,
Comblé d'honneurs et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du Dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oisiveté.
Si quelquefois réveillant sa mollesse,
Sa main légère entre Horace et Maron
Daignait toucher la lyre d'Apollon,
Comme la Fare il chantait la paresse.
Pour toi, mêlant le devoir au plaisir,
Dans les travaux tu te fais un loisir;
Tu sais charmer au conseil comme à table.
Mécène à toi n'est pas à comparer,

1717. Et je te crois, j'ose ici l'assurer,
Moins paresseux, et non pas moins aimable.

Heureux, monsieur le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien. Pour moi, la seule grâce que je vous demande, est celle de vous voir.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully, le 20 juillet.

MONSIEUR,

Je ne sais si vous vous souviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous proposer de vous donner du mouvement; ce n'est point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela est trop difficile : mais de me dire votre sentiment sur l'épître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne; et si vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que si vous me faisiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à présent autour d'un alembic,

alembic, et ferez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers; mais, je vous supplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poëfie. 1717.

Souvenez-vous des airs charmans
Que vous chantiez sur le Parnasse,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelse et d'Horace.
Jusques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hypocrène,
Et je vous placerai sans peine
Entre Homberg et Despréaux.

Jetez donc, Monsieur, un œil critique sur mon ouvrage; et si vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au Régent; et j'attends que vous me garderez le secret. Surtout ne dites point à M. le duc de *Sully* que je vous aye écrit; enfin que tout ceci soit, je vous supplie, entre vous et moi.

Je suis, &c.

1717.

LETTRE VI.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sully.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables perſonnages
Que la France ait vus de long-temps :
Les Chapelles, les Manicamps,
Ces voluptueux et ces ſages
Qui rimans, chaſſans, diſputans
Sur ces bords heureux de la Loire,
Paſſaient l'automne et le printemps
Moins à philoſopher qu'à boire.

Il ſerait délicieux pour moi de reſter à Sully, s'il m'était permis d'en ſortir. M. le duc de *Sully* eſt le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château eſt dans la plus belle ſituation du monde; il y a un bois magnifique dont tous les arbres ſont découpés par des poliſſons ou des amans qui ſe ſont amuſés à écrire leurs noms ſur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'eſt pas mal-aiſé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully ſur Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des *nuits blanches* comme à Sceaux. Madame de *la Vrillière*, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de *Listenai*, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instrumens, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette; on assure qu'ils sont de l'abbé *Courtin*. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils sont. (*) 1717.

Après tous les plaisirs que j'ai à Sully, je n'ai plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de *la Vrillière*.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'*Ussé*, après avoir passé quelque temps à Preuilli chez M. le baron de *Breteuil*; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivîtes à *Roi*, et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Ussé; si non je crois que malgré les ordres du Régent j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, &c.

(*) Voyez les Poëfies mêlées, volume de *Contes*.

1717.

LETTRE VII.

A M. * * *

Jouissez, Monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours à assassiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A rester au sacré vallon;
Je suis fort bien près d'Apollon,
Mais assez mal avec Diane.

Je chasse peu, je versifie beaucoup; je rime tout ce que le hasard offre à mon imagination,

Et par mon démon lutiné
On me voit souvent d'un coup d'aile
Passer des fureurs de Lainé
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois,
De Sully, ce séjour tranquille,
Je suis plus heureux mille fois

Que le grand prince qui m'exile
Ne l'eſt près du trône des rois. 1717.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laiſſer ici aſſez de temps pour y pouvoir devenir malheureux ; je connais ma portée, je ne ſuis pas fait pour habiter long-temps le même lieu.

L'exil aſſez ſouvent nous donne
Le repos, le loiſir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les Dieux ;
Et qui n'eſt connu de perſonne
Dans le ſéjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Le bien pur et parfait où je n'oſais prétendre,
Eſt par fois, entre nous, ſi ſemblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sully ;

Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poëte Roi ;
C'eſt là ſa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'eſt pas là où ſe trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire que tout Paris eſt enchanté des attraits de la nouveauté ;

Que ſon goût délicat préfère
L'enjoûment agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin
Au peſant et fade Molière.

1718.

LETTRE VIII.

A M. DE LA FAYE.

LA FAYE, ami de tout le monde,
Qui savez le secret charmant
De réjouir également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez comme Ferrand
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuses flammes
Sur votre luth tendre et galant;
Et qui même assez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace,
Quand vous alliez sur le Parnasse
Par le café de la Laurent:

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'est que j'en fais de détestables; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Par fois je lis une belle strophe de votre ami M. de *la Motte*, et puis je me dis tout bas: *Petit misérable, quand feras-tu quelque chose d'aussi bien?* Le moment d'après c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et je me dis: *Garde-toi d'en faire autant.* Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière

de *Rouſſeau*, cela éveille mon odorat; je veux lire ſes autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains: je vois des comédies à la glace, des opéra fort au-deſſous de ceux de l'abbé *Pic*, une épître au comte d'*Ayen* qui eſt à faire vomir; un petit voyage de Rouen fort inſipide; une ode à M. *Duché* fort au-deſſous de tout cela; mais ce qui me révolte et qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu ſon épître à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poëte. Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſédé; il reproche à l'un ſa priſon, à l'autre ſa vieilleſſe; il appelle celui-ci athée, celui-là maroufle. Où donc eſt le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures ſi groſſières? Ce n'était pas ainſi qu'en uſait M. *Deſpréaux* quand il ſe jouait aux dépens des mauvais auteurs: auſſi ſon ſtyle était doux et coulant; mais celui de *Rouſſeau* me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de M. de *Crébillon*, il diſe qu'*il vient de ſa griffe Apollon moleſter*. 1718.

Quels vers que ceux-ci:

„ Ce rimeur ſi ſucré
„ Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
„ Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte.

De plus toute cette épître roule ſur un raiſonnement faux; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, et que tout ſot eſt fripon; mais ne ſerait-il pas la preuve trop évidente du contraire, ſi pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul

1718. talent de la versification ? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. *Rousseau* ne passe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit si mal en prose que son *factum* est une des pièces qui ont servi à le faire condamner. Au contraire celui de M. *Saurin* est un chef-d'œuvre, *et quid facundia posset, tum paruit.* Enfin voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de *la Motte* et *Rousseau* ? M. de *la Motte* pense beaucoup et ne travaille pas assez ses vers ; *Rousseau* ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux : le point serait de trouver un poëte qui pensât comme *la Motte* et qui écrivît comme *Rousseau*, (quand *Rousseau* écrit bien, s'entend) mais,

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti, potuêre. . . . . .

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner des belles lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui :

Car vous qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
Trop heureux si ces vers à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déjà fait connaître !
C'est un gros dieu lourd et pesant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille;
Et qui depuis cinq ou six ans
Dans la foule des courtisans
Se trouvait toujours à Versaille.

Au reſte, je ſuis charmé que vous ne partiez pas ſitôt pour Gènes (1); votre ambaſſade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice ſimple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point; ne reſſemblez pas à ces politiques errans qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holſtein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaiſir de dire *le roi mon maître*. Il me ſemble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de *Céſar* et de *Pompée*. 1718.

Non cette brillante folie
N'a point enchaîné vos eſprits :
Vous connaiſſez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En aſſez bonne compagnie ;
Et vous pouvez bien vous paſſer
D'aller loin de nous profeſſer
La politique en Italie.

(1) M. de *la Faye* était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

1718.

LETTRE IX.

A M. DE GENONVILLE.

Ami que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare :
Vous pour qui d'Apollon les tréfors font ouverts
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'eſprit et l'enjoûment, ſans vice et ſans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaiſaient à tout le monde:
Votre épître a charmé le paſteur de Sully ;
Il ſe connaît au bon, et partant il vous aime ;
Votre écrit eſt par nous dignement accueilli,
Et vous ſerez reçu de même.

Il eſt beau, mon cher ami, de venir à la campagne tandis que *Plutus* tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris ? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à ſon aiſe eſt dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Eſt-ce une réalité ? eſt-ce une chimère ? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philoſophale dans les moulins à papier ? *Law* eſt-il un Dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoiſonne de la drogue qu'il diſtribue à tout le monde ? Se contente-t-on de richeſſes imaginaires ? C'eſt un chaos que je ne puis

débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poëfie. 1718.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain écoffais malin,
Comme la vieille fibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre deftin;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant afile:
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jéfuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire foudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra fur leur chemin
Que mettre un gros faint Auguftin
C'eft du poifon pour les jéfuites.

1720.

LETTRE X.

A M. DE FONTENELLE.

De Villars, le premier ſeptembre.

Les dames qui ſont à Villars, Monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues ; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philoſophes. Elles mettent à obſerver les aſtres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer ; et comme leur goût décide des nôtres, nous nous ſommes tous faits phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux ;
Nous prenons Vénus pour Mercure ;
Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles, nous négligeons fort le ſoleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin ; qu'enſuite

sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur : nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris. 1720.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles ; et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savans, et pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,
Dont très prudemment il s'est tu :
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers (*a*)

(*a*) Le comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de *Fleuri* disait

1720.

Sur ce terrible phénomène ?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes ?
Jadis quand vous étiez paſteur
On vous eût vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poëſie ;
Car ſachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie. (1)

de lui qu'il ne connaiſſait ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent. Cependant il a fait de très-belles recherches ſur l'Hiſtoire de France.

(1) C'eſt dans la réponſe de *Fontenelle* à ces vers que ſe trouve ce vers heureux :

Il faut des hochets pour tout âge.

LETTRE XI. 1722.

A M. LE CARDINAL DUBOIS. (a)

De Cambrai, juillet.

UNE beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours et moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, Monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le palais royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, et nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

(a) Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de *Rupelmonde* était fille du maréchal d'*Alegre*, mariée à un seigneur flamand, et mère du marquis de *Rupelmonde* tué en Bavière.

1722.

Puissent messieurs du congrès,
En buvant dans cet asile,
De l'Europe assurer la paix!
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais!
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe par fois
Et marmoter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monseigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, et qui de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

LETTRE

LETTRE XII. 1723.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

28 décembre.

DEJA de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups ;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'espoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'esprit, ornés par la nature,
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés.

Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me sens confondre !
En louant mes talens, que vous les surpassez !
Je ressens du dépit les atteintes secrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les suites misérables de la petite vérole peuvent me permettre. Le triste état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus au long ; mais comptez, Monsieur, que rien ne peut m'empêcher d'être sensible toute ma vie à votre amitié, et que je la mérite par ma tendresse et mon estime respectueuse pour vous.

1727.

LETTRE XIII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Toutes les princeſſes malencontreuſes qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma baſtille, Madame, eſt la très-humble ſervante de votre Châlons ; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous ſuivirent,
Les Jeux badins priſonniers s'y rendirent ;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien ſurpris quand ils virent
La fermeté, la paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous ſe réunirent.

Cet aimable aſſemblage, ſi précieux et ſi rare, vous aſſervit les cœurs de tous les habitans.

On admira ſur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah ! ne leur donnez plus ce Châlons pour ſéjour ;
Et que les Muſes et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé, dans votre château, le ſecret d'immortaliſer un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos : 1727.
On vous prendrait pour une Orphée :
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs. Les agrémens seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable ;
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'est rien que le temps ne détruise ;
Mais ce beau dieu qui les arts favorise,
De ses présens vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans *Ludovise*.

1730.

LETTRE XIV.

A M. THIRIOT.

A TULLIE (*), *imité de Catulle la Faye.*

QUE le public veuille ou non veuille ;
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens ſont les plus raviſſans.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie ! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher *Thiriot ;* mais avant de mourir dans mon lit comme un ſot, je viens de changer la dernière ſcène de *Tullie*. Recommandez bien à *Titus* d'en avertir nos ſeigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que *Tullie* a joué comme un ange. Si cela eſt,

Ma Tullie, il eſt déjà temps ;
Allons, vîte que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

(*) L'actrice qui jouait le rôle de *Tullie* dans Brutus.

LETTRE XV. 1731.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville,
Ce don charmant, ce feu sacré, ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile,
Et qui dictait à la Faye, à Chaulieu
Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las! mon démon de moi s'est retiré.
Depuis long-temps il est en Normandie:
Donc quand voudrez, par Phébus inspiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je sois contre vous préparé
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu; comptez toujours sur la plus tendre amitié de l'hypocondre *V.*

1732.

LETTRE XVI.

A M. DE MONCRIF.

mars.

Muse aimable, muse badine,
Esprit juste et non moins galant,
Vous ressemblez bien mieux à la Fare, à Ferrand
Que je ne ressemble à Racine.

Grand-merci de vos bontés ; j'y suis plus sensible qu'à des battemens de mains. (1)

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son Alteſſe. J'avais aussi à vous prier de passer chez madame de *Fontaine-Martel*, qui se vante d'avoir quelque chose à vous dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiſte* et *Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur. A l'égard de votre prince, je me suis écrié à sa porte :

J'ai par deux fois votre Alteſſe ratée :
Cela veut dire, hélas, tout simplement,
Que ma muse deux fois s'est en vain présentée
Pour vous faire son compliment.
Heureux qui serait à portée
De rater effectivement
Votre personne tant vantée !
Il n'en serait rien surement.

(1) La tragédie d'Eryphile venait d'être représentée avec applaudissement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de *Clermont ;* mais pour vous qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers ; j'y gagnerai beaucoup. 1732.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

LETTRE XVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet.

Oui, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer incessamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Evangile,
Et justaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muse facile
Me l'a dit très-élégamment.

Vous y verrez assurément
Des airs français, du sentiment
Avec la fierté de l'Asie.
Vous concilierez aisément
Les discours de notre patrie
Avec les mœurs d'un ottoman ;

1732.

Car vous avez (et dans la vie
C'eſt ſans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un muſulman.

Mon dieu, mon cher *Cideville*, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaiſir à recevoir de vos lettres! je m'attirerais ce plaiſir-là plus ſouvent, mais comment trouver un inſtant au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

Pendant ce temps-là on joue les cinq ſens à l'opéra, à la comédie françaiſe, à l'italienne, et à la foire. On ne ſaurait trop parler de ces meſſieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens ſont plus faibles que jamais, et il ne me reſte que du ſentiment.

Vous ſavez que le parlement de Paris vient de finir ſa comédie et de reprendre ſes ſéances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des ſpectacles.

J'ai reçu par la poſte de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages; il y a bien des fautes. Ces meſſieurs ont affecté ſurtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque paſſage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai *Jore* de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. *Formont* ne m'écrit point. Je vous embraſſe, et lui auſſi, de tout mon cœur.

LETTRE XVIII. 1732.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau, ce 29 octobre.

MUSE ET GRACE,

MADAME de *Fontaine-Martel* m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec mon parlement, et de la combustion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêché d'être représentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires signalées sur des choses où il ne s'agissait de rien du tout. Il s'est formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princesses et de leurs adhérens. La reine a été victorieuse, et j'ai fait la paix avec les princesses. Il n'en a coûté pour cette importante affaire que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés; car il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaisir à en brûler pour vous, Muse et Grâce! Mais il faut vous le déguiser trop adroitement; il faut vous cacher presque tout ce qu'on pense.

1732.

Je n'oſe dans mes vers parler de vos beautés
Que ſous le voile du myſtère.
Quoi ! ſans art je ne puis vous plaire,
Lorſque ſans lui vous m'enchantez ?

Non, Muſe et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait paſſer ſa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puiſſiez venir ſouper très-fréquemment chez madame de *Fontaine-Martel ;* car ſi vous reſtez à Tours ſeulement encore quinze jours, il y aura aſſurément une députation du Parnaſſe pour venir vous chercher. Elle ſera compoſée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaiſſent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi meſſieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'eſt néceſſaire
Que pour tout maudit chicaneur ;
Mais les gens d'eſprit et d'honneur
Font du plaiſir leur ſeule affaire.
Plaignez leur deſtin rigoureux :
Six ſemaines de votre abſence
Les ont tous rendus malheureux ;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux.
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'aſſurer M. le préſident de *Lubert* de mes reſpects, et daignez m'honorer de votre ſouvenir.

LETTRE XIX. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel;
Mais loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur maître-autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me semblait plus amer que fiel;
Je l'ai renversé comme Ulysse;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice:
J'en fus sauvé par l'Eternel;
Car on peut aller au b....
Sans y gagner la....

1732. Je me rends tout entier, mon cher *Cideville*, aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau, me rendait le plus paresseux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me semble, à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne sais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez; vous me semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous serez aperçu, en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez, qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies...

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous.

Mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

C'est ce qu'*Horace* écrivait à l'autre *Cideville*; et cela ne veut dire autre chose sinon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici Zaïre; il y avait honnêtement du monde, et cela fut assez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de *Biblis* et de son

frère *Caunus*, mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie, et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre. 1732.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conseiller de nos enquêtes, nommé M. de *Montessu*, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour sa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiselle *Labaté*, comédienne assez médiocre, mais assez jolie catin. Il est mort incognito de la petite vérole, au grand étonnement des connaisseurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, si vous n'avez point vu mes petits versiculets pour la demoiselle *Gaussin*, je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages, et vous en aurez sur moi toute ma vie.

Mandez-moi, un peu, je vous prie, si vous avez vu l'épouse de *Gilles Bernières*, et si M. le marquis se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

1732.

LETTRE XX.

A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre.

Je vous envoyai l'autre jour
L'abrégé d'un pélerinage
Que je fis en certain séjour
Où vous faites souvent voyage,
Ainsi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître,
J'y suis dès long-temps oublié ;
Mais pour celui de l'amitié,
C'est avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du goût* doit être montrée à très-peu de monde ; et surtout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû, mon cher *Cideville*, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de *Polignac* vous connaissait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous supplie de ne laisser sortir aucune Zaïre de vos mains sans l'errata que j'ai envoyé à *Jore*, et de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les secondes, ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles.

LETTRE XXI. 1733.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Moi qui dans mes amuſemens
Cherchant quelque ſage lecture,
Lis très-peu les nouveaux romans
Et beaucoup la ſainte Ecriture;
Hier je liſais l'aventure
De ce bon père des croyans,
Qui de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans ſon réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une viſite de trois anges.

J'ai reçu, Madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont, et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme *Abraham*. Mais la différence fut que le trio céleſte ſoupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné ſouper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre eſpèce divine, vous auriez fait une cène dans mon hermitage; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique.

Et pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraiſemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déeſſes un couple aimable,
Conduites par le Dieu d'Amour;

1733.

Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le faisaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel! que j'entendrais s'écrier
Marianne, ma cuisinière,
Si la duchesse de Saint-Pierre,
Du Chatelet et Forcalquier
Venaient souper dans ma tannière!

Mais après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence!

Les Dieux sont bons, ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux.
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux,
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

LETTRE XXII. 1733.

A M. DE MONCRIF.

11 avril.

Du Dieu du goût j'ai le temple pollu,
Du Dieu d'amour vous ornerez l'empire,
Car vous avez mentule, plume et lyre;
Vous savez *plaire*, aimer, chanter, écrire:
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des sots, et qu'on prend pour satire.
Donc je verrai mon temple vermoulu.
Vous, vous ferez baisé, fredonné, lu,
Claqué surtout, heureux comme un élu;
Et moi sifflé; mais je ne sais qu'en rire.

Du milieu de votre empire, rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de *Crébillon* fils a envoyé à son singulier père ce misérable *Temple*, pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse, qui est la gouvernante de M. de *Crébillon;* et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, le Temple du goût ira à tous les diables. Ce n'est pas encore tout, car ils disent que M. de *Crébillon* laissera manger mon Temple par ses chats, et qu'il sera long-temps sans le lire; et il fera bien; car il vaut mieux qu'il achève Catilina, que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant si vous vouliez un peu le presser, il aurait du temps pour lire mon Temple et pour achever son

1733. divin Catilina. Ecrivez-lui donc un petit mot, mon aimable *Quin-monte*. Je vous souhaite, et à *Lull-braſſ*, tout le plaiſir que nous aurons mardi. Je ne ſortirai que ce jour-là, et je ſerai à midi au parterre. *I love you with all my heart.*

LETTRE XXIII.

A M. DE MONCRIF.

Il faut ſe lever de bon matin pour voir les princes et meſſieurs leurs confidens. Il n'y a pas moyen, mon cher *Moncrif*, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une propoſition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de ſon Alteſſe pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de ſa préſence.

Madame de *Fontaine-Martel* diſait à ce propos:

Puiſſe-t-il ſans cérémonie,
Au ſaint jour de l'Epiphanie,
Dîner avec les Arts dont lui ſeul eſt l'appui!
Ah! s'il venait dans cet aſile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
Que des trois rois de l'Evangile.

Voilà ce que nous chantions madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur? Ce n'eſt pas mon affaire, c'eſt la vôtre.

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Vous qui ſavez ce ſecret, enſeignez-nous comme il faut s'y prendre.

LETTRE XXIV. 1733.

A MADAME

LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Les lettres charmantes que vous écrivez, Madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire. Mais je n'ose plus écrire en prose depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce style aimable et gracieux,
Et cette prose si polie,
Me font voir que la poësie
N'est pas le langage des Dieux.

Je suis réduit à ne vous parler qu'en vers par vanité, car si vous et votre amie vous vous aviſiez jamais de faire des vers, je n'oserais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'esprit et du sentiment, il ne me reste plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'asile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur,
Occupé sans tumulte, amusé sans langueur,
Je mépriſe le monde, et je vous y regrette;
L'étude et l'amitié me tiennent sous leur loi,
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde
Je bénis mon destin d'être ignoré du monde;
Mais il sera plus doux si vous pensez à moi.

1733. Permettez, Madame, que j'assure M. de *Forcalquier* de mon tendre dévouement.

J'aime sa grâce enchantereſſe ;
Il parle avec eſprit et penſe ſagement :
Nos vieux barbons ſont cas de ſon diſcernement,
Et notre brillante jeuneſſe
Veut imiter ſon enjoûment ;
Avec tant d'agrémens qui le ſuivent ſans ceſſe
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment ?

LETTRE XXV.

A M. DE CIDEVILLE.

14 auguſte.

Il y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vile proſe à vos agaceries poëtiques qui ont ſi fort l'air des lettres de *Chaulieu*, de *Ferrand* ou de *la Faye*,

Mais une triſte maladie,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix affaiblie ;
Je ne chante plus qu'Emilie :
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à *Emilie* votre ingénieuſe lettre. *Emilie* a répondu comme *Benſerade* à *Dangeau*, au nom des filles de la reine :

Vous demandez ſi bien qu'on ne peut refuſer.

Elle m'a donc donné la permiſſion de vous envoyer les vers en queſtion, à condition que vous les renverrez ſans les avoir copiés. Je ſuis sûr que vous ſerez fidelle, car c'eſt l'amitié qui vous fait ſavoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon: 1733.

Je l'adore comme les Dieux
Qu'on invoque ſans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette penſée,

Une petite différence
Eſt entre Emilie et les Dieux:
C'eſt que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encenſe.
Mais celle que vous adorez
Merite un peu mieux votre hommage:
Sachez que quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle eſt donc, me direz-vous, cette divinité? Eſt-ce quelque madame de *la Rivaudaye*? Eſt-ce une perſonne en l'air? Non, mon cher *Cideville*.

Je vais, ſans vous dire ſon nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'eſt qu'Emilie:
Elle eſt belle et ſait être amie,
Elle a l'imagination
Toujours juſte et toujours fleurie;
Sa vive et ſublime raiſon
Quelquefois a trop de faillie;

1733.

Elle a chaſſé de ſa maiſon
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie ;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en paſſe pas moins ſa vie
Avec le monde qui l'ennuie,
Et des banquiers de Pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là, et je vous réponds qu'il eſt ſi vrai, qu'elle eſt la ſeule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi qui lui ſuis attaché à proportion de ſon mérite, ce qui veut dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur :
L'amour ſerait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands Dieux ! (s'il en eſt d'autres qu'elle)
Ayez de moi quelque pitié :
Ecartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié !
L'amitié jamais ne s'altère ;
Elle rend ſagement heureux,
Sans emportement, ſans myſtère.
L'amour aurait plus de quoi plaire ;
Mais c'eſt un feu trop dangereux.
On a des momens ſi fâcheux
Avec gens de ce caractère !

Adieu ; vous êtes *Emilie* en homme, et elle eſt *Cidville* en femme. Notre ami *Formont* m'a écrit une lettre ſur *Locke*, dans laquelle je crois qu'il ne s'eſt

pas assez souvenu des sentimens de ce philosophe. Je veux lui écrire sur cet article. 1733.

Pardon, aimable *Cideville;* je ne vous écris point de ma main, mais je suis si malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Epître à Emilie;* vous verrez que je hais *Rousseau*, mais qui ne sait pas haïr, ne sait pas aimer.

LETTRE XXVI.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 29 d'auguste.

VOTRE lettre, Monsieur, pouvait seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine *Emilie* savait combien je vous étais attaché, et sait à présent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ses regrets aux miens : c'est une femme que l'on ne connaît pas; elle est assurément bien digne de votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire ; écrivez-lui et écrivez-moi malgré les amusemens que vous donnent les femmes d'Avignon.

On a déjà enlevé à Londres la traduction anglaise de mes lettres. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original ; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Eglise anglicane.

1733.

On brûlait autrefois les gens
Pour un peu de philosophie ;
Aujourd'hui les gens de bon sens
Ne sont brûlés qu'en l'autre vie.

Vous me demandez l'*Epître à Emilie ;* mais vous savez bien que c'est à la divinité même, et non à l'un de ses prêtres, qu'il faut vous adresser, et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de lui désobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde :

Cette belle ame est d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons ;
Son esprit est très-philosophe,
Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde sont de son âge, et son mérite est au-dessus de son âge, de son sexe et du nôtre.

J'avoûrai qu'elle est tyrannique :
Il faut, pour lui faire sa cour,
Lui parler de métaphysique
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime assez la métaphysique, et qui préfère l'amitié d'*Emilie* à tout le reste, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître,
C'est à Locke aujourd'hui de l'être.

L'art de penſer eſt conſolant
Quand on renonce à l'art de plaire. 1733.
Ce ſont deux beaux métiers vraiment,
Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penſer entre *Emilie* et vous; j'aurais été l'admirateur de tous deux; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de ſa maiſon comme *Horace* de celle de *Mécène*:

Nil mihi officit unquam,
Ditior hic aut eſt quia doctior. Eſt locus uni-
Cuique ſuus.

Mais vous allez courir à Avignon: *Emilie* eſt toujours à la cour, et cette divine abeille va porter ſon miel aux bourdons de Verſailles. Pour moi je reſte preſque toujours dans ma ſolitude, entre la poëſie et la philoſophie.

Je connais fort M. de *Caumont* de réputation, et c'en eſt aſſez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre ſuffrage et du ſien, *ſublimi feriam ſidera vertice.*

1733.

LETTRE XXVII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Je vous envoie, Madame, cette *Epître sur la calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la perſonne à qui elle eſt adreſſée. (1)

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie ;
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais ;
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage et meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Plaint nos travers au lieu d'en rire,
Excuſe quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatire.

Je joins à mon obéiſſance une petite œuvre de ſurérogation : *La mule du pape*. C'eſt une ſatire que j'ai retrouvée dans mes paperaſſes. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé ſur le ſaint père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les janſéniſtes par une honnête averſion pour la cour de Rome ; mais je vous ſuis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine.

(1) A madame du *Châtelet*. Voyez le volume d'*Epîtres*.

LETTRE XXVIII. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 septembre.

L'AUTRE jour l'amitié, d'un air simple et facile,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur.
Ils sont, tu le vois bien, du charmant Cideville,
Dit-elle, et tu connais l'air tendre et séducteur
Dont cet ingénieux pasteur,
Par ses accens nouveaux à son gré ressuscite
Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrite;
Mais il t'a prodigué dans son style enchanteur
Tous les éloges qu'il mérite.

Quelle faible réponse, mon aimable ami, à votre charmante églogue, et que j'ai de remords de vous payer si tard et si mal! N'accusez point ma paresse; mon cœur surtout n'est point paresseux, mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le savez bien, passer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets! L'abbé *Linant*, ou plutôt *Linant* qui n'est plus abbé vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiéte et tumultueuse

1733. de Paris, après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi, mais ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé *le Febvre*, qui fait aussi des vers harmonieux, et qui est né, comme *Linant*, poëte et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable ; mais n'ayant point de richesses à leur faire partager, ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos parisiens, j'aime mieux avoir des amis que du superflu ; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on sait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis (1) ne goûtera pas, mais qui est surement de votre goût.

A l'heure que je vous parle, mes deux amis sont à la comédie, à une pièce nouvelle d'un nommé *la Chaussée*, intitulée *La fausse antipathie*. Ce titre a l'air de *Marivaux ;* mais *Marivaux* ne fait pas de vers, et *la Chaussée* en fait de très-bons, du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

Adieu ; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

(1) M. de *Lezeau*.

LETTRE XXIX.

1733.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, 25 de novembre.

J'INTERROMPS mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire: voilà bien des sacremens à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez,
Alors que vous posséderez
Le juste nom de grand-vicaire,
Qu'aussitôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah! tout prêtre que vous serez,
Mon cher ami, vous aimerez:
Fussiez-vous évêque ou saint-père,
Vous aimerez et vous plairez,
Voilà votre vrai ministère;
Et toujours vous réussirez
Et dans l'Eglise et dans Cythère.

Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui sait plaire. Je suis si malade que je ne vous en dirai pas davantage; et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux, sinon que je vous aime de tout mon cœur.

1733. J'ai envoyé trois Henriades de la nouvelle édition à M. de *Caumont*. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu; conservez bien votre santé; il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. *Vale, vale.* Ne parlez pas à madame *du Châtelet* de son anglais; c'est un secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu; je vous serai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

LETTRE XXX.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

MONSIEUR,

1734. La fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que son père, a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monsieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers; mais sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse, elle a bien vu que l'ouvrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre, Monsieur, je sens que ce n'était qu'un fidéicommis pour madame *du Châtelet*.

Je ne suis rien qu'un prête-nom;
Votre épître a paru si belle
Et si neuve, et d'un si bon ton,
Que sans doute elle était pour elle.

Je ne sais pas comment vous pouvez vous défier de votre raison, quand vous la faites parler d'une manière si charmante. 1734.

Si d'Horace le doux langage,
Et la prose de Cicéron,
La vérité, le badinage,
Si tout cela n'est pas raison,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raison, je l'avoûrai,
N'est pas le don le plus sacré
Que l'homme reçut en partage :
Il en est un autre, à mon gré,
Au-dessus de l'esprit du sage,
Un don plus beau, plus précieux,
Par qui la raison embellie,
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel est ce don? C'est le génie.

On a vu ce génie heureux
Vous inspirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux,
Votre esprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rousseau
Dont l'ennuyeuse hypocrisie
Change son or en oripeau,
Et ses chansons en homélie.
Vos vers sont dignes des premiers
Que votre beau printemps fit naître ;
Vous fûtes, vous serez mon maître.

1734. Vivez, rimez; puissiez-vous être
Immortel comme vos lauriers.

Voilà, Monsieur, une partie des choses que je pense de vous. Je respecterai, j'aimerai en vous toute ma vie le véritable philosophe, qui a quitté la cour depuis long-temps, qui vit pour soi, pour sa famille et pour ses amis; l'homme de lettres et de génie qui n'est point de l'académie, qui aime les arts pour eux-mêmes, qui a toujours écouté ses goûts et jamais la vanité; l'ami dont la société est toujours égale, qui n'exige rien et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement, malgré mon silence, comptez, Monsieur, que je suis tendrement attaché à toute votre famille, et que si jamais je quittais l'heureuse solitude que j'habite pour le tumulte de Paris, je ne pourrais m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous.

Recevez, Monsieur, aussi-bien que madame d'*Usse* et monsieur votre fils, les assurances de mon tendre et respectueux dévouement.

LETTRE

LETTRE XXXI. 1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 5 novembre.

Je ſuis trop malade, mon très-cher ami, pour répondre une ſeule rime à vos vers charmans, mais j'ai du moins aſſez de force pour vous ſupplier, au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi, de ne point prendre d'autre maiſon que la mienne, et de vouloir bien loger dans mon appartement. *Demoulin* et ſa femme vous marqueront par leurs ſoins, avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraiſemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami, pour combien de temps y êtes-vous? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore? Vous me parlez en très-jolis vers de mes prétendus voyages, et vous ne me dites rien de vous! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon eſprit que de mon cœur?

Ami, ne me conſeillez pas
De parcourir ces beaux climats
Que jadis honora Virgile.
Mantoue eſt aujourd'hui l'aſile
Des Allemands et des combats;
Mais fût-elle toujours tranquille,
Je ne connais d'autre ſéjour
Que les lieux où règne l'Amour,
Et ceux qu'habite Cideville.

1734. Je vous embraſſe tendrement ; ſi vous m'aimez, logez chez moi.

Adieu ; quand viendra donc le temps où je vous accablerai tout le jour de proſe et de vers ! Ne ſachant pas votre adreſſe, j'ai prié M. *d'Argental* de vous rendre ce chiffon. Ce *d'Argental* eſt bien digne de vous. Je lui envoie Samſon pour vous être montré, en attendant mieux.

LETTRE XXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

6 février.

1735. Allez, mes vers, aux rivages de Seine,
N'arrêtez point dans les murs de Paris ;
Gardez-vous-en ; les arts y ſont proſcrits :
Des gens dévots la ſottiſe et la haine
Y ſont la guerre à tous les bons écrits.

Vers indiſcrets, enfans de la nature,
Dictés ſouvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,
Si vous n'avez onguent pour la brûlure.
Allez plus loin, ſur le bord neuſtrien ;
Vous y verrez certain homme de bien
Qui réunit, voluptueux et ſage,
L'art de penſer au riant badinage.
Il veut vous voir, allez ; et plût aux Dieux
Qu'ainſi que vous je paruſſe à ſes yeux !

Ne craignez point ſon goût ni ſa prudence,
Puiſqu'il eſt ſage, il eſt plein d'indulgence. 1735.
Allez d'abord ſaluer humblement
Ses vers heureux, ſes vers qui vous effacent;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous ſurpaſſent,
Et faites-leur ce petit compliment:

Frères très-chers, enfans de Cideville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu ſur vous.
Nous ſommes fils de ſon ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimé: c'eſt l'art de votre père.

Voilà le petit compliment que je vous feſais, mon cher ami, en arrangeant ces guenilles (1) que j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma pareſſe; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart ſont bien faibles, et qu'on ſent qu'il faut vous les envoyer, on eſt honteux et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de *Formont* à l'abbé *du Rénel*? Mais comment va la tragédie de *Linant*? Je lui ai donné là un ſujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur, ſon coup d'eſſai ſera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillans de penſées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'eſt un don de DIEU qu'il refuſe quelquefois même à ſes élus. Et

(1) Le recueil manuſcrit de ſes poëſies fugitives.

1735. puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugemens qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de Didon ; cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre, c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir Ramesès. Engagez M. *Linant* à m'en envoyer une copie.

Mon cher *Cideville*, si je vous revoyais, j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre Pucelle ; mais, Dieu merci, notre Pucelle est dans le goût de l'*Arioste*, et non dans celui de *Chapelain*.

LETTRE XXXIII.

A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL.

Venus et le dieu de la table,
Et Martelière à leur côté,
Chantaient tous trois un air aimable
Que tous trois vous avaient dicté :
Mais bientôt réduits à se taire,
Quelle douleur trouble leurs sens
Quand on leur dit qu'en son printemps
Le plus gai, le plus fait pour plaire,
Des convives et des amans,
Laissait-là Comus et Cythère
Pour être grand vicaire à Sens !

Plaisirs, Amours, troupe légère,
Il faut calmer votre douleur :

La ſainte Egliſe aura beau faire,
Vous ſerez toujours dans ſon cœur. 1735.
Du froid ſéjour de la Prudence
Il ſaura deſcendre en vos bras,
Eſcorté de la Bienſéance
Qui relève encor vos appas,
Et qui donne une jouiſſance
Que Lattaignant ne connaît pas.

Un cœur indiſcret et volage,
Toujours occupé de jouir,
A ſouvent l'ennui pour partage;
Mais celui qui ſait s'aſſervir
A ſes devoirs et vivre en ſage,
Eſt bien plus digne du plaiſir,
Et le goûte bien davantage.

Ainſi Boſſuet autrefois,
Ce dernier père de l'Egliſe,
Dans les bras de la jeune Liſe.
Devint père auſſi quelquefois

Monſieur ſon neveu dans le temple
Apporta les mêmes vertus.
C'eſt un bel exemple de plus;
Mais on n'a pas beſoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché, Monſieur; vous avez tout le reſte: et pour moi je ne ſouhaite autre choſe que d'être votre diocéſain. Vous auriez eu déjà de grands bénéfices ſi vous étiez né du temps qu'on donnait un évêché à *Godeau* pour des vers, et

1735. une abbaye considérable à *Desportes* pour un sonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muses. Mais puisque la fortune ne se fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raison, par la supériorité de votre esprit, par vos talens pour les affaires et par la vraie éloquence qui n'est pas, je crois, d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre à commandement.

Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous, voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères, et qui fera votre réputation autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures ; vous me paraissez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talens-là, et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, Monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous connaissez la respectueuse tendresse pour vous.

LETTRE XXXIV. 1735.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

UNE santé à laquelle vous daignez vous intéresser, Madame, ne peut pas être long-temps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis, est un excellent médecin. Je vous demande pardon, Madame, de la témérité de *Linant;* le zèle l'a emporté.

Il est difficile de taire
Ce qu'on sent au fond de son cœur;
L'exprimer est une autre affaire.
Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire;
Souvent on est un fat, en montrant trop d'ardeur.
Mais soupirer tout bas, ferait-ce vous déplaire?
Puissiez-vous, ainsi qu'un téméraire,
L'amant discret, soumis dans son malheur,
Qui sait cacher sa flamme et sa douleur?
Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si *Linant* était votre seul poëte. Toute votre famille est faite pour la société. Madame *du Châtelet* connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de *la Neuville*, et quelque chose de plus à madame de *Champbonin*.

1735.

LETTRE XXXV.

A M. DE CIDEVILLE,

Qui avait envoyé à M de Voltaire un opéra de Daphnis et Chloé.

A Cirey.

LORSQUE la divine Emilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie,
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de ſon innocente amie,
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve ſympathie,
Où des jeux la troupe choiſie
Danſe avec eux et leur ſourit,
Où ſans art, ſans coquetterie,
Le ſentiment règne et bannit
Ce qu'on nomme galanterie,
Où ce qu'on penſe et ce qu'on dit
Eſt tendre ſans afféterie :
Alors notre belle Emilie
Soupira tendrement et dit :
Si les innocens que conduit
La nature ſimple et ſauvage
Ont tant de tendreſſe en partage,
Que feront donc les gens d'eſprit ?

Vous voyez, mon cher *Cideville*, que la ſublime *Emilie* a entendu et approuvé votre aimable ouvrage,

et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendreſſe dans la bouche de ces amans ignorans, doit avoir le cœur bien ſavant. 1735.

Nous ſommes M. *Linant* et moi dans ſon château. Il ne tient qu'à elle d'enſeigner le latin au précepteur qui reſtituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penſer. Il faut que nous mettions à profit un temps ſi heureux. Je me flatte que *Linant* fera ſous ſes yeux quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphyſicien. Il faudrait être univerſel pour être digne d'elle. Pour moi, je ne ſuis actuellement que ſon maçon.

Ma main peu juſte, mais légère,
Tenait autrefois tour à tour
Ou le flageolet de l'Amour
Ou la trompette de la guerre;
Aujourd'hui diſciple nouveau
De Manſard et de la Guépierre,
Je tiens une toiſe, une équerre,
Je mets une cour au niveau;
J'arrondis la forme groſſière
D'un pilaſtre ou d'un chapiteau,
Et je fais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciſeau.

Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion
Sur les rivages du Scamandre.
Mon ſort eſt plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie:

1735.

Il était le maçon des rois,
Et je suis celui d'Emilie.
Apollon, banni par les Dieux,
Regretta la voûte azurée,
Que regretterais-je en ces lieux?
C'est moi qui suis dans l'empyrée.

Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux de juger des procès! Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à *Emilie!*

Adieu, mon cher ami; je vais faire poser des planches, et entendre ensuite des choses charmantes, et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* est entamé. Je ne sais comment nommer cet ouvrage: ce n'est point une histoire, c'est la peinture d'un siècle admirable. *Vale, ama et scribe.*

LETTRE XXXVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

J'AI reçu, Madame, une lettre charmante; comment ne le serait-elle pas, écrite par vous et par M. de *Formont?* Une lettre de vous est une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si long-temps pour en sentir tout le prix. Mais des vers! des vers, des rimes redoublées! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui ſont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ? 1735.
Ils ont comme vous l'art de plaire.
Du Deffant, vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre pareſſeux,
En eſt-il avec vous le père ?
Ils ſont bien dignes de tous deux,
Mais je ne les méritais guère.

Je ſuis enchanté pourtant comme ſi je les méritais. Il eſt triſte de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an, tout au plus.

Ah! ce que vous faites ſi bien,
Pourquoi ſi rarement le faire ?
Si tel eſt votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur ſévère.

Il eſt bien vrai qu'il y a des perſonnes fort pareſſeuſes en amitié, et très-actives en amour; il eſt vrai encore qu'une de vos faveurs eſt ſans doute plus précieuſe que mille empreſſemens d'une autre. Je le ſens bien par cette lettre ſéduiſante que vous m'avez écrite, et c'eſt préciſément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me ſais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de proſe et de vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois. Mes pauvres quakers vous ſont bien obligés de les aimer; ils ſont bien plus fiers de votre ſuffrage que fâchés d'avoir été brûlés.

1735. Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'est celui de l'innocence.
Un quakre dit tout ce qu'il pense.
Il faut, s'il vous plaît, essuyer
Sa naïve et rude éloquence;
Car en voulant vous avouer
Que sur son cœur simple et grossier
Vous avez entière puissance,
Il est homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienséance.

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie!

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être, Madame, ces derniers vers un peu forts; mais vous qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

LETTRE XXXVII. 1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 20 septembre.

Que devient donc mon Cideville?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus?
Est-ce Thémis, est-ce Vénus
Qui l'a rendu si difficile?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire,
Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire;

Il faut que loin de m'oublier
Il m'écrive avec allégresse,
Ou sur le dos de son greffier,
Ou sur le *sein* de sa maîtresse.

Ah! datez du *sein* de Manon;
C'est de-là qu'il me faut écrire.
C'est le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous inspire.

Ecrivez donc ces vers badins;
Mais en commençant votre épître,
La plume échappe de vos mains,
Et vous *baisez* votre pupitre.

Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là? c'est que je deviens grossier, mon cher ami, depuis que

1735. vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre. J'avais compté que *Linant* soufflerait un peu mon feu poëtique qui s'éteint ; mais le pauvre homme passe sa vie à dormir, et qui pis est, *non somniat in Parnasso*. Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la paresse. Son corps et son ame sacrifient à l'indolence ; c'est-là sa vocation. Je ne compte plus sur des tragédies de sa façon ; je ne lui demande à présent que de savoir au moins un peu de latin. Hélas ! à propos de tragédie, je ne sais quel infame a fait imprimer ma pièce de *la Mort de César*. Il est dur de voir ainsi mutiler ses enfans ; cela crie vengeance. L'éditeur a plus massacré *César* que *Brutus* et *Cassius* n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge sur cette édition, et que les gens de lettres, grands calomniateurs de leur métier, ne disent que c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures ; nous sommes dans l'automne du bon goût, et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et contre* (1) est plus insipide que jamais, et les observations de l'abbé *Desfontaines* sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison, à l'équité, à l'érudition et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant, et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme, qui veut se donner pour entendre l'anglais, donne l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la

(1) Journal de l'abbé *Prévost*.

religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de bicêtre, et de lui avoir sauvé la grève. Il vaut mieux après tout brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo.* Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises. 1735.

J'attends depuis près d'un mois le quatrième livre de l'Enéide en vers français, de la façon de notre ami *Formont :* on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son épître sur la décadence du goût me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé *du Rénel* a fini celle qu'il a entreprise de l'Essai de *Pope* sur l'homme. Ce sont des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les Pensées de *Pascal.* Il prouve en beaux vers que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu les Fêtes indiennes et très-indiennes; les Adieux de *Mars* tout propres à être reliés avec la Didon, à être loués par le mercure galant et par l'abbé *Desfontaines*, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire Vert-vert, poëme digne d'un élève du père *du Cerceau*, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu Abensaïd.

Je me console avec le Siècle de *Louis XIV* de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits Daphnis et Chloé.

1735. Adieu, mon très-cher ami.

Emilie me fait décacheter ma lettre pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserais-je vous parler de la sublime et délicate *Emilie*, après la lettre grossière que je vous ai écrite? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 octobre.

Vous êtes de ceux dont parle madame *Deshoulières*,

Gens dont le cœur s'exprime avec esprit.

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère,
Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère,
Dont le bon goût s'est affermi
Si loin des routes du vulgaire.
Elle fait penser et sentir,
Et philosopher et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrais accourir
A son aimable sanctuaire,
La voir, l'admirer, la chérir.

Vous

Vous m'avoûriez que ſa lumière
Sait éclairer ſans éblouir; 1735.
Oui, vous vous laiſſeriez ravir
Par cette ame ſi ſingulière,
Qui ſans effort ſait réunir
Les arts, la raiſon, le plaiſir,
Les travaux et le doux loiſir,
Tout le Parnaſſe et tout Cythère.
Je vous connais, et de ce pas
Vous franchiriez votre hémiſphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas.
Mais je ſais qu'on ne quitte pas
Pollion de la Poplinière.

Du moins ſi vous ne pouvez venir, écrivez donc bien ſouvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponſe pour me récrire. Vous êtes à la ſource de tout ce qu'on peut mander; et moi, quand je vous aurai dit que je ſuis heureux loin du monde, occupé ſans tumulte, philoſophe pour moi tout ſeul, tendre pour vous et pour une ou deux perſonnes, j'aurai tout dit. C'eſt à vous à m'inonder de nouvelles; vos lettres ſeront pour moi *hiſtoria noſtri temporis*.

Je ſuis bien aiſe d'avoir deviné que la muſique de *Rameau* ne pouvait jamais tomber. L'abbé *Desfontaines* en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant qui manque d'un ſens, comme de bon ſens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il ſe taire ſur les choſes qui ne ſont pas de ſa compétence. Il parle de muſique comme de poëſie.

Si je croyais qu'on pût repréſenter le Samſon, je le travaillerais encore; mais il faut s'attendre que le

1735. poëme ſera auſſi extraordinaire dans ſon genre que la muſique de notre ami l'eſt dans le ſien.

En attendant, je vous dirai un petit mot de la tragédie de Jules-Céſar. *Demoulin* doit vous envoyer la dernière ſcène. Vous jugerez par là combien le reſte de l'ouvrage eſt différent de l'imprimé. Je crois qu'il eſt néceſſaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel eſt mon projet :

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres à votre choix ; l'argent ſera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de *la Mare* pût avoir de cette affaire une légère gratification que vous réglerez. Il eſt dans un triſte état. Je l'aide autant que je peux ; mais je ne ſuis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres complimens à l'imagination forte et naïve de notre petit *Bernard :* il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais ſavez-vous bien que je n'ai pas de temps, et que je ſuis auſſi occupé qu'heureux?

Vive memor noſtrî.

1735.

LETTRE XXXIX.

A M. DE FORMONT. (1)

En lui renvoyant des livres de métaphyſique.

O Qu'entre Cideville et vous,
J'aurais voulu paſſer ma vie!
C'eſt dans un commerce ſi doux
Qu'eſt la bonne philoſophie
Que n'ont point ces myſtiques fous,
Ni tous ces pieux loups-garous,
Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Queſnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapſodie
Dont le nom me met en courroux,
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis (2), philoſopher avec moi, et ne vous aviſez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen (*). Vous n'avez point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'aſſez rares merveilles,
C'eſt le pays des grands talens,
Des Fontenelles, des Corneilles;
Mais ce ne fut jamais l'aſile du printemps.

(1) Les cinq lettres ſuivantes paraiſſent écrites de 1731 à 1735.
(2) MM. de *Cideville* et *Formont*.
(*) Canteleu.

1735. Si Rouen avait d'auſſi beaux jours que de bons eſprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reſte de ma vie. Je vous dirais avec *Virgile :*

Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter oſſa quieſcant,
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amintas.

Mais votre climat n'a point *maturam uvam*. Ma malheureuſe machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on penſe, pour aller chercher ceux où l'on tranſpire ; mais dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendreſſe et d'eſtime pour vous. C'eſt avec ces ſentimens, mes chers Meſſieurs, que je ſerai toute ma vie votre, &c.

LETTRE XL.

A M. DE FORMONT.

En réponſe à des vers ſur la décadence de la poëſie.

Les beaux arts ſont perdus, le goût reſte ; et peut-être
Des poëtes naiſſans vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être ;
Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux : c'eſt que je corrige *Eryphile*. Elle n'eſt encore digne ni de vous, ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y ſont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus ſe faire illuſion. Il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. Il y a encore à retoucher aux derniers actes, mais quand tout cela ſera fait, et que j'aurai paſſé ſur l'ouvrage le vernis d'une belle poëſie, j'oſe croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je ſoumettrai toujours tout ce que je ferai. 1735.

Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans et je n'y ai pas répondu ;

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eryphile,
Prêtez-moi tous deux votre ſtyle,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage ſans les douleurs où je ſuis. Rien ne pouvait les ſuſpendre que votre charmante épître.

1735.

LETTRE XLI.

A M. DE FORMONT.

FORMONT chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec fineſſe,
Penſes avec ſolidité,
Et ſans languir dans la pareſſe,
Vis heureux dans l'oiſiveté;
Dis nous un peu ſans vanité
Des nouvelles de la Sageſſe
Et de ſa ſœur la Volupté;
Car on ſait bien qu'à ton côté
Ces deux filles vivent ſans ceſſe.
L'une et l'autre eſt une maîtreſſe
Pour qui j'ai beaucoup de tendreſſe,
Mais dont Formont ſeul a tâté.

Je compte, mon cher *Formont*, que vous aurez inceſſamment quelques manuſcrits de ma façon, puiſqu'on vous a débarraſſé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai Eryphile de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux, le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, ſelon la méthode antique (1), lequel ſera récité par *Duſreſne* jeudi prochain. C'eſt ce jour-là que le parterre jugera Eryphile en dernier reſſort; mais je veux qu'auparavant elle ſoit jugée par vous et par M. de

(1) Voyez le premier volume du Théâtre, page 391.

Cideville, les deux meilleurs magistrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher *Cideville*, mais j'étais si pressé, que je ne lui mandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, assez naïve à mon sens, sur *Néricault Destouches*. 1735.

Néricault dans sa comédie
Croit qu'il a peint le Glorieux;
Pour moi je crois, quoiqu'il nous die,
Que sa préface le peint mieux.

D'ailleurs il n'y a ici rien qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur *Marivaux*, sous le titre des *Sermens indiscrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous savez que la petite *Dufresne*, *in articulo mortis*, a signé un beau billet conçu en ces termes : *Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice, de ne jamais remonter sur le théâtre.* Tout le monde dit, oh ! le beau billet qu'à *la Châtre !* Pour nous autres *Fontaine-Martel*, nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle Eryphile. Nous fesons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise; mais soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours, ah ! si M. de *Formont* était là ! Adieu, mon cher ami, personne ne vous aime plus tendrement que *Voltaire*.

1735.

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

REMPLI de goût, libre d'affaire,
Formont, vous savez sagement
Suivre en paix le sentier charmant
De Chapelle et de Sablière;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaisir seul est le père,
Et quoi qu'ils soient faits doctement,
C'est pour vous un amusement.
Vous rimez pour vous satisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,
Esclave maudit du parterre,
Fait sa besogne tristement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de la Serre. (1)
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface assidûment
Et le tout, Messieurs, pour vous plaire.

Je vous soupçonne de philosopher à Canteleu avec mon cher, aimable et tendre *Cideville*. Vous savez combien j'ai toujours souhaité d'apporter mes folies dans le séjour de votre sagesse.

(1) Il travaillait alors à un opéra, et c'était probablement à celui de Tanis et Zélide, ou les Rois pasteurs, dans lequel il est question d'*Osiris*. Du moins peut-on le conjecturer par la suite de cette lettre. (Voyez Théâtre, tome IX.)

Atque utinam ex vobis unus, veſtri que fuiſſem 1735.
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata, Lycori,
Hìc nemus, hìc ipſo tecum conſumerer ævo.

Mais je ſuis entre *Adélaïde du Gueſclin*, le ſeigneur *Oſiris* et *Newton*. Je viens de relire ces lettres anglaiſes moitié frivoles, moitié ſcientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus paſſable dans ce petit ouvrage, eſt ce qui regarde la philoſophie; et c'eſt, je crois, ce qui ſera le moins lu. On a beau dire le ſiècle eſt philoſophe. On n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de *Maupertuis*, où il eſt queſtion de l'attraction; et ſi on montre ſi peu d'empreſſement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles eſſais d'un écolier comme moi? Heureuſement j'ai tâché d'égayer la ſéchereſſe de ces matières et de les aſſaiſonner au goût de la nation. Me conſeilleriez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées ſur les Penſées de *Paſcal*? Il y a déjà long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier ſi bien armé qu'on ne puiſſe percer au défaut de la cuiraſſe; et je vous avoue que ſi, malgré ma faibleſſe, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'eſprits, et ſecouer le joug dont il les a affublés, j'oſerais preſque dire avec *Lucrèce*:

Quare ſuperſtitio pedibus ſubjecta viciſſim
Obteritur, nos exæquat victoria cælo.

Au reſte, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne ſeront point

1735. tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de *Pascal* sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des lettres imprimées et du projet sur *Pascal*. En attendant je retourne à *Osiris*. J'oubliais de vous dire que le paresseux *Linant* échafaude son *Sabinus*.

LETTRE XLIII.

A M. DE FORMONT.

L'EXTREME plaisir que j'ai eu à lire votre épître à M. l'abbé *du Resnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plutôt; car lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs
A notre siècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poëtes du temps feront bien confondus
Quand ils liront votre opuscule.
Devant des indigens votre main accumule
Les vastes trésors de Crésus;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi

cette ancienne idée que j'avais d'un essai sur le siècle de *Louis XIV*. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais pas la peine : mais son siècle mérite assurément qu'on en parle ; et si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aye mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là, sera le modèle de ma prose ; 1735.

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,
Vous les eussiez rendus fameux ;
Juste en vos jugemens, et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que M. *Cassini* n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela ; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire encore que *Boileau* a commencé à travailler longtemps avant que *Quinault* fît des opéra. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'*Ecumoire* de ce grand enfant, et les *Princesses de Malabar* de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les Mémoires du maréchal de *Villars*. Il m'en avait lu quelque chose il y a plusieurs années.

1735. Il chargea l'abbé *Houteville*, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la *Religion prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de *Villars* a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne; car si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la bastille. On m'a parlé aussi d'un *Traité sur le commerce*, de M. *Melon*; la suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée: car je me souviens qu'il nous régala il y a quelques années d'un certain *Mahmoud*, qui pour être défendu n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son *Traité sur le commerce*; car, au bout du compte, M. *Melon* a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de *la Chaussée*; il y aura surement des vers bien faits, et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec *Emilie*; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame *du Deffant*? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant *Cideville*. Pour *Thiriot*, je ne sais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné cafaque publiquement: je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. *Vale, te amplector.*

LETTRE XLIV. 1735.

A M. BERGER.

A Cirey, le premier décembre.

Au nom de *Rameau* ma froide veine se réchauffe, Monsieur; vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de *Carignan*. Voici de mauvais vers; mais tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un musicien. S'il veut broder de son or cette étoffe grossière, la voici :

Fille du ciel, ô charmante Harmonie,
Descendez, et venez briller dans nos concerts,
La nature imitée est par vous embellie.
Fille du ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers.
Brillez, divine Harmonie,
C'est vous qui nous captivez.
Par vos chants vous vous élevez
Dans le sein du Dieu du tonnerre;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du Dieu de la guerre.
Vous soupirez dans les bras des amours.
Le Sommeil caressé des mains de la nature
S'éveille à votre voix,
Le badinage avec tendresse
Respire dans vos chants, folâtre sous vos doigts :
Quand le Dieu terrible des armes
Dans le sein de Vénus exhale ses soupirs,
Vos sons harmonieux, vos sons remplis de charmes,

1735.

Redoublent leurs désirs.
Pouvoir suprême,
L'Amour lui-même,
Te doit des plaisirs.
Fille du ciel, ô charmante Harmonie! &c.

Il me semble qu'il y a là un *rimbombo* de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si *Orphée-Rameau* veut couvrir cette misère de doubles croches, il en est le maître, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de *Fontenelle* ou quelque autre honnête homme pour examinateur, il aurait fait jouer Samson, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra je suis à son service. Je n'ai fait Samson que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée; il l'aurait eue tout entière.

Ecrivez-moi souvent: vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse et suis à vous pour la vie.

P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez *Odièvre*? Voyez cela, je vous prie; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela soit ressemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philosophe, le galant *Fontenelle*. J'aimerais mieux cette gravure que l'estampe. Etant derrière *Fontenelle*, on est sûr d'être au moins regardé; mais étant seul on ne m'ira point déterrer. *Vale*.

LETTRE XLV. 1736.

A M. BERGER,

Qui lui avait envoyé la Description du hameau, de Bernard, en vers de quatre syllabes, et qui commence ainsi :

Rien n'est si beau
Que mon hameau, &c.

A Cirey, janvier.

De ton Bernard
J'aime l'esprit,
J'aime l'écrit
Que de sa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'est la peinture
De la nature;
C'est un tableau
Fait par Vatteau.
Sachez aussi
Que la déesse
Enchantéresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-même ont faits,
A dit qu'auprès

1736.

De ces vers nains
Vifs et badins,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Etre auſſi bons.

Mille complimens à notre ami *Bernard* de ce qu'il cultive toujours les muſes aimables. Je ne ſais pas pourquoi le public s'obſtine à croire que j'ai fait *Montezume*. La ſcène eſt au Pérou, Meſſieurs, ſéjour peu connu des poëtes. *La Condamine* meſure ce pays, les Eſpagnols l'épuiſent, et moi je le chante. Dieu me garde des ſifflets. *Le Franc* fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiſelle *Dufrêne* de jouer: je ne ſais ſi le rôle eſt propre pour mademoiſelle *Gauſſin*. Si je ne ſuis pas ſifflé, voilà une belle occaſion d'écrire à M. *Sinetti* l'américain. Adieu; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correſpondant.

LETTRE

LETTRE XLVI. 1736.

A M. DE LA ROQUE,

Auteur du Mercure de France.

A Cirey, 10 février.

Je ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaiſir en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes. Il eſt bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux arts. Vous me rappelez toujours par votre goût, par votre politeſſe et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de *la Faye* qu'on ne peut trop regretter. Je penſe bien comme vous ſur les beaux arts.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût, c'eſt peu de choſe;
Beaux arts, je vous invoque tous:
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs!
Beaux arts, vous êtes des plaiſirs;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, Monſieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour leſquelles vous

1736. avez trop d'indulgence; mais vous savez que ces petits vers que j'adresse quelquefois à mes amis, respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins, qui vont toujours nus, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Je ne me porte pas trop bien, Madame, mais j'irai vous faire ma cour demain, dans quelque état que je sois. Si je me porte bien, je ferai extrêmement gai; si je suis malade, votre conversation me guérira bien vîte.

Que m'importe le vain murmure
De cette canaille à tonsure (1)
Qui n'entend rien de mes écrits?
Tous les maudissons qu'ils me donnent,
Et les orémus qu'ils entonnent,
Sont tous pour moi du même prix.
Je consens qu'on m'excommunie,
Pourvu qu'un jour au Champbonin
Avec toi je passe ma vie.

(1) Elle lui avait donné avis que des prêtres avaient écrit contre lui à la cour.

Je consens que dans ton jardin
On m'enterre comme un impie 1736.
Honnête homme et mauvais chrétien,
Philosophe non sans folie,
Avec un cœur digne du tien.
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'estime et qu'on m'envie.

Allez-vous promener, Madame, avec votre très-humble servante; comptez que je vous suis respectueusement attaché pour la vie.

LETTRE XLVIII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Autrefois pour payer le zèle
De Baucis et de Philémon,
On disait que de leur maison
Jupiter fit une chapelle.
Si j'avais son pouvoir divin,
Je n'imiterais pas ses augustes sottises.
Je démolirais vingt églises
Pour vous bâtir un Champbonin.

Vous êtes trop bonne, adorable amie. Quelque succès que l'Enfant prodigue puisse avoir, c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez, que de l'éloge du public. M. *du Châtelet* n'est point de retour. Les colonels sont contre-mandés, soit

1736. par les exceſſives précautions de M. de *Belliſle*, ſoit par crainte de quelques remuemens des ennemis. On ne croit point la paix faite. Je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt que nous ſommes des moutons à qui le boucher ne dit jamais quand il les tuera.

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 13. . . . .

AIMABLE philoſophe, nous avons reçu votre proſe et vos vers; la proſe eſt d'un ſage, les vers ſont d'un poëte.

Votre ſtyle juſte et coulant,
Votre raiſon ferme et polie,
Plaiſent tous deux également
A la philoſophe Emilie,
Qui joint la force du génie
A la douceur du ſentiment.
Entre vous deux aſſurément
Le ciel mit de la ſympathie.
A l'égard de notre Linant,
Il vous approuve et dort d'autant,
Commence un ouvrage et l'oublie.
Moi, je raiſonne et verſifie,
Mais non certes ſi doctement
Que votre ſage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé ; venons à la raiſon que je n'attraperai peut-être point. 1736.

Il eſt vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière penſe, ni comment un être penſant eſt uni à la matière. Mais de ces deux choſes également incompréhenſibles, il faut que l'une ſoit vraie, comme de la diviſibilité ou de l'indiviſibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre ſoit, quoique ni l'une ni l'autre ne ſoit compréhenſible. Ainſi, la création et l'éternité de la matière ſont inintelligibles, et cependant il faut que l'une des deux ſoit admiſe.

Pour ſavoir ſi la matière penſe ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puiſſe conduire à une démonſtration, comme en géométrie ; cette vérité, *entre deux points la ligne droite eſt la plus courte*, mène à toutes les démonſtrations. Mais nous avons des probabilités ; il s'agit donc de ſavoir ce qui eſt le plus probable. L'axiome le plus raiſonnable en fait de phyſique eſt celui-ci : *les mêmes effets doivent être attribués à la même cauſe*. Or, les mêmes effets ſe voient dans les bêtes et dans les hommes, donc la même cauſe les anime. Les bêtes ſentent et penſent à un certain point ; elles ont des idées ; les hommes n'ont au-deſſus d'elles qu'une plus grande combinaiſon d'idées, un plus grand magaſin. Le plus et le moins ne change point l'eſpèce, donc, &c. Or, perſonne ne s'aviſe de donner une ame immortelle à une puce ; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au ſinge, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'inſtinct que mon valet ; enfin, ni à vous ni à *Emilie*.

1736. La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentielles, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière, si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très-probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux, comme la végétation à des arbres; que nous pensons par le cerveau, de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme *Lucrèce*:

Primùm, animum dico, mentem quem sæpe vocamus,
In quo consilium vitæ, regimenque locatum est,
Esse hominis partem nihilominus ac manus et pes.

Voilà, je crois, ce que notre raison nous ferait penser, si la foi divine ne nous assurait pas du contraire; c'est ce que pensait *Locke*, et qu'il n'a pas osé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne serait pas une extrême probabilité, le *frustra per plura quod potest per pauciora*, est encore une excellente raison. Or, le chemin est bien plus court de faire penser un cerveau, que de fourrer dans un cerveau je ne sais quel *être* dont nous n'avons aucune idée. Cet être qui croît et décroît avec nos sens, a bien la mine d'être un sixième sens; et si ce n'était notre divine religion, je serais tenté de le croire ainsi.

Je trouve très-mauvais que vous parliez de *Newton* comme d'un faiseur de systêmes. Il n'en a fait aucun.

Il a découvert dans la matière des propriétés incontestables, démontrées par les expériences. Il est aussi certain que les forces centripètes agissent sur tous les corps, sans aucune matière intermédiaire, qu'il est certain que l'air pèse. Il est aussi sûr que la lumière se réfléchit dans le vide par la force de l'attraction, c'est-à-dire par les forces centripètes, qu'il est sûr que les rayons de la lumière se brisent dans l'eau. 1736.

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me presse. *Le Franc* m'a volé mon sujet et toutes mes situations; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu, mille tendres complimens à *Cideville* : *Emilie* vous en fait beaucoup.

LETTRE L.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, 21 octobre.

Tandis qu'aux fanges du Parnasse,
D'une main criminelle et basse,
Rufus va cherchant des poisons,
Ta main délicate et légère
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chansons.

Les Grâces accordent ta lyre;
Le Plaisir mollement t'inspire,
Et tu l'inspires à ton tour.
Que ta muse tendre et badine

1736.

Se ſent bien de ſon origine !
Elle eſt la fille de l'Amour.

Loin ce rimeur atrabilaire,
Ce cynique, ce plagiaire
Qui, dans ſes efforts odieux,
Fait ſervir à la calomnie,
A la rage, à l'ignominie,
Le langage ſacré des Dieux.

Sans doute les premiers poëtes,
Inſpirés, ainſi que vous l'êtes,
Etaient des Dieux ou des amans :
Tout a changé, tout dégénère,
Et dans l'art d'écrire et de plaire ;
Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, Monſieur, votre charmante épître, vos vers qui, comme vous, reſpirent les grâces, méritaient une autre réponſe. Mais s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais ; vous me donnez en tout des exemples que je ſuis bien loin de ſuivre. Je fais mes efforts ; mais malheur à qui fait des efforts.

Votre ſouvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'oſe compter ſur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je ſois privé de ce commerce délicieux ! Ah ! ſi votre muſe daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, ſi vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaiſirs, de vos ſuccès dans le monde, de

tout ce qui vous intéreſſe, que je défierais les *Rouſſeaux* et les *Desfontaines* de troubler ma félicité! 1736.

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie aſſez jolie; mais que celle qu'on mène avec vous eſt au-deſſus!

Comptez, Monſieur, ſur le tendre et reſpectueux attachement de *Voltaire*.

LETTRE LI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 2 novembre.

Tout mon chagrin eſt donc à préſent de ne pouvoir vous embraſſer en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour ſentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre. Que je ſuis enchanté, mon cher et reſpectable ami, de ce que vous venez de faire! que je reconnais bien-là votre cœur tendre et votre eſprit ferme! 1737.

On diſait que l'Hymen a l'Intérêt pour père:
Qu'il eſt triſte, ſans choix, aveugle, mercenaire;
Ce n'eſt point là l'Hymen. On le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux eſt chez vous, d'Argental;
La vertu le conduit, la tendreſſe l'anime,
Le bonheur ſur ſes pas eſt fixé ſans retour;
Le véritable Hymen eſt le fils de l'Eſtime,
Et le frère du tendre Amour.

1737. Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des complimens de la part de tous les honnêtes gens, de tous les gens qui penſent, de tous les gens aimables. Mon Dieu que vous avez bien fait l'un et l'autre ! partagez, Madame, les bontés de monſieur d'*Argental* pour moi. Ah ! s'il vous prenait fantaiſie à tous deux de venir paſſer quelque temps à la campagne pendant qu'on dorera votre cabinet, qu'on achèvera votre meuble, madame *du Châtelet* va vous en écrire ſur cela de bonnes. Enfin, ne nous ôtez point l'eſpérance de vous revoir. Les heureux n'ont pas beſoin de Paris. Nous n'irons point; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux, couple aimable, couple eſtimable. Vendez vîte votre vilaine charge de conſeiller au parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la ſociété; quittez ce triſte fardeau qui fait qu'on ſe lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaiſir, dont votre bonheur me pénètre, me permette de vous parler d'autre choſe. Une autre fois je vous entretiendrai de *Melpomène*, de *Thalie*, mais aujourd'hui la divinité à qui vous ſacrifiez a tout mon encens.

LETTRE LII. 1737.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 23 décembre.

L'AMITIÉ, ma déeſſe unique,
Vient enfin de me réveiller
De cette langueur léthargique
Où je paraiſſais ſommeiller,
Et m'a dit d'un ton véridique :
N'as-tu pas aſſez barbouillé
Ton ſyſtême philoſophique ?
Aſſez énoncé, détaillé
De Louis l'hiſtoire authentique ?
N'as-tu pas encor rimaillé
Récemment une œuvre tragique ?
Seras-tu ſans ceſſe embrouillé
De vers et de mathématique ?
Renonce plutôt à Newton,
A Sophocle, aux vers de Virgile,
A tous les maîtres d'Hélicon,
Mais ſois fidelle à Cideville.

J'ai répondu du même ton :
O ma patronne, ô ma déeſſe !
Cideville eſt le plus beau don
Que je tienne de ta tendreſſe ;
Il eſt lui ſeul mon Apollon ;
C'eſt lui dont je veux le ſuffrage ;
Pour lui mon eſprit tout entier
S'occupait d'un trop long ouvrage ;

1737. Et si j'ai paru l'oublier,
C'est pour lui plaire davantage.

Voilà une de mes excuses, mon cher *Cideville*, et cette excuse vous arrivera incessamment par le coche. C'est une tragédie. C'est Mérope, tragédie sans amour, et qui peut-être n'en est que plus tendre. Vous en jugerez, vous qui avez un cœur si bon et si sensible, vous qui feriez le plus tendre des pères, comme vous avez été le meilleur des fils, et comme vous êtes le plus fidelle ami et le plus sensible des amans.

Une autre excuse bien cruelle de mon long silence: c'est que la calomnie, qui m'a persécuté si indignement, m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. On ouvrait toutes mes lettres; on empoisonnait ce qu'elles avaient de plus innocent, et des personnes qui avaient apparemment juré ma perte, en fesaient des extraits odieux, qu'ils portaient jusqu'aux ministres dans l'occasion. J'avais cru apaiser la rage de ces persécuteurs en fesant un tour en Hollande; ils m'y ont poursuivi. *Rousseau*, entre autres, ce monstre né pour calomnier, écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion, que j'avais tenu école de déisme chez M. *s'Gravesende*, fameux philosophe de Hollande. Il fallut que M. *s'Gravesende* démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai dans mon séjour en Hollande qu'à voir les expériences de la physique neutonienne que fait M. *s'Gravesende*, qu'à étudier, et qu'à mettre en ordre les élémens de cette physique, commencés

à Cirey. Je n'ai opposé à la rage de mes ennemis qu'une vie obscure, retirée, des études sérieuses auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame *du Châtelet* et toute sa famille. Ils connaissent mon cœur ; ils ne se sont jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur, la vie que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité sans réserve à ceux dont je peux dépendre, j'ai, par le conseil de M. d'*Argental*, envoyé, il y a plus de six mois, mes *Elémens de Newton* à la censure à Paris. Ils y sont restés, on ne me les rend point. J'en ai suspendu la publication en Hollande. Je la suspends encore. Les libraires (qui se sont trouvés par hasard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décision en France de la part de ceux qui sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie ; car je veux vous rendre un compte exact. 1737.

Quant aux autres ouvrages, j'ai fait Mérope, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'Oedipe. J'ai retouché beaucoup jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de *Louis XIV* jusqu'à la bataille de Turin. Je m'amuse d'ailleurs à me faire un cabinet de physique assez complet. Madame *du Châtelet* est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'Enfant prodigue, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je suis en train de vous rendre compte

1737. de tout, il faut vous dire que ce misérable *Dumoulin*, qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infame procès de *Jore*. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés, et pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarrassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon, et de me tout avouer. O hommes, ô monstres ! qu'il y a peu de *Cidevilles !*

Continuons ; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame *du Châtelet* les *Linant*. Vous savez quel prix elle a reçu de ses bontés. Je crois la sœur plus coupable que le frère. Je suis d'autant plus affligé, que *Linant* semblait vouloir travailler. Il reprenait sa tragédie à cœur ; je m'y intéressais ; je le faisais travailler ; il me serait devenu cher à mesure qu'il eût cultivé son talent ; mais il ne m'est plus permis de conserver avec lui le moindre commerce.

Mon cher ami, cette lettre est une jérémiade. Je pleure sur les hommes. Mais je me console, car il y a des *Emilies* et des *Cidevilles*.

LETTRE LIII. 1737.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 23 décembre.

A mon très-cher ami Formont,
Demeurant sur le double mont,
Au dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait sans mesure,
Où le plaisir et la raison
Ramenaient le bon Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poësie,
Au pays où règne Thalie
Et le cothurne et les sifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux et si sain.
Vous le voulez; je cède enfin
A ce conseil, à mon destin;
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtisan, au citadin:

1737.

Ou bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'Aurore
Ou sur l'absinthe ou sur le thim,
Toujours travaille et toujours cause,
Et nous pétrit son miel divin
Des gratte-cus et de la rose. (1)

J'ai donc, suivant votre conseil, abandonné pour un temps *la raison réciproque des quarrés des distances*, et la progression en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves et autres casses-tête, pour retourner à *Melpomène*. J'ai fait Mérope, mon cher ami, *arbiter elegantiarum et judex noster*. Ce n'est pas la Mérope de *Maffey*, c'est la mienne. Je veux vous l'envoyer à vous et à notre aimable *Cideville*. Il y a si long-temps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié, qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'était pas la seule tragédie qu'on fesait à Cirey. *Linant* avait remis sur le métier cette intrigue égyptiaque que je lui avais fait commencer, il y a sept ans. Enfin il avait repris vigueur, et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part, s'il avait voulu un peu travailler, je crois que l'ouvrage aurait eu du succès, mais vous savez que le démon d'écrire en prose avait tellement possédé la sœur, que madame *du Châtelet* a été dans la nécessité absolue de renvoyer la sœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre. Ils pouvaient se faire un sort très doux, et se préparer

(1) Ces vers se trouvent dans le *Commentaire historique*, *&c. Mélanges littéraires*, tome II. On a cru devoir rétablir ici la lettre dans son entier.

un

un avenir agréable. *Linant* aurait passé sa vie dans la maison avec une pension. Son pupille en aurait eu soin toute sa vie. Il y a de la probité, de l'honneur dans cette maison *du Châtelet*. Celui qui avait élevé M. *du Châtelet*, est mort dans leur famille assez à son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme *Linant*, un homme qui d'ailleurs a si peu de ressources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maison? Je crois qu'il se repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien, quand vous et M. de *Cideville* me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier, puisqu'il a manqué à madame *du Châtelet*. 1737.

Voulez-vous, en attendant Mérope, une ode que j'ai faite sur la paix (1)? On a tant fait de ces drogues que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami *Cideville*, et dites-m'en votre avis, mais qu'elle n'ennuie que *Cideville* et vous. Les esprits sont à Paris dans une petite guerre civile; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre *Maupertuis*, et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les lullistes appellent les partisans de *Rameau*, les ramoneurs. Pour moi, sans parti, sans intrigue, retiré dans le paradis terrestre de Cirey, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de *Rameau* (2), ou les

(1) Voyez le volume d'Epîtres.
(2) Les enfers dans *Castor et Pollux*.

1737. beaux airs de *Perſée*. Si je peux regretter quelque choſe, c'eſt vous, mon cher *Formont*, que j'eſtimerai et que j'aimerai toute ma vie. Madame *du Châtelet* qui partage mes ſentimens pour vous, vous fait les plus ſincères complimens.

On arrête en France l'impreſſion de ma *Philoſophie de Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

LETTRE LIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis (1), 22 mai.

1738. Je viens de lire, Monſieur, une hiſtoire et un morceau de phyſique (2) plus intéreſſant que tous les romans. Madame *du Châtelet* va le lire; elle en eſt plus digne que moi. Il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaiſir de s'inſtruire, avoir celui de vous remercier.

Il me ſemble que votre préface eſt très-adroite, qu'elle fait naître dans l'eſprit du lecteur du reſpect pour l'importance de l'entrepriſe, qu'elle intéreſſe les navigateurs, à qui la figure de la terre était aſſez indifférente, qu'elle inſinue ſagement les erreurs des anciennes meſures et l'infaillibilité des vôtres, qu'elle donne une impatience extrême de vous ſuivre en Laponie.

(1) Alluſion à l'Obſervatoire de Kittis, ſous le cercle polaire.

(2) L'ouvrage de M. de *Maupertuis*, ſur la figure de la terre, imprimé au Louvre, en 1738.

Dès que le lecteur y est avec vous, il croit être dans un pays enchanté dont les philosophes sont les fées. Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Grèce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus* et les *le Moniers*, mais les dessinateurs qui vous ont accompagné? On les a divinisés : et vous! quelle est votre récompense! je vais vous le dire : l'estime des connaisseurs qui vous répond de celle de la postérité. Soyez sûr que les suffrages des êtres pensans du dix-huitième siècle sont fort au-dessus des apothéoses de la Grèce. 1738.

Je vous suis avec transport et avec crainte à travers de vos cataractes, et sur vos montagnes de glace :

Quod latus mundi nebulæ, malusque
Jupiter urget.

Certainement vous savez peindre; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poëte comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations sont d'*Archimède*, et votre courage de *Christophe Colomb*, votre description des neiges de Tornéo est de *Michel Ange*, et celle des espèces d'aurores boréales est de l'*Albane*. Tout ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez pas voulu nous dire la raison pourquoi un ciel si charmant couvrait une terre si affreuse. Eh bien! moi qui la sais (et c'est la seule chose que je sache mieux que vous), je vous la dirai :

Lorsque la vérité, sur les gouffres de l'onde,
Dirigeait votre course aux limites du monde,

1738. Tout le Nord treſſaillit, tout le conſeil des Dieux
Deſcendit de l'Olympe, et vint ſur l'hémiſphère
Contempler à quel point les enfans de la terre
Oſeraient pénétrer dans les ſecrets des Cieux.
Iris y déployait ſa charmante parure
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature:
Prodige pour le peuple, et charme de nos yeux.
Pour la ſeconde fois, oubliant ſa carrière,
Détournant ſes chevaux et ſon char de rubis,
Le père des ſaiſons franchiſſait ſa barrière;
Il vint, il tempéra les traits de ſa lumière:
Il avança vers vous tel qu'il parut jadis,
Lorſque dans ſon palais il embraſſa ſon fils,
Son fils qui moins que vous lui parut téméraire.

Atlas par qui le ciel fut, dit-on, ſoutenu,
Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
On vante en vain leurs noms chez la Gréce crédule;
Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
Hercule en vous voyant s'étonna que l'Envie,
Dans les glaces du Nord, expirât ſous vos coups,
Lui qui ne put jamais terraſſer dans ſa vie
Cet ennemi des dieux, des héros et de vous.

Dans ce conſeil divin Newton parut ſans doute;
Deſcartes précédait, incertain dans ſa route;
Tel qu'une faible aurore, après la triſte nuit,
Annonce les clartés du ſoleil qui la ſuit:
Il cherchait vainement, dans le ſein de l'eſpace,
Ces mondes infinis qu'enfanta ſon audace,
Ses tourbillons divers et ſes trois élémens,
Chimériques appuis du plus beau des romans.

Mais le ſage de Londre et celui de la France, 1738.
S'uniſſaient à vanter votre entrepriſe immenſe.

Tous les temps à venir en parleront comme eux.
Pourſuivez, éclairez ce ſiècle et nos neveux;
Et que vos ſeuls travaux ſoient votre récompenſe.
Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.
Eſt-ce à vous d'écouter l'ambition funeſte,
Et la ſoif des faux biens dont on eſt captivé?
Un inſtant les détruit, mais la vérité reſte.
Voilà le ſeul tréſor; et vous l'avez trouvé.

Je laiſſe à madame *du Châtelet*, la plus digne amie aſſurément que vous ayez, le ſoin de vous dire combien de ſortes de plaiſirs votre excellent ouvrage nous cauſe. Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que ſon ſuccès infaillible vous arrêtera dans Paris, et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'inſtant, par votre lettre, que vos ſuccès ne vous retiennent point à Paris, mais que la ſenſibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet eſprit ſublime pour avoir auſſi un cœur?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage, parce que je ne l'avais point; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris: on ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour leſquels il était deſtiné ne pourront les corriger, et les ſavans me les attribueront.

Je ne ſuis ni ſurpris ni fâché que l'abbé *Desfontaines*

1738. essaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme aussi entiché du péché anti-physique, et qui est d'ailleurs aussi peu physicien, doit toujours pécher contre nature.

J'ai lu le livre de M. *Algarotti* (1). Il y a, comme de raison, plus de tours et de pensées que de vérités. Je crois qu'il réussira en italien, mais je doute qu'en français *l'amour d'un amant qui décroît en raison du cube de la distance de sa maîtresse, et du carré de l'absence*, plaise aux esprits bien faits qui ont été choqués de *la beauté blonde du soleil* et de *la beauté brune de la lune* dans le livre des *Mondes*.

Ce livre a besoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui est capable de bien traduire, s'amuse rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais sur le champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur sur la lumière, mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes et sur la lumière et sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrai jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps, que j'en ai la vue éblouie; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne; je m'adresse à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne, et la seule digne peut-être de votre société, joint ses prières aux miennes. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps : et d'ailleurs est-ce le perdre que de

(1) *Il Newtonianismo per le dame.*

catéchiser son disciple ? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un : *amici, diem perdidi.* 1738.

Comptez que Cirey sera à jamais le très-humble serviteur de Kittis.

LETTRE LV.

A M. THIRIOT.

Le 5 juin.

MON cher ami, vous passez donc une partie de vos beaux jours à la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné assister à une noce bourgeoise, que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuses à la comédie. Assemblées de parens, quolibets de noces, plates plaisanteries, contes lubriques, qui font rougir la mariée, et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaise chère, ricanemens sans avoir envie de rire, lourds baisers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil ; voilà les noces de la rue des deux Boules, et la rue des deux Boules est par-tout. Cependant voilà ma nièce, votre amie, bien établie, et dans l'espérance de venir manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout son cœur, je lui donne ma sainte malédiction.

Quand aurai-je la démonstration de *Rameau* contre *Newton* ? Lit-on le livre de *Maupertuis* ? C'est un

1738. chef-d'œuvre. Il a eu raiſon de ne rien vouloir des rois. *Regum æquabat opes meritis.* Les Français ont-ils la tête aſſez raſſiſe pour lire ce livre excellent ?

Un de mes amis, qui n'eſt pas un ſot, ſachant que le ſodomite *Desfontaines* avait oſé blaſphémer l'attraction, m'a envoyé ce petit correctif.

Pour l'amour anti-phyſique
Desfontaines flagellé
A, dit-on, fort mal parlé
Du ſyſtême newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure ;
Et ſes erreurs ſont toujours
Des péchés contre nature.

Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte que vous aviez, ce me ſemble, perdu à Paris, et que je viens de retrouver dans mes paperaſſes.

L'abbé Desfontaines et le ramoneur, ou le ramoneur et l'abbé Desfontaines, conte par feu M. de la Faye.

Un ramoneur à face baſanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait gliſſant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau,
Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau,
Vint endoſſer ſon échine inclinée.
L'Amour cria ; le quartier accourut.

On verbalise, et Desfontaine en rut,
Est encagé dans le clos de bicêtre. 1738.
On vous le lie, on le fait dépouiller.
Un bras nerveux se complaît d'étriller
Le lourd fessier du sodomite prêtre.
Filles riaient, et le cuistre écorché
Criait : Monsieur, pour Dieu soyez touché,
Lisez de grâce et mes vers et ma prose.
Le fesseur lut, et soudain plus fâché,
Du renégat il redoubla la dose,
Vingt coups de fouet pour son vilain péché,
Et trente en sus pour l'ennui qu'il nous cause.

Pour la consolation des gens de bien, mon cher ami, vous devriez faire tenir cela au sieur *Giot* afin qu'il en dise son avis dans quelques observations. Je me recommande à vos charitables soins. Mais passons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition des *Elémens de Newton*, et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes, que mon avertissement pour les journaux est devenu fort inutile. J'en ai écrit au *Trublet* que je connais un peu, et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne m'a pas encore répondu; vous devriez le relever un peu de sentinelle; et sur ce je vous embrasse tendrement.

1738.

LETTRE LVI.

A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, 23 juin.

ENFIN nous avons lu le *Fat puni;* nous sommes provinciaux, mais nous ne pouvons pas dire que nous prenons les modes quand Paris les quitte; la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du Fat que si bien l'on punit,
Le portrait n'est pas ordinaire,
Et le Rigaut qui le peignit
Me paraît en tout son contraire.
C'est le modèle des auteurs,
Qui connaît le monde et l'enchante,
Et qui fait jouir des faveurs
Dont monsieur le Marquis se vante.

Je pourrais bien être un fat aussi de vous envoyer des vers si misérables, mais que je ne sois pas le fat puni. Pardonnez à un mauvais physicien d'être mauvais poëte. Madame *du Châtelet* est enchantée de cette petite pièce; est-ce que nous n'en connaîtrons jamais l'auteur?

Notre affliction du départ de M. votre frère (1) augmente à mesure que le départ approche. Si *Pollux* va en Amérique, *Castor* au moins nous restera en France.

(1) M. le comte d'*Argental*.

1738.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 14 juillet.

MALGRÉ mon silence coupable
Et mes égaremens divers,
Cideville toujours aimable,
Toujours à lui-même semblable,
Daigne encor m'envoyer des vers.

Il est ma première maîtresse,
Qui, prenant ses plus beaux atours,
Vient rendre à ses premiers amours
Un cœur formé pour la tendresse,
Que je crus usé pour toujours.

Croyez, mon cher *Cideville*, que je pourrai renoncer aux vers, mais jamais à votre tendre amitié. Cette philosophie de *Newton* a un peu pris sur notre commerce, mais rien sur mes sentimens. Périsse le carré des distances, périssent les lois de *Kepler* plutôt qu'il me soit reproché que j'ai abandonné mon ami. Quelle science vaut l'amitié ! Non, mon cher *Cideville*, non-seulement je ne vous oublie point, mais je ne perds point l'espérance de vous revoir. Il est bien vrai que les *Elémens de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raisons pour cela. Cette philosophie est vraie, et elle combat

1738. celle de *Descartes*, que les Français ont adoptée avec aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite.

Je ne suis point étonné que vous ayez entendu une philosophie raisonnable et dégagée de toutes ces hypothèses qui ne présentent à l'esprit que des romans confus. Je ne suis point surpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la personne aimable à qui sans doute vous avez fait entendre des vérités d'un usage plus réel, et qui par-là en est plus respectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'esprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers (*). Elle ne m'a point écrit dans sa langue; sa langue est sans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amsterdam; elle est très-fautive. Il faut souvent suppléer le sens. Les libraires se sont hâtés de la débiter sans me consulter. Vous recevrez incessamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez Mérope en même-temps. Je vous payerai mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de *Formont* depuis qu'il est à la suite de *Plutus*.

Il est mort, le pauvre Formont:
Il a quitté le double mont.
Musique, vers, philosophie,
Plutus lui fait tout renier.
Pleurez, Erato, Polymnie,
Chapelle s'est fait sous-fermier.

(1) Voyez à la fin de cette lettre les vers à mademoiselle de T***.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui, ainſi nous nous rétractons. Elle eſt datée de la campagne. 1738.

Quand cette lettre fut écrite
D'un ſtyle ſi vif et ſi doux,
Sans doute il était près de vous;
Il a repris tout ſon mérite.

Il faut que je vous diſe une ſingulière nouvelle. *Rouſſeau* vient de me faire envoyer une ode de ſa façon, accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'eſt par humilité chrétienne qu'il m'adreſſe ſon ode; qu'il m'a toujours eſtimé, et que j'aurais été ſon ami ſi j'avais voulu. J'ai fait réponſe que ſon ode n'eſt pas aſſez bonne pour me raccommoder avec lui; que puiſqu'il m'eſtimait, il ne fallait pas me calomnier; et que puiſqu'il m'a calomnié, il fallait ſe rétracter; que j'entendais peu de choſe à l'humilité chrétienne, mais que je me connaiſſais très-bien en probité, et pas mal en odes; qu'il fallait enfin corriger ſes odes et ſes procédés pour bien réparer tout.

Je vous envoie ſon ode, vous jugerez ſi elle méritait que je me réconciliaſſe. Il eſt dur d'avoir un ennemi, mais quand les ſujets d'inimitié ſont ſi publics et ſi injuſtes, il eſt lâche de ſe raccommoder, et un honnête homme doit haïr le mal-honnête homme juſqu'au dernier moment. Celui qui m'a offenſé par faibleſſe retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié, ſi

1738. je pensais autrement. Adieu, mon cher ami, que j'ai tant de raison d'aimer. Madame *du Châtelet* ne vous connaît que comme les bons auteurs, par vos ouvrages; vos lettres sont des ouvrages charmans.

A mademoiselle de T..... de Rouen, qui avait écrit à l'auteur conjointement avec M. de Cideville.

Quoi, celle qui n'a dû connaître
Que les Grâces ses tendres sœurs,
De qui les mains cueillent des fleurs
Et de qui les pas les font naître,
En philosophe ose paraître
Dans les profondeurs des détours,
Où l'on voit les épines craître:
Et la maîtresse des Amours
A choisi Newton pour son maître!

Je vois cette jeune beauté,
Du palais de la Volupté,
Se promener d'un pas agile
Au temple de la Vérité.
La route en était difficile,
Mais elle est avec Cideville
Dans ces deux temples si fêté.
Jusqu'où n'a-t-elle point été
Avec ce conducteur habile?

Je vois que la nature a fait,
Parmi ses œuvres infinies,
Deux fois un ouvrage parfait;
Elle a formé deux Emilies.

LETTRE LVIII. 1738

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Favori d'un prince adorable,
Courtisan qui n'es point flatteur,
Allemand qui n'es point buveur,
Voyageant sans être menteur,
Souvent goutteux, toujours aimable;
Le caprice injuste du sort
T'avait fait naître sur le bord
De la pesante Moscovie:
Le ciel, pour réparer ce tort,
Te donna le feu du génie
Au milieu des glaces du Nord.
Orné de grâces naturelles,
Tu plairais à Rome, à Paris,
Aux papistes, aux infidelles;
Citoyen de tous les pays,
Et chéri de toutes les belles.

Voilà, Monsieur, un petit portrait de vous, plus fidelle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lesquelles vous faites voir des sentimens qui ne sont point d'un voyageur. Les voyageurs oublient; vous ne nous oubliez point: vous songez à nous consoler de votre absence. Madame *du Châtelet* et tout ce qui est à Cirey, et moi, Monsieur, nous nous souviendrons toute notre vie que nous avons vu

1738. *Alexandre de Rémusberg* dans *Ephestion Keiserling*. Je trouve déjà le prince royal un très-grand politique; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise *du Châtelet*, un homme sensible à la beauté, à l'esprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues : en un mot son envoyé était chargé de plaire, et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'*Ossat* ou *Grotius* n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de mesdames de *Nassau*. En quelque endroit du monde que vous soyez, souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante, entourée de bois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à *Frédéric Marc-Aurèle* quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne fesons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur, nous ne passons point devant son portrait sans nous arrêter, sans dire : Voilà donc celui à qui il est réservé de rendre les hommes heureux, voilà le vrai prince et le vrai philosophe. J'apprends encore que vous ne bornez point votre sensibilité pour Cirey au seul souvenir, vous songez à rendre service à M. *Linant*, vos bons offices pour lui sont un bienfait pour moi; souffrez que je partage la reconnaissance.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde, deux paradis terrestres, mesdames les princesses de

Nassau

Naſſau ont l'un, mais madame *du Châtelet* a l'autre. Ce que vous me dites de Veilbourg augmente la reſpectueuſe eſtime que j'avais déjà pour les princeſſes dont vous me parlez; adieu, Monſieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuſe ſanté m'a empêché de vous écrire plutôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres ſentimens. 1738.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir *Emilie*, et qui voyagent en France, envoyez-nous-les, ils ſeront reçus en votre nom comme vous-même. Madame *du Châtelet* ſera comptée au rang des choſes qu'il faut voir en France, parmi celles qu'on y regrette.

Je ſuis avec l'eſtime la plus reſpectueuſe et la plus tendre, &c.

1738.

LETTRE LIX.

A. M THIRIOT.

Le 7 auguſte.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du premier, celle du 3, la lettre de ſon Alteſſe royale, l'extrait du père *Caſtel*, les vers attribués à *Bernard*. Grand merci de tout cela, et ſurtout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu ſon paquet.

Le père *Caſtel* a peu de méthode dans l'eſprit, c'eſt le rebours de l'eſprit de ce ſiècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins inſtructif.

Les vers de *Bernard*, ou de qui il vous plaira, ſont plus remplis de molleſſe et de grâces que piquans de nouveauté. Je pourrais répondre à ceux qui penſent comme lui:

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Eſt-il donc l'ennemi du bonheur de connaître?
Ne peut-on rapprocher le ſage de l'amant?
N'eſt-ce que chez les ſots que l'amour pourra naître?
Vos vers et votre eſprit nous font aſſez connaître
Qu'on peut penſer beaucoup et ſentir tendrement.
L'amour eſt des humains le plus cher avantage;
C'eſt le premier des biens, c'eſt donc celui du ſage.
Que Vénus ſache aimer, je n'en ſuis pas ſurpris;
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.

Mais au cœur de Pallas inſpirer la tendreſſe,
Couronner la raiſon des mains de la molleſſe, 1738.
Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs,
C'eſt la première des douceurs
Et le comble de la ſageſſe.

Voilà des vers qui échappent à ma philoſophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés, mais non les donner. *Oh quanti e quanti ne vederete, vhen you are at Cirey ?*

Ceux qui reprochent à M. *Algarotti* le ton affirmatif ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas aſſez affirmé, je veux dire de n'avoir pas aſſez dit de choſes et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, ſi le livre eſt traduit comme il le mérite, il doit réuſſir. A l'égard du mien, il eſt juſqu'à préſent le premier en Europe qui ait appelé *parvulos ad regnum cœlorum*, car *regnum cœlorum*, c'eſt *Newton*. Les Français en général ſont aſſez *parvuli*. Il n'y a point, comme vous dites, *d'opinions nouvelles* dans *Newton*; il y a des expériences et des calculs, et avec le temps il faudra que tout le monde ſe ſoumette. Les *Renauds* et les *Caſtels* n'empêcheront pas à la longue le triomphe de la raiſon. Adieu, père *Merſenne*, vous vous apercevrez bientôt des ſentimens du prince royal pour vous.

1738.

LETTRE LX.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Cirey, octobre.

TRÈS-AIMABLE Céſarion,
Par votre épître j'apprends comme
Quelques vers griffonnés *ſur l'homme*
Ont eu votre approbation.
J'ai peint cette abſurde ſageſſe
Des fous ſottement orgueilleux ;
C'eſt à vous à vous moquer d'eux ;
Vous n'êtes pas de leur eſpèce.

M. *Michelet* nous a envoyé, Monſieur, les plans du paradis terreſtre de l'Allemagne, car celui de France eſt à Cirey. Je ne ſais ce que j'aime le mieux en vous, ou la plume de l'écrivain qui écrit de ſi jolies choſes, ou le crayon qui deſſine une ſi aimable retraite. Vous nous fourniſſez tous les plaiſirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le bonheur de vous voir. Madame la marquiſe *du Châtelet* va vous écrire. Elle eſt ſeule digne de vos préſens ; mais j'en ſens le prix auſſi vivement qu'elle. Nous ſommes unis tous en *Frédéric*, comme les dévots le ſont dans leur patron. Je ſerai, Monſieur, toute ma vie, avec l'attachement le plus tendre, votre, &c.

LETTRE LXI. 1738.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 11 novembre.

Est-il vrai, cher Formont, que ta muse charmante,
Du Dieu qui nous inspire interprète éclatante,
Vient par les sons hardis de tes nouveaux concerts
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes;
Observant, calculant, mais ne sentant jamais.
Ces Atlas qui des cieux semblent porter le faix,
Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre;
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis en façonnant ce peuple raisonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible:
Ils sentent le plaisir qui naît d'un vers heureux;
C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux.

Quand verrai-je ces vers, enfans de ton génie,
Ces vers où la raison parle avec harmonie;
Ils sont faits pour charmer les beaux lieux où je suis.
Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits;
Newton est notre maître, et Milton nous délasse;
Nous combattons Malbranche et relisons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaisirs divers.
Heureux le philosophe épris de l'art des vers;

1738. Mais heureux le poëte épris de la ſcience :
Les mots ne bornent point ſa vive intelligence ;
Des mouvemens du ciel il dévoile le cours,
Il ſuit l'aſtre des nuits et le flambeau des jours ;
Loin des ſentiers étroits de la Gréce aveuglée
Son eſprit monte aux cieux qu'entr'ouvrit Galilée ;
Il connaît, il admire un univers nouveau.
On ne le verra point ſur les pas de Boileau
Douter ſi le ſoleil tourne autour de ſon axe,
Et l'aſtrolabe en main chercher un parallaxe ;
Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers
Les affreux préjugés, tyrans de l'univers.

Je connais le poëte à ces marques ſublimes,
Non dans un alphabet de pédanteſques rimes,
Non dans ces vers forcés, ſurchargés d'un vieux mot,
Où l'auteur nous ennuie en phraſes de Marot.
De ce ſtyle emprunté tu proſcris la baſſeſſe.
Qui penſe hautement, s'exprime avec nobleſſe.
Et le ſage Formont laiſſe aux eſprits mal faits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Envoyez-nous donc, mon cher philoſophe-poëte, votre belle épître : à qui la donnerez-vous, ſi vous la refuſez à la divinité de Cirey ? Vous ſavez combien madame *du Châtelet* aime votre eſprit, vous ſavez ſi elle eſt digne de voir vos ouvrages ; pour moi je demande, au nom de l'amitié, ce qu'elle a droit d'exiger de l'eſtime que vous avez pour elle. Nous ſommes bien loin d'abandonner ici la poëſie pour les mathématiques ; nous nous ſouvenons que c'eſt Virgile qui diſait :

Nos verò dulces teneant ante omnia muſæ,
Defectus ſolis varios et ſidera monſtrent.

1738.

Ce n'eſt pas dans cette heureuſe ſolitude qu'on eſt aſſez barbare pour mépriſer aucun art; c'eſt un étrange rétréciſſement d'eſprit que d'aimer une ſcience pour haïr toutes les autres; il faut laiſſer ce fanatiſme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à DIEU que dans leur ſecte; on peut donner des préférences, mais pourquoi des excluſions? La nature nous a donné ſi peu de portes par où le plaiſir et l'inſtruction peuvent entrer dans nos ames; faudra-t-il n'en ouvrir qu'une? Vous êtes un bel exemple du contraire; car qui raiſonne plus juſte, et qui écrit avec plus de grâces que vous? Vous trouvez encore du temps de reſte pour paſſer du temple de la poëſie et de la métaphyſique à celui de *Plutus*, et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme *Horace*:

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipſe parabo.

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature, qu'elles ne vous enlèvent donc point à vos amis; écrivez un petit mot, et envoyez l'épître. Vous voyez ſans doute ſouvent madame *du Deffant*; elle m'oublie, comme de raiſon, et moi je me ſouviens toujours d'elle; j'en ferai une ingrate, je lui ferai toujours attaché. Quand vous ſouperez avec le philoſophe *baylien*, M. *Deſalleurs* l'aîné, et avec ſon frère le philoſophe mondain, buvez à ma ſanté avec eux, je vous prie. Eſt-il vrai que votre épître eſt adreſſée à

1738. M. l'abbé de *Rothelin*? il le mérite ; il a la critique très-juste et très-fine ; je vous prierais de lui présenter mes très-humbles complimens, si je ne me regardais comme un peu trop profané. Adieu, mon cher ami, que j'aimerai toujours. Madame *du Châtelet* vous renouvelle les assurances de son estime et de son amitié, et joint ses prières aux miennes.

LETTRE LXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, le 20 décembre.

SIR ISAAC,

MADAME la marquise *du Châtelet*, et moi indigne, nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre lapone trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît en faveur de cette tendre hyperboréenne une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie ; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Fesons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques cœurs généreux que votre exemple et celui de madame *Clairaut* auront touchés ? Madame *du Châtelet*, qui n'est pas riche, donne déjà 50 liv. ; moi qui suis bien moins bon

philoſophe qu'elle, et pas ſi riche, mais qui n'ai point de grande maiſon à gouverner, je prends la liberté de donner 100 francs. Voilà donc cinquante écus qu'on vous apporte; que quelqu'un de vous tienne la bourſe, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collecte eſt digne d'être à la ſuite de vos obſervations; et la morale des Français leur fera autant d'honneur dans le Nord que leur phyſique. 1738.

Le Nord eſt fécond en infortunes amoureuſes depuis l'aventure de *Caliſto*. Si *Jupiter* avait eu mille écus, je ſuis perſuadé que *Caliſto* n'eût point été changée en ourſe.

Pour encourager les ames dévotes à réparer les torts de l'amour, je ſerais d'avis qu'on quêtât à peu-près en cette façon:

La voyageuſe académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour, qui fait tout ſon malheur,
De ſes feux embraſa ſon cœur
Parmi les glaces de Bothnie.
Certain français la ſéduiſit:
Cette erreur eſt trop ordinaire;
Et c'eſt la ſeule que l'on fit
En allant au cercle polaire.

Français, montrez-vous aujourd'hui
Auſſi généreux qu'infidelles:
S'il eſt doux de tromper les belles,
Il eſt doux d'être leur appui.

1738.

Que les Lapons ſur leur rivage
Puiſſent dire dans tous les temps :
Tous les Français ſont bienfeſans ;
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela eſt trop long : il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu ; je n'ai point d'expreſſion pour vous dire combien mon cœur et mon eſprit ſont les très-humbles ſerviteurs et admirateurs du vôtre.

Madame *du Châtelet*, ſeule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire.

VOLTAIRE.

N. B. Je vous ſupplie d'écrire toujours français par un *a*, car l'académie *françoiſe* l'écrit par un *o*.

LETTRE LXIII. 1738.

A M. THIRIOT.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22, mon cher ami. La route eſt plus longue, mais plus sûre. Nos cœurs peuvent ſe parler, et voilà ce que je voulais.

Premièrement je ne vous crois point inſtruit de la raiſon qui m'a obligé à me priver ſi long-temps du commerce de mes amis; mais je crois enfin pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accuſé pluſieurs perſonnes d'athéiſme? Savez-vous bien que vous étiez du nombre? Je n'en dirai pas plus. Ah! mon ami, que nous ſommes loin de mériter cette ſotte et abominable accuſation! Il eſt au moins de notre intérêt qu'il y ait un DIEU, et qu'il puniſſe ces monſtres de la ſociété, ces ſcélérats qui ſe font un jeu de la plus damnable impoſture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez, j'ai cru devoir en écrire à ſon Alteſſe royale. Je vous inſtruis de cette démarche afin que vous vous y conformiez, et que vous m'éclairiez en cas que cette impertinence continue. Le roi de Pruſſe, avec de grands Etats, beaucoup d'argent comptant et une armée de géans, peut très-bien ſe moquer d'un ſot libelle; mais moi, chétif, qui ne ſuis ni roi ni rien, je tremble toujours de la calomnie, quelque abſurde qu'elle ſoit; et je ſuis comme le lièvre qui craignait qu'on ne prît ſes oreilles pour des cornes.

1738. Tout cela m'attriſterait bien ; mais la vie douce dont je jouis me conſole ; la ſageſſe, l'eſprit, la bonté extrême dont le prince royal m'honore, me raſſurent ; et je ne crains rien avec votre amitié.

Vous deviez bien m'envoyer les verſiculets de notre prince et la réponſe. Vous me direz que c'était à moi d'en faire ; que je ſuis bien impertinent de reſter dans le ſilence quand les ſavans et les princes s'empreſſent à louer madame de *la Poplinière ;* mais je vous répondrai :

Vainement ma muſe échauffée,
De ſes triſtes lauriers coiffée,
Eût loué cet objet charmant
Qui réunit ſi noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée ;
Ce ſerait un faible ornement
Au piédeſtal de ſon trophée.
La louer n'eſt pas mon emploi ;
Elle régnera bien ſans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de ſon cœur,
Celui qui fait ſeul ſon bonheur,
Pourrait ſeul augmenter ſa gloire.

A propos de vers, je ne peux m'empêcher de vous dire que je trouve des traits charmans dans Caſtor et Pollux. Le tout enſemble n'eſt pas, je crois, aſſez bien tiſſu ; les choſes y ſont trop bruſques ; il y manque le *molle* et l'*amœnum ;* il n'y a point d'intérêt. C'eſt un beau cheval dont le pas eſt preſque toujours déſuni, &c.

LETTRE LXIV. 1739.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 septembre.

TIBULLE de la Normandie,
Vous qui ne vivant qu'à la cour
Du Dieu des vers et de Lesbie,
Ne voyageâtes de la vie
Que sur les ailes de l'Amour;
Venez à Paris, je vous prie,
Sur les ailes de l'Amitié:
Voltaire et la reine Emilie,
S'ils n'écoutaient que leur envie,
Du chemin feraient la moitié.

Ah, mon cher ami, par quel contre-temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous ressemblerons aux deux héros du roman de Zaïde qui se virent de loin une fois, et s'éloignèrent pour un temps si long? Quand nous retrouverons-nous, quand passerai-je avec vous le soir tranquille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie?

1740.

LETTRE LXV.

A M. HELVETIUS.

Bruxelles, 24 janvier.

Ne les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, sublime auteur?
Le ciel vous anima de ces flammes secrettes
Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.
Il est des beaux esprits, il est plus d'un rimeur;
Il est rarement des poëtes.
Le vrai poëte est créateur;
Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création. Vous ne vous reposerez pas après le sixième jour; vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc aussi des amertumes de ce monde, vous éprouvez des tracasseries, vous sentez combien le commerce des hommes est dangereux; mais vous aurez toujours des amis qui vous consoleront, et vous aurez, après le plaisir de l'amitié, celui de l'étude;

Nam nil dulcius est benè quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena,
Despicere undè queas alios passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ.

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y suis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des ignorans en place, et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres. J'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame *du Châtelet*, qui a éprouvé à peu-près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi, parce que son ame est au-dessus de la mienne. 1740.

Il y a peu de grands seigneurs de deux cents mille livres de rente qui fassent pour leurs parens ce que madame *du Châtelet* avait fait pour *Koenig*. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait, les nourrissait, les accablait de présens, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages. Je suis témoin qu'elle s'est incommodée pour eux; et en vérité c'était bien payer la métaphysique romanesque de *Leibnitz*, dont *Koenig* l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame *du Châtelet* veut encore avoir la grandeur d'ame d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune *Apollon*, je vous embrasse, je vous aime à jamais.

1740.

LETTRE LXVI.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, premier avril.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux esprits,
Des bagatelles renaissantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez les vendredis
Ces clameurs longues et touchantes
Dont le Maure enchante Paris.
Des soupers avec gens choisis,
De vos jours filés par les ris,
Finissent les heures charmantes.
Mais ce qui vaut assurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le souper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffant :
Le reste est un amusement,
Le vrai bonheur est auprès d'elle.

Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi;
Mais Emilie est avec moi;
Seule, elle vaut toute la France.

En

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile sur la teinture, que monsieur le père *Castel* appelle son optique. Il est assez plaisant qu'il s'avise de dire que *Newton* s'est trompé, sans en donner la plus légère preuve, sans avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaisante depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le 4e tome des Leçons de Physique de *Joseph Privat de Molières*, de l'académie des sciences. Cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre *Molière* que celui-ci. *Joseph Privat* ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilége. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de DIEU, à faire pouffer de rire. C'est, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept, ce qui ne peut arriver que par permission divine; or, vous pouvez être sûr que ni *Privat de Molières*, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régens de l'université ont donné six approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien; mais au moins messieurs de *Mairan* et de *Bragelogne*, députés de l'académie pour louer M. *Privat*, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèses dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre. 1740.

Quand il s'agit de prouver DIEU,
Ces Messieurs de l'Académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

1740. Pour moi, qui crois en DIEU autant et plus que personne, si je n'avais d'autres preuves que celle de ce *Privat de Molières*, je sens bien qu'il me resterait encore quelques petits scrupules.

J'ai lu la tragédie de Vert-vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer ; ainsi il faut que j'en dise du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama ; c'est bien-là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce est telle qu'on le dit, il y aura beaucoup de négocians français et hollandais ruinés. Je ne sais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame *du Châtelet* avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle sera peut-être plus longue que la querelle de l'Espagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de rester du temps à Bruxelles, mais que m'importe ! avec *Emilie* et des livres, je suis dans la capitale de l'univers, pourvu que je n'y végette pas comme *Rousseau*. Mille respects à madame *du Deffant*, je vous embrasse du meilleur cœur du monde, &c.

LETTRE LXVII. 1740.

A M. BERNARD.

Bruxelles, 27 mai.

Le secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons. Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'*Ovide;* aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien; je fais mon compliment à M. de *Coigny* de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes : Voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles;
Mais si sa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Vous serez toujours des *trois Bernards* celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne soyez encore ni un *Crésus* ni un saint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous souhaitez de la santé; pour moi je leur souhaite une meilleure pièce que Zulime. C'est de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable dans mon porte-feuille; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que *Newton* ne me fait pas renoncer aux Muses; que les dragons ne vous y

—— fassent pas renoncer. Vous avez commencé, mon
1740. charmant *Bernard*, un ouvrage unique en notre langue, et qui sera aussi aimable que vous. Continuez, et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

Mon cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé *Michel;* il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit; sit nomen Domini benedictum!* mais je suis assez résigné.

Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot,
Et l'on peut, sans être dévot,
Se soumettre à la Providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de sa majesté très-chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. *Michel* a double tort, et je m'écrierais volontiers :

Michel, au nom de l'Eternel,
Mit jadis le diable en déroute;

Mais après cette banqueroute,
Que le diable emporte *Michel*. 1740.

Mais ce ſerait une mauvaiſe plaiſanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. *Michel*, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement ſera que les enfans de M. *Michel* reſteront fort riches, fort bien établis. Le conſeiller au grand conſeil me jugera, ſi j'ai un procès devant l'auguſte tribunal dont on eſt membre à beaux deniers comptans. Son frère, l'intendant des menus plaiſirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Verſailles; et moi, moitié philoſophe et moitié poëte, j'en ſerai pour mon argent: je ne jugerai perſonne, et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien ſavoir le nom que prend en cour cet intendant des menus, qui aura ſans doute quitté celui de *Michel* pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de *Nicolaï*, et plaignez-vous à lui; voyez le caiſſier de *Michel*, demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre; faites oppoſition au ſcellé, ſi cela ſe pratique et ſi cela eſt utile. Bon ſoir, mon cher abbé, je vous embraſſe de toute mon ame. Conſolez-vous de la déroute de *Michel*, votre amitié me conſole de ma perte.

1741.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 3 mars.

FORMONT ! vous et les du Deffans,
C'eſt-à-dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſirs qui valez tout,
Plaiſirs, je vous ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance.
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience ?
Et ces carrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable ?
Hélas ! tout ce qu'on dit des corps,
Rend-il le mien moins miſérable ?

Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René le ſonge-creux
J'ai lu le romaneſque ouvrage ?
Quand, avec l'oratorien,
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien ?
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades ?

Ah ! fuyez, fonges impoſteurs, 1741.
Ennuyeuſe et froide chimère !
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,
Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique et commun
Qui calcule un par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire.

Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre philoſophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours ?
Sans ce cortège qui toujours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie,
Elle aurait perdu ſes beaux jours
Avec ſon Leibnitz qui m'ennuie.

Mon cher ami, voilà comme je penſe, et après avoir bien examiné s'il faut ſupputer la force motrice des corps par la ſimple vîteſſe, ou par le carré de cette vîteſſe, j'en reviens aux vers, parce que vous me les faites aimer. J'oſe donc vous envoyer quatre volumes de revêries poëtiques. Je trouve qu'il eſt encore plus difficile d'avoir des ſonges heureux en poëſie qu'en philoſophie. *Mahomet* eſt un terrible problème à réſoudre ; et je ne crois pas que je ſois prophète dans mon pays, comme il l'a été dans le ſien. Mais ſi vous m'aimez toujours, je ſerai *plus que prophète*, comme dit l'autre. C'eſt l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait haſarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'eſt à vous maintenant, mon cher ami, à vous ſervir de

votre crédit, et à faire quelque brigue à la cour
1741. pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui pèse environ deux livres. Une de vos conversations avec madame *du Deffant* vaut mieux que tout ce qui est à la chambre syndicale des libraires.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Elle sait ce que vous valez, tout comme madame *du Deffant*. Ce sont deux femmes bien aimables que ces deux femmes-là !

Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXX.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, ce 12 mars.

Des savans digne secrétaire,
Vous qui savez instruire et plaire,
Pardonnez à mes vains efforts.
J'ai parlé des forces des corps,
Et je vous adresse l'ouvrage : (1)
Et si j'avais, dans mon écrit,
Parlé des forces de l'esprit,
Je vous devrais le même hommage.

Je vous supplie, Monsieur, quand vous aurez un moment de loisir, de me mander si vous êtes de mon avis. Il se peut faire que vous n'en soyez point, quoique je sois du vôtre, et que j'aye très-mal soutenu une bonne cause.

(1) *Mémoire sur les forces vives.* Voyez le volume de *Physique*.

Madame *du Châtelet* l'a mieux attaquée que je ne l'ai soutenue. Vous devriez troquer d'adversaire et de défenseur. Mais nous sommes elle et moi très-réunis dans les sentimens de la parfaite estime avec laquelle je serai toute ma vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.* 1741.

LETTRE LXXI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 13 mars.

Au très-aimable secrétaire de mon ange gardien.

Près de vous perdre la lumière,
C'est doublement être accablé :
Qui vous entend est consolé;
Mais celui qui sachant vous plaire
Vous aime et vit auprès de vous,
Celui-là n'a plus rien à craindre.
Quoi qu'il perde, son sort est doux,
Et les seuls absens sont à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et respectable ami cesse d'être Quinze-Vingts, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Quand il vous aura bien vue, Madame, je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau Mahomet qui est tout prêt. Je l'ai remanié, corrigé, repoli de mon mieux. Il est nécessaire qu'il soit

1741. entre vos mains avant Pâques, si mon conseil ordonne qu'il soit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous soucions guère des sottises nouvelles. Madame *du Châtelet* a gagné ces jours-ci un incident très-considérable de son procès; et elle l'a gagné à force de courage d'esprit, et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans; et toutes les apparences font qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors, Madame, nous irons vivre dans ce beau palais peint par *le Brun* et *le Sueur* (1), et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût.

Je ne sais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui: il est roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu; je vous embrasse, mes chers anges gardiens. Madame *du Châtelet* vous aime plus que jamais.

(1) L'hôtel *Lambert*.

LETTRE LXXII. 1741.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 13 mars.

Devers Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence.
Je la fais ; un ſi long ſilence
A de quoi me faire damner ;
Donnez-moi plenière indulgence.

Après avoir en grand courrier
Voyagé pour chercher un ſage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux ſortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y ſuis caché.
Le trône et ſon fier eſclavage,
Ces grandeurs dont on eſt touché
Ne valent pas notre hermitage.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite,
Qui ſe croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons deſſeins
Aux premiers ſons de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des rois ;
Ils vont par de ſanglans exploits
Prendre ou ravager des provinces.
L'ambition les a ſoumis.

1741. Moi j'y renonce : adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.

Ce sont surtout des amis tels que mon cher *Cideville* qui sont très-au-dessus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire si rarement ; mais aussi il faut m'écouter dans mes défenses. Malgré ces rois, ces voyages, malgré la physique qui m'a encore tracassé, malgré ma mauvaise santé qui est fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps, j'ai voulu rendre Mahomet digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié, refondu, repoli depuis le mois de janvier. J'y suis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le lisiez tel qu'il est ; je veux que vous ayez mes prémices, et que vous me jugiez en premier et dernier ressort. *La Noue* vous aura mandé sans doute que nos deux Mahomets se sont embrassés à Lille. Je lui lus le mien ; il en parut assez content, mais moi je ne le fus pas, et je ne le serai que quand vous l'aurez lu à tête reposée. Ce *la Noue* me paraît un très-honnête garçon, et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiselle *Gaucher* ait récompensé en lui la vertu, car ce n'est pas à la figure qu'elle s'était donnée ; mais à la fin elle s'est lassée de rendre justice au mérite.

Or, mandez-moi, mon cher ami, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuscrit. Je ne sais si vous avez reçu l'Anti-Machiavel que j'envoyai pour vous à *Prault* le libraire à Paris. Je le soupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *syndicale*. Il est

plaisant que le Machiavel soit permis, et que l'anti-dote soit de contrebande. Je ne sais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il est vrai que l'invasion de la Silésie est un héroïsme d'une autre espèce que celui de la modération tant prêchée dans l'Anti-Machiavel. La chatte, métamorphosée en femme, court aux souris dès qu'elle en voit, et le prince jette son manteau de philosophe et prend l'épée dès qu'il voit une province à sa bienséance. 1741.

Puis fiez-vous à la philosophie !

Il n'y a que la philosophe madame *du Châtelet* dont je ne me défie pas. Celle-là est constante dans ses principes, et plus fidelle encore à ses amis qu'à *Leibnitz*.

A propos, monsieur le Conseiller, vous saurez que cette philosophe a gagné un préliminaire de son procès, fort important et qui paraissait désespéré. Son courage et son esprit l'ont bien aidée. Enfin, je crois que nous sortirons heureusement du labyrinthe de la chicane où nous sommes.

Mais vous, que faites-vous ? Où êtes vous ? *Quæ circum volitas agilis thyma?* Mandez un peu de vos nouvelles au plus ancien, et au meilleur de vos amis. Bonjour, mon très-aimable, mon très-cher *Cideville*. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

1741.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 7 avril.

O Vous qui cultivez les vertus du vrai ſage,
L'amour des arts et l'amitié,
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts puiſqu'elle les partage;
De mon eſprit laſſé qu'énervait ſa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée
Dont la froide phyſique avait éteint l'ardeur:
Ranimez donc Paris où les beaux arts gémiſſent
Sans récompenſe et ſans appui.
Qu'on penſe comme vous, j'y revole aujourd'hui.

Mais de la France, hélas! les jours heureux finiſſent;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.
De nos maîtres en vain j'avais ſuivi les pas,
En vain par une heureuſe et pénible induſtrie
J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.
Hélas! quand je courais la carrière des arts,
La déteſtable Envie, aux farouches regards,
La Perſécution m'accabla de ſes armes.
Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes;
Je maudis mes travaux, et mon ſiècle et les arts.
Je fuyais une gloire ou funeſte ou frivole
Qui trompe ſes adorateurs.
Mais vous me rengagez: un ami me conſole
Des jaloux, des bigots, et des perſécuteurs.

C'est vous, mon cher ange gardien, qui m'encou- 1741.
rageâtes à donner Alzire; c'est vous qui avez corrigé Mahomet; et je ne veux que vos conseils et vos suffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris après le départ de *Dufresne;* mais j'ai voulu au moins essayer quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des parens; *la Noue* y a établi une troupe assez passable; il est bon acteur, il ne lui manque que de la figure; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne souffrira pas qu'on en tire une seule copie. Enfin, c'est un plaisir que j'ai voulu donner à madame *du Châtelet*, et que je voudrais bien que vous pussiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux, et la fièvre de madame d'*Argental*: soyez bien sûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre santé que mon ouvrage.

On dira que je ne suis plus qu'un auteur de province; mais j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que fera cet ouvrage dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'essuyer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de soin, et j'ai suivi tous vos conseils. La représentation m'éclairera encore et me rendra plus sévère. C'est une répétition que je fais faire en province pour donner la pièce à Paris, quand vous le jugerez à propos. Ce sont vos troupes que j'exerce sur la frontière.

Je ne sais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Prusse: on l'a même imprimé; la chose n'en est pas moins fausse. S'il m'avait retiré ses bontés, il serait vraisemblable que le tort serait

de son côté : car quand on se brouille avec un roi, 1741. il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il me fait l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois, et avec la même bonté.

Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aye quitté trop tôt ; mais le motif de mon départ de Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a jamais compté que je pusse quitter madame *du Châtelet*. Il me connaît trop ; il sait quels droits a l'amitié, et il les respecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de considération qu'à Paris, mais il n'y a pour moi ni Paris ni Berlin ; il n'y a que les lieux qu'habite votre amie. Et si je pouvais vivre entre elle et vous, je n'aurais plus rien à désirer.

Elle répond à M. de *Mairan*. Cette guerre n'est pas susceptible d'esprit ; cependant elle y en a mis, en dépit du sujet. Elle y a joint de la politesse ; car on porte son caractère par-tout.

Elle fait mille complimens aux anges.

LETTRE

LETTRE LXXIV. 1741.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 11 juillet.

Vir bonus et prudens verſus reprehendet inertes :
. . . . . .
Fiet Ariſtarchus . . . . . .

VOILA comme il faut des amis. Dites-moi donc votre ſentiment, mon cher *Ariſtarque*, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté, à l'abbé *Mouſſinot*, ce que j'ai ſoumis à vos lumières. Si *Mahomet* n'eſt pas votre prophète, ſoyez le mien. Il ſerait plus doux de ſe parler que de s'écrire; mais la deſtinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faibleſſe de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le ſais bien; mais il eſt dur aux immortels de ſe trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui ſe fait ſentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais; car il faut que je vous faſſe cette douloureuſe confidence :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

1741.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient ſon empire,
Le Temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie,
Dons du ciel, qui me conſoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien;
Ceſſer d'aimer et d'être aimable,
C'eſt une mort inſupportable;
Ceſſer de vivre, ce n'eſt rien.

Ainſi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux déſirs ouverte
Regrettait ſes égaremens.

Du ciel alors daignant deſcendre,
L'Amitié vint à mon ſecours,
Elle était peut-être auſſi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de ſa beauté nouvelle,
Et de ſa lumière éclairé, 1741.
Je la ſuivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle.

Cette amitié eſt pourtant une charmante conſolation. Eh qui m'en fait connaître le prix mieux que vous! L'amour, à qui vous avez ſi bien ſacrifié toute votre vie, n'a ſervi qu'à vous rendre tendre pour vos amis, et à rendre votre ſociété encore plus délicieuſe. Cependant vous plaidez, et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame *du Châtelet*, de paſſer ſon temps avec des exploits et des contredits! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laiſſer là toutes *ces amertumes de la vie*, et nous raſſembler avec *levia carmina et faciles verſus*. N'êtes-vous pas à préſent avec votre procureur? Madame *du Châtelet* eſt avec le ſien. Mais moi je ſuis avec vous deux. Adieu, bonſoir, charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail, qui, après l'amitié, eſt une grande conſolation.

VARIANTE.

Après la deuxième ſtance l'auteur en a ſubſtitué deux à celle-ci :

Que le matin touche à la nuit!
Je n'eus qu'une heure; elle eſt finie;
Nous paſſons. La race qui ſuit
Déjà par une autre eſt ſuivie.

1741.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 octobre.

Vous, qu'à plus d'un doux myſtère
Les Dieux ont aſſocié,
Dans l'art des vers initié,
Qui ſavez les juger auſſi-bien que les faire;
Vous, Hercule en amour, Pilade en amitié,
Vous ſeul manquez encore aux charmes de ma vie.
Sous le ciel de Paris, grands Dieux, prenez le ſoin
De ramener ma muſe avec la ſienne unie!
C'eſt n'être point heureux que de l'être ſi loin.

Je compte donc, mon cher ami, paſſer par Paris au commencement de novembre; je ne me flatte pas de vous y rencontrer; je me plains, par avance, de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'eſt le temps où tout le monde eſt à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui paſſez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous? plaider à la plus voiſine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une *Emilie!* Cependant elle fait tout cela avec allégreſſe, parce que c'eſt un devoir. Je compte moi parmi mes devoirs, de rendre mon prophète un peu plus digne de mon cher *Ariſtarque*. Je l'ai laiſſé repoſer depuis quelques mois, afin de

tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclairés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques, si jamais l'ouvrage vaut quelque chose! Ce sont-là de ces plaisirs que toutes sortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que *Pilade* et *Pirithoüs* eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne sais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je serai fixé pour quelque temps, je vous le manderai. 1741.

J'ai lu le poëme de *Linant*, que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillera de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain *Michel*, à qui j'avais confié une partie de ma fortune, s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur général des finances de sa Majesté. Or je ne conçois que médiocrement, comment un receveur général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous qui êtes prêtre de *Thémis* comme d'*Apollon*, vous m'expliquerez ce mystère.

Mon Dieu, mon cher ami, qu'il y a des gens malheureux dans ce monde! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade *le Coq*? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts; c'était *le Coq* qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le discours de votre autre compatriote *Fontenelle*, à l'académie. Cela n'est pas excellent;

1741. mais heureux qui fait des choſes médiocres à quatre-vingt-cinq ans paſſés.

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très-aimable *Formont*, dites-lui, je vous en prie, combien il me ſerait doux de vivre entre vous deux.

LETTRE LXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, ce 27 juin.

1743. Il n'arrive que trop ſouvent
Que, tandis qu'on monte ſa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous inſpire,
Notre ami loué hautement
Prend ce temps-là tout juſtement
Pour mériter une ſatire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges ſur cette noble philoſophie avec laquelle je refuſe les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré, au palais de Berlin et de Charlotembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Pruſſe?

Cependant ce n'eſt pas au prince,
Au conquérant d'une province,

Au politique, au grand guerrier,
Que je vais porter mon hommage; 1743.
C'eſt au bel eſprit, c'eſt au ſage,
Que je prétends ſacrifier :
Voilà l'excuſe du voyage.

Puiſqu'il a daigné jouer lui-même Jules-Céſar dans une de ſes maiſons de plaiſance avec quelques-uns de ſes courtiſans, n'eſt-il pas bien juſte que je quitte pour lui les Viſigoths, qui ne veulent pas qu'on joue Jules-Céſar en France? Et faut-il que je me prive du plaiſir de voir un ſavant, un bel eſprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureuſement des couronnes électorales, ducales et royales ?

J'admire en lui l'eſprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné;
Et c'eſt un autre Cideville
Qui par malheur eſt couronné.

Un Diogène inſupportable,
Moitié ſophiſte et moitié chien,
Croit placer le ſouverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi je ſuis plus ſociable.
Je hais, il eſt vrai, tout lien;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorſque d'ailleurs on eſt aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à ſa Majeſté le roi de Pruſſe ſur l'ancien évêque de Mirepoix.

1743. Quand ce monarque ſingulier,
Daigne d'un regard familier
Echauffer ma muſe légère,
Me chérit et me conſidère,
Mon ſort eſt toujours de déplaire
Au révérend père Boyer,
Lequel voudrait dans ſon foyer
Brûler et Racine et Molière,
Et la Henriade et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'eſt-là ce qui me déſeſpère.

Je veux en partant de Berlin
Demander juſtice au ſaint-père;
J'irai baiſer ſon pied divin;
Et chez vous je viendrai ſoudain
Avec indulgence plenière;
Car le ſage Lambertini
N'eſt point cagot atrabilaire.
Il eſt rempli de la lumière
Di queſti grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux arts il eſt défenſeur,
Et le ſucceſſeur de ſaint Pierre
De Léon dix eſt ſucceſſeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le ſaint paradis,
Si je ſuis réprouvé dans votre académie.

Mais c'eſt trop ſe flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois.

Non ; terminons en paix mon obscure carrière, 1743.
Et du pape, et des grands, et des rois oublié,
Ne vivons que pour l'amitié,
C'est mon trône et mon sanctuaire.

LETTRE LXXVII.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Dans un f... village près de Brunsvick, ce 14 octobre au matin.

Que je me console un peu avec vous, mon très-aimable ami.

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto-Guéric,
Rêvant à la divine Ulric,
Baisant quelquefois son image
Et celle du grand Frédéric :
Un heurt survient, ma glace casse,
Mon bras en est ensanglanté ;
Ce bras qui toujours a porté
La lyre du bon homme Horace,
Pendante encore à mon côté.
La portière à ses gonds par le choc arrachée,
Saute et vole en débris sur la terre couchée ;
Je tombe dans sa chute : un peuple de bourgeois,
D'artisans, de soldats s'empressent à la fois,
M'offrent tous de leur main grossièrement avide
Le dangereux appui, secourable et perfide ;
On m'ôte enfin le soin de porter avec moi

1743. La boîte de la reine et les portraits du roi.
Ah ! fripons, envieux de mon bonheur ſuprême,
L'amour vous fit commettre un tour ſi déloyal :
J'adore Fédéric, et vous l'aimez de même ;
Il eſt tout naturel d'ôter à ſon rival
Le portrait de ce que l'on aime.

Pour comble d'horreur, mon cher ami, deux bouteilles de vin de Hongrie ſe caſſent, et perſonne n'en boit; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds : mais ce n'eſt pas du piſſat d'âne de *Lognier*, c'eſt du nectar répandu ſur mon ſottiſier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie
Me demeurent encor dans ce malheur cruel.
Dieux, vous avez pitié d'un déſaſtreux mortel!
Dieux! vous m'avez laiſſé de quoi ſouffrir la vie !

Je ne me ſuis aperçu de ma perte que fort tard. Je ſuis à préſent comme *Roland*, qui a perdu le portrait d'*Angélique*; je cherche et je jure. Enfin j'arrive, à minuit, dans un village nommé *Shaffen-Stad*, ou *F . . .-Stad*. Je demande le bourgmeſtre, je fais chercher des chevaux, je veux entrer dans un cabaret : on me répond que le bourgmeſtre, les chevaux, le cabaret, l'égliſe, tout a été brûlé. Je penſe être à Sodome. Je me conforte dans mes diſgrâces en buvant de meilleur vin que le bon homme *Loth*.

J'avais de meilleur vin que lui ;
Mais tandis que le pays grille,
Je n'ai pas eu dans mon ennui
L'agrément de baiſer ma fille.

Enfin, aimable *Céſarion*, me voilà dans la non- 1743.
magnifique ville de Brunſwick. Ce n'eſt pas Berlin, mais j'y ſuis reçu avec la même bonté. On s'eſt douté que j'avais une lettre du grand, ou plutôt de l'aimable *Fédéric* : on me mène à un meilleur gîte que *Shaffen-Stad*. Le duc et la ducheſſe étaient déjà à table ; on m'apporte vingt plats et d'admirables vins.

Bonjour ; je n'écrirai à notre héros que quand j'aurai eu l'honneur de ſaluer madame ſa ſœur. Mais dites un peu au grand homme qu'il faut abſolument qu'il m'envoie à la Haie deux autres médailles, ſans quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous embraſſe mille fois, mon charmant ami.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE DE PODEVILS,

ENVOYÉ DE PRUSSE.

A la Haie, le 30 octobre.

Lorsque d'un feu charmant, votre muſe échauffée,
Chez les Veſtphaliens rimait des vers ſi beaux,
Cher ami, j'ai cru voir Orphée,
Qui chantait dans la Thrace, entouré d'animaux.

Pour moi, mon adorable miniſtre, j'ai ſuivi à Bareith l'*Orphée* couronné ; j'y ai vu une cour où tous

1743. les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit sont rassemblés. Nous y avons eu des opéra, des comédies, des chasses, des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin, pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin, au lieu de couler ainsi doucement sa vie? Je compte repasser incessamment par le pays dont vous faites les délices : ce n'est pas mon plus court; mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embrasser, pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce, et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monseigneur *Crescent* a donc donné par-tout des bénédictions au lieu d'argent, dans les auberges.

Il ne faut pas que l'on s'étonne,
De ce beau tour italien,
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien,
Quel argent voulez-vous qu'on donne?

J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi, et avec M. votre oncle.

LETTRE LXXIX. 1743.

A MADAME

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

Le 13 novembre.

MADAME,

Ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre Alteſſe royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi, Madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'eſt *Apollon* qui a les Muſes pour ſœurs : l'une eſt une grande muſicienne, l'autre fait des vers charmans, et toutes ſont nées avec les talens de plaire. C'eſt avoir trop d'avantages; il eût ſuffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ſes tréſors,
Et ſe vanta de ſon ouvrage.
Les Muſes eurent du dépit;
Elles formèrent votre eſprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes depuis ce beau jour,
Pour le reſte de votre vie
Le ſujet de la jalouſie
Et des Muſes et de l'Amour.

1743. Comment terminer cette affaire?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans esprit, suffiraient pour plaire:
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

J'avais bien raison, Madame, de dire que Berlin est devenu Athènes: votre Altesse royale contribue bien à la métamorphose. C'est le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'est grand dommage que je n'aye pas à mon service ces trois cents mille hommes que je voulais pour vous enlever; mais j'aurai plus de trois cents mille rivaux si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave: ce sera la seconde place du monde.

Je me flatte que sa Majesté la reine-mère ne s'offensera pas de ma déclaration; elle y entre pour beaucoup: je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu, du véritable esprit, des beaux arts, de tout ce qui règne à votre cour, pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi sait à quel point j'ai toujours désiré de finir ma vie auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, Madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever; mon unique objet est très-sincèrement d'être votre courtisan.

LETTRE LXXX. 1744.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 15 avril.

VANITAS vanitatum, et metaphysica vanitas. C'est ce que j'ai toujours pensé, Monsieur; et toute métaphysique ressemble assez à la coxigrue de *Rabelais*, bombillant dans le vide. Je n'ai parlé de ces sublimes billevesées que pour faire savoir les opinions de *Newton;* et il me paraît qu'on peut tirer quelque fruit de ce petit passage :

Que savait donc sur l'ame et sur les idées celui qui avait soumis l'infini au calcul, et qui avait découvert la nature de la lumière et la gravitation? Il savait douter.

Physiquement parlant, Monsieur, je vous suis bien obligé de vos bontés, et surtout de celle que vous avez de vouloir bien réparer, par mon petit contrat, avec un prince et avec un saint, les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année.

Etes-vous dans la cinquantième?
J'y suis, et je n'en vaux pas mieux;
C'est un assez f.... quantième,
Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois, Monsieur, et en vous demandant le secret. J'ai donné à *Doyen* le féal, argent comptant, et billets qui valent argent

1744. comptant ; mais on paye le plus tard qu'on peut ; et un feſſe-matthieu de fermier de M. le duc de *Richelieu*, nommé *Duclos*, qui devait ſelon toutes les lois divines et humaines me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peut, tout contraignable qu'il eſt. Voulez-vous permettre que ce *Doyen* faſſe toujours mon contrat à bon compte ? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que *Doyen* a dans ſes mains. Je mangerai le reſte à mon retour très-volontiers : faites comme il vous plaira avec votre vieux ſerviteur.

Je m'occupe à préſent à faire un divertiſſement pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque choſe de joli, de gai, de tendre, de digne du duc de *Richelieu*, l'ordonnateur de la fête.

Cirey eſt charmant, c'eſt un bijou ; venez-y, Monſieur, tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame *du Châtelet* vous aime de tout ſon cœur, vous déſire autant que moi, et vous recevra comme elle recevrait *Volf* et *Leibnitz*. Vous valez mieux que tous ces gens-là. Portez-vous bien. Permettez que je préſente mes reſpects à M. l'avocat du roi très-chrétien. Je vous aime et vous reſpecte de tout mon cœur.

Votre ancien et le plus ancien ſerviteur, &c.

LETTRE

LETTRE LXXXI. 1744.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Cirey, premier ſeptembre.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands la ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage :
O Déeſſe, exauce mes vœux !
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable :
Il eſt ſi digne d'être heureux !
Sur Hénault tous les autres dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?
Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel eſprit de tous les temps :
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpends
La courſe rapide du temps.
Il en fait un ſi bel uſage !
Les devoirs et les agrémens
En font chez lui l'heureux partage.

1744.

Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaiſſeur très-gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe et le courage,
Les mœurs, les paſſions, les lois,
Sans erreurs et ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout : il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir ;
Mais il n'a rien, s'il ne digère.

Grand Dieu ! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros et gras.
Jamais Eglé, jamais Silvie,
Jamais Life à ſouper ne prie
Un pédant à citations.
Sans goût, ſans grâce, et ſans génie,
Sa perſonne en tous lieux honnie
Eſt réduite à ſes noirs gitons.
Hélas ! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, Monsieur, que j'y ajoute mentalement un petit *gloria patri*, pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous, mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison. Buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vîte à Cirey avant que les houssards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. 1744.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

LETTRE LXXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

2 janvier.

MONSIEUR *Bon*, premier président, 1745.
Dans vos vers me paraît plaisant;
Mais les Anglais ne le font guères.
Ils descendent assurément
De ces aragnes carnassières
Dont vous parlez si doctement.
Puissent ces méchans insulaires,
Selon leurs coutumes premières,
Prendre le soin de s'égorger.
Mais ils entendent leurs affaires;
Et c'est nous qu'ils veulent manger.

Vous les en empêcherez bien, Monsieur.

1745. Béni soit *Apollon* qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas.

Pollio et ipse facit nova carmina : pascite taurum.

Il me semble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive prose, ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées ; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confidence : c'est un secret d'Etat que des vers d'un ministre. Le cardinal de *Richelieu* en faisait davantage, mais pas si bien.

Je vous souhaite la bonne année, Monsieur ; et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme si vous n'étiez pas ministre.

LETTRE LXXXIII. 1745.

A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 31 janvier.

Mon aimable ami, je suis un barbare qui n'écrit point, ou qui n'écrit que de vile prose; vos vers font mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans; et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danseurs, que ne le feront les huit ou neuf électeurs pour se faire un césar allemand? Je cours de Paris à Versailles, je fais des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi hautement, madame la dauphine finement, la famille royale tout doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville.

Oh, qu'il est plus doux mille fois
De consacrer son harmonie
A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie!
Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De son cœur et de son génie,
Que de travailler pour des rois!

Bonjour, mon cher et ancien ami; je cours à Paris pour une répétition, je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider! Adieu; je vous aime autant que j'écris peu.

1745.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

Sur une épître intitulée : L'homme inutile.

Mardi, 6 juillet.

D'UN pinceau ferme et facile,
Vous nous avez trait pour trait
Deſſiné l'homme inutile.
On ne dira jamais, grâces à votre ſtyle:
Le peintre a fait là ſon portrait.
On dira: Ce mortel aimable
Uniſſait Minerve et les Ris,
Et dans tous les beaux arts comme avec ſes amis
Mêlait l'utile à l'agréable.

Oui, Monſieur, ſi vous avez aſſez de loiſir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond eſt ſi vrai et les détails ſi charmans, ſi vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de *Boileau;* mais il faut ſa patience. C'eſt pour ne l'avoir pas eue que je ne ſuis point encore content de mes vers ſur les événemens préſens; c'eſt pour cela que je ne les imprime point. C'eſt bien aſſez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reſte. C'eſt un encouragement pour finir la pièce à loiſir; mais, en vérité, il y a trop de vers

sur ce sujet. Je crois que le confesseur du roi lui a ordonné pour pénitence de les lire tous. 1745.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne savez pas à quel point elles me sont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remercîmens vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter la Princesse de Navarre.

Rameau travaille; je commence à espérer que je pourrai donner du plaisir à la cour de France. Mais vous avouerai-je que je compterais plus sur l'opéra de Prométhée, pour former un beau spectacle, que sur une comédie-ballet? Je ne sais si *Royer* n'est pas devenu bon musicien. J'attends avec impatience le retour de M. le président *Hénault* pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'instant; j'y vais retrouver madame *du Deffant*, et disputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu? Vous êtes aimé comme *Louis XV. Vale, vive, veni.*

On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que *Voltaire.*

1745.

LETTRE LXXXV.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Vous êtes dans le beau pays
Et des amours et des perdrix.
Tout cela vous convient. Quels beaux jours sont les vôtres!
Mais dans le triste état où le destin m'a mis,
Puis-je suivre les uns, puis-je manger les autres?
Aux autels de Vénus on peut dans son malheur,
Quand on n'a rien de mieux, donner au moins son cœur.
Mais sans un estomac peut-on se mettre à table
Chez ce héros de Champs (*), intrépide mangeur,
Et non moins effronté buveur;
Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
Répand les agrémens, les plaisirs, les bons mots,
Les pointes quelquefois, mais toujours à propos?
La tristesse attachée à ma langueur fatale,
Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur.
Je suis un pauvre moine indigne du prieur.
La santé, la gaieté, la vive et douce humeur
Sont la robe nuptiale,
Qu'il faut au festin du seigneur.

Je suis donc dans les ténèbres extérieures, malade, languissant, triste, presque philosophe. Je souffre chez moi patiemment, et je ne peux aller à Champs. Je vous prie de faire mes excuses à la beauté et aux grâces. M. *du Châtelet* a reçu ma lettre d'avis, et m'a

(*) M. le duc de *la Vallière*.

fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien ; mais ma santé va plus mal que jamais. Le corps est faible, et l'esprit n'est point prompt : c'est un lot de damné. 1745.

LETTRE LXXXVI.

A M. AMMAN,

Secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris, qui avait adressé de jolis vers latins à M. de Voltaire.

A Versailles, ce 26 mars.

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas,
Concedisque tuâ decerptas fronte coronas. 1746.
Carminibus nostram petis ad certamina musam :
O utinam videar tibi respondere paratus!
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror, victus, non invidus, arma repono.

On m'a renvoyé ici, Monsieur, les vers charmans que vous avez bien voulu m'adresser ; je ne puis que les admirer et non les imiter. C'est en remerciant celui qui me loue si bien, que j'ai l'honneur d'être avec reconnaissance, &c.

1746.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR A DRESDE.

A Paris, 24 décembre.

TRÈS-MAGNIFIQUE ambassadeur,
Vous avez quelque sympathie
Pour ces catins dont la manie
Est d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui sur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galans exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maison
A tant de belles destinée,
Vous, allez chez le roi Saxon
Rendre hommage au dieu d'Hymenée;
Vous cet aimable Richelieu,
Qui né pour un autre mystère
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de son frère.
Revenez cher à tous les deux,
Ramenez la paix avec eux,
Ainsi que vous eûtes la gloire
Aux campagnes de Fontenoi,
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monſieur le Duc, vous voulez des ſcieurs de long ſur le devant de votre tableau ! ſi donc. Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères dont les attitudes ſeront auſſi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très-beaux effets d'optique qui vaudront bien des ſcieurs de long. Il faut que tout ſoit ſaint dans un tableau d'autel. 1746.

Que dites-vous d'une infame calotte qu'on a faite contre M. et Mme de *la Popelinière*, pour prix des fêtes qu'ils ont données ? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poiſons ? Mais le poëte *Roi* aura quelque penſion, s'il ne meurt pas de la lèpre dont ſon ame eſt plus attaquée que ſon corps.

Vous ſavez que l'aventure de Gènes s'eſt terminée à l'amiable par la pendaiſon de quelques citoyens et de quelques ſoldats ; que cependant le général *Brown* a fait faire à M. de *Mirepoix* d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de *Belliſle*, lequel eſt obligé de ſe retrancher ſous Toulon.

In tanto le baccio umilmente le mani, e riveriſco nella ſua perſona l'onor di noſtra età.

1747. # LETTRE LXXXVIII.

A MADAME DE POMPADOUR.

Sincere et tendre Pompadour,
Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui sera bientôt le plus beau nom de France :
Ce tokai dont votre excellence
Dans Etiole me régala,
N'a-t-il pas quelque ressemblance
Avec le roi qui le donna?
Il est comme lui, sans mélange ;
Il unit, comme lui, la force et la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot du roi de Prusse (qui n'est pas manchot), derrière son tombereau d'Allemagne qu'il appelait *carrosse*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, surtout depuis que le roi de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau.

Du Fresny a dit, dans une chanson, que les rois ne se faisaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble : il se trompe. *François I* avait soupé avec *Charles-Quint*, et vous savez ce qui s'ensuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'*Auguste* avait fait cent soupers avec *Antoine*. Non, Madame, ce n'est pas le souper qui fait l'amitié, &c.

LETTRE LXXXIX. 1747.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril.

Vous que le ciel en ſa bonté
Dans un pays libre a fait naître,
Vous qui dans la Saxe arrêté,
Par plus d'un doux lien peut-être,
Avez ſu vous choiſir un maître
Préférable à la liberté ;

Coſi ſcrivo al mio *Pollione* veneto, al mio cariſſimo ed illuſtriſſimo amico, e coſi ſaranno ſtampate queſte bagatelluccie ſe fate loro mai l'onore di mandarle ai torchi del *Walther*, *ſi aliquid putas noſtras nugas eſſe*. Veramente nè queſte ciancie, nè Pandora, nè il volume à voi endirizzati non vagliano otto ſcudi; ma cariſſimo ſignore, un coſi eſorbitante prezzo è una violazione manifeſta *juris gentium*. Il noſtro intendente delle lettere, e dei poſteglioni, il ſignor di *la Reiniere*, fermier général des poſtes de France, par le moyen duquel *one walks at ſight from a pole to another*, aveva per certo munito di ſuo ſigillo, ed onorato della bella parola *franco* il tedioſo e grave piego. E chi non sà quanto riſpetto ſi debba portare al nome di *la Reiniere*, ad un uomo, chi è il piu ricco, ed il piu corteſe de tous les fermiers généraux? mà giacchè al diſpetto della ſua corteſia, e della ſtretta amicizia, che corre fra le due corti, i ſignori

—— della posta di Dresda ci hanno usati come nemici,
1747. tocca il librajo *Walther* di pagare gli otto scudi, e gliene terrò conto. Per tutti i santi, non burlate, quando mi dite, che le cose mie vi vengono molto care. Manderò quanto prima il tomo della Henriade pe'l primo corriere.

Farewell great and amiable man. They say you go to Padua. You should take your way Through France. *Emily* should be very glad to see you, and i should be in extasy, &c.

LETTRE XC.

A MADAME DE POMPADOUR.

Avril.

QUAND César, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en faisait son compliment
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amans ainsi que des guerriers,
Unissait le myrte aux lauriers;
Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère.
Et depuis quelque temps j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers sanglans du fier dieu des combats,
Et que des myrtes de Cythère.

Je suis persuadé, Madame, que du temps de ce *César*, il n'y avait point de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de

tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbécilles fanatiques. C'eſt de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéreſſe à votre bonheur plus que vous ne penſez, et peut-être n'y a-t-il perſonne à Paris qui y prenne un intérêt plus ſenſible. Ce n'eſt point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle ; c'eſt comme bon citoyen, et je vous demande la permiſſion de venir vous dire un petit mot à Etiole ou à Brunoy ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où. 1747.

Je ſuis avec reſpect, Madame, de vos yeux, de votre figure et de votre eſprit, le très-, &c.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Verſailles, le 7 auguſte.

MONSIEUR,

LA lettre aimable dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir et bien des regrets ; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France ; j'ai pu voir la cour de Dreſde, et je ne l'ai point vue. Je ne ſuis pas né heureux ;

1747. mais vous, Monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez.

Qu'il est doux d'être ambassadeur
Dans le palais de la candeur !
On dit, et même avec justice,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant soit peu besoin d'artifice ;
Mais ils traitaient avec le vice,
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour,
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguste;
C'est un grand point très-contesté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine sagacité ;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde; et puis, Monsieur, les personnes qui la savent le mieux, sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France, à Naples et à Munich, pourront-ils jamais

jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse ? 1747.

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monseigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me souviens de *Psyché*, et je songe que *Psyché* avait deux sœurs :

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidelle ;
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, Monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle *Pâris* aurait coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez, Monsieur, que sans être politique j'ai l'esprit conciliant : je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentimens ; et de plus vous

1747. pouvez être sûr qu'on est très-disposé à Versailles à mériter cette préférence. Si on travaille aussi efficacement à Breda, nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je serais très-flatté, Monsieur, si mes sentimens respectueux pour M. le comte de *Brüll* lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner, si l'occasion s'en présentait, me mettre aux pieds de leurs Majestés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Versailles ou pour Paris, vous serez obéi avec zèle.

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

2 janvier.

1748. Les rois ne me sont rien, mon bonheur ne se fonde
Que sur cette amitié dont vous sentez le prix.
Mais, hélas, Cideville, il est dans ce bas monde
Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voye guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour, et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu.

Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra, des comédies, des farces; et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets entre *Montcrif*

et d'*Arboulin*. Mais, mon cher *Cideville*, tout l'éclat dont brille *Montcrif*, ne m'a point séduit. Les talens ne rendent point heureux, surtout quand on est malade; ils sont comme une jolie dame dont les galans s'amusent, et dont le mari est fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel est l'homme qui fait son destin? Nous sommes, dans cette vie, des marionnettes que *Brioché* mène et conduit sans qu'elles s'en doutent. 1748.

On dit que vous revenez incessamment. Dieu veuille que je profite de votre séjour à Paris un peu plus que l'année passée; en vérité, nous sommes faits pour vivre ensemble. Il est ridicule que nous ne fassions que nous rencontrer.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame du *Châtelet-Newton* vous fait mille complimens.

1748.

LETTRE XCIII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

De Lunéville, février.

J'AI vu ce salon magnifique,
Moitié turc et moitié chinois,
Où le goût moderne et l'antique,
Sans se nuire, ont uni leurs lois.
Mais le vieillard qui tout consume
Détruira ces beaux monumens,
Et ceux qu'éleva votre plume
Seront vainqueurs de tous les temps.

J'ai appris, Monsieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette, que j'étais exilé; vous m'avouerez qu'à votre absence près, l'exil serait doux. J'ai voulu savoir pourquoi j'étais exilé. Des nouvellistes de Paris, fort instruits, m'ont assuré que la reine était très-fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée : on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole est ennuyeux. Je conçois bien que, si j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtiment le plus sévère; mais en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me suis souvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchans vers à une autre princesse très-aimable, qui tient sa cour à quelques quatre cents lieues

d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la néceſſité de cultiver ſon eſprit, je lui avais dit: 1748.

On croirait que le jeu conſole,
Mais l'ennui vient à pas comptés
S'aſſeoir entre des majeſtés,
A la table d'un cavagnole.

Car il faut ſavoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Verſailles; au reſte, Monſieur, ſi la reine s'applique cette ſatire, je vous ſupplie de lui dire qu'elle a très-grande raiſon.

Un eſprit fin, juſte et ſolide,
Un cœur où la vertu réſide,
Animé d'un céleſte feu,
Modèle du ſiècle où nous ſommes,
Occupé des grandeurs de Dieu,
Et du ſoin du bonheur des hommes,
Peut fort bien s'ennuyer au jeu:
Et même ſon illuſtre père,
Des Polonais tant regretté,
Aux Lorrains ayant l'art de plaire,
Et qui fait ma félicité,
Pourrait dire avec vérité
Que le jeu ne l'amuſe guère.

Ainſi, duſſé-je être coupable de lèſe-Majeſté ou de lèſe-cavagnole, je ſoutiendrai très-hardiment qu'une reine de France peut très-bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaiſent point du tout. Il y a quelque bonne ame qui, depuis long-temps, m'a daigné ſervir

1748. auprès de la reine par des mensonges officieux; mais vous, Monsieur, qui êtes malin et mal-fesant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis dissimuler; ce sont des esprits mal-fesans et méchans comme le vôtre, qu'il faut employer quand on veut faire des tracasseries à la cour: j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de *Luynes*.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Loisey, près de Bar, 24 décembre.

Je ne suis plus qu'un prosateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant tout haut mon roi qui n'en sait rien,
Et négligeant, pour ennuyer un prince,
Un sage ami qui s'en aperçoit bien.

Vous casanier, dans un séjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être.
L'amour encor vous fait sentir ses coups.
Heureux qui peut tromper des infidelles!
C'est votre lot. Vous courtisez des belles,
Et moi des rois: j'ai bien plus tort que vous.

Il est vrai, mon cher *Cideville*, que ma main est devenue bien paresseuse d'écrire, mais assurément mon cœur ne l'est pas de vous aimer. Je suis devenu courtisan par hasard; mais je n'ai pas cessé

de travailler à Lunéville. J'y ai presque achevé l'histoire de cette maudite guerre, qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très-glorieuse, puisqu'elle assure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques, je pensais toujours à vous. Je me disais : Approuvera-t-il cet endroit ? y trouvera-t-il des vérités qui puissent être bien reçues? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu ? Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y serai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte rester presque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai Catilina. On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner Sémiramis, que j'ai retouchée avec assez de soin, et dont je me flatte que les décorations seront plus magnifiques sous l'empire du maréchal de *Richelieu* que sous le consulat du duc de *Fleuri*. J'ai un peu de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne sont pas grecs ; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai. 1748.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

1749.

LETTRE XCV.

A M. D'ARGET,

SECRETAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE. (1)

Cirey, le 29 juin.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'académie,
Chacun prend de vos almanachs,
Vous donnez des certificats
Sur le beau temps et sur la pluie;
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit;
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui,
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très-graves personnages,

(1) M. *d'Arget* et plusieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de *Voltaire*, par ordre du roi de Prusse, des certificats en prose et en vers sur la beauté du climat de Berlin.

Qui paſſez pour ſes favoris,
Et pour heureux autant que ſages; 1749.
Vous, dis-je, et Frédéric le grand,
Vous, vos talens et ſon génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout auſſi-bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Emilie.

Cette Emilie inceſſamment
Doit accoucher d'un gros enfant
Et d'un bien plus gros commentaire;
Je veux voir cette double affaire;
Je les entends très-faiblement:
Mais, Meſſieurs, ne voit-on donc faire
Que les choſes que l'on entend?

Vous m'avouerez, mon cher Monſieur, que ſi vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur paſſagère. Mes plus beaux jours ſeront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, ſi je ſuis en vie: c'eſt un tour de force dans l'état où je ſuis; mais que ne fait-on pas pour voir *Frédéric le grand* et les hommes qu'il raſſemble auprès de lui!

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

1749.

LETTRE XCVI.

A M. DESTOUCHES.

A Paris.

AUTEUR ſolide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :
Je le ſerai, j'en ſuis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive ſi ſouhaité ;
Mais je ſentirai plus encore
De plaiſir que de vanité.

Venez donc, mon illuſtre ami, mardi à trois heures; vous trouverez quelques académiciens nos confrères; mais vous n'en trouverez point qui ſoit plus votre partiſan et votre ami que moi. Madame *Denis* diſpute avec moi, je l'avoue, à qui vous eſtime davantage : venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle? Vous nous donneriez les prémices des plaiſirs que le public attend. L'abbé *du Rénel* ne va point aux ſpectacles, et il eſt très-bon juge : ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous : et moi qui vous ai ſacrifié Oreſte de ſi bon cœur; moi qui, depuis ſi long-temps, ſuis votre enthouſiaſte déclaré, ne mérité-je rien ? A mardi, à trois heures, mon cher *Térence*.

LETTRE XCVII.

1750.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 février.

Je vous renvoie, Monsieur, ce que je voudrais rapporter moi-même sur le champ aux pieds de celle qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné : il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage (1); il n'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont.

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires. Il est unique dans l'état où la personne respectable, dont je tais le nom, est née. Je lui dresse en secret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

(1) Tragédie en vers français que la princesse de *Saxe*, sœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de *Voltaire* pour l'examiner et lui en dire son sentiment.

1750.

Quels talens divers elle allie !
Comme elle charme tour à tour,
Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie !

Rome la première cité,
Et Paris au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante,
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente :

Mais s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le sage ;
Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le sage ne reviendrait pas.

LETTRE XCVIII. 1750.

A M. D'ARNAUD.

A Paris, 19 mai.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel esprit triomphant,
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée;
Et que l'Autriche provoquée,
Admire encore en enrageant;
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle est détraquée,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric le grand
Tienne votre vue appliquée;
Si l'Envie est un peu piquée
Contre votre bonheur présent,
Laissons sa rage suffoquée,
Honteuse, impuissante et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle est-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée?
Elle en rit: j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'*Arnaud*, que ce soit ou *Mouhi* ou *Fréron* qui fasse la *Bigarrure*, le *Réservoir*,

1750. le *Glaneur*, et toutes les sottises que nous ne connaissons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais sont bien bons de lire ces fadaises. Voilà une plaisante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse royal la comédie de madame *Denis*. C'est une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. Un jeune homme, comme vous, peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois;

> Mais un vieillard fait pour souffrir,
> Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
> Se cache, et ne saurait servir
> Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que *Frédéric le grand* qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires et madame *Denis*; et je viendrais en bonnet de nuit voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé *Nollet* par une espèce de maître-d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route: il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac* a des vapeurs; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. d'*Arget* n'est pas encore consolé; ma tristesse n'irait pas mal

avec sa douleur. Je me remettrais à la physique avec M. de *Maupertuis;* je cultiverais l'italien avec M. *Algarotti;* je m'égayerais avec vous; mais que ferais-je avec le roi? 1750.

Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin!

Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu;
La Pâris veut de jeunes filles;
Les vieilles sont au coin du feu.
J'y suis; et j'en enrage. — Adieu.

1750.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 juillet.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin. J'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une mépriſe m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureuſement ni la ducheſſe de *Clèves* ni le duc de *Nemours* n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers; j'aurais dû conſacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigeſtions. Je vous fais ma confeſſion, mes anges. Enfin me voici dans ce ſéjour autrefois ſauvage, et qui eſt aujourd'hui auſſi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille ſoldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philoſophie, poëſie, un héros philoſophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et muſes, trompettes et violons, repas de *Platon*, ſociété et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant eſt très-vrai, et tout cela ne m'eſt pas plus précieux que nos petits ſoupers. Il faut avoir vu *Salomon* dans ſa gloire; mais il faut vivre auprès de vous avec M. de *Choiſeul* et M. l'abbé de *Chauvelin*. Que cette lettre, je vous en prie, ſoit pour eux, qu'ils ſachent à quel point je les regrette, même quand j'entends *Frédéric le Grand*. Je ſuis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le

maréchal

maréchal de *Saxe*. On a voulu mettre l'hiſtorien dans la chambre du héros. 1750.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarraſſé, j'oſe à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût oſé coucher dans le lit d'Alexandre?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Eſt-ce auprès du bois de Boulogne, eſt-ce à Plombières? eſt-ce à Paris? Madame d'*Argental* a-t-elle eu beſoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de ſavoir. On m'a mandé que l'eſprit et le ſentiment de madame de *Graffigny* avaient réuſſi. Ma troupe a joué chez moi Jules-Céſar. Mais je ne ſais point ce que font mes anges: j'ai attendu pour leur écrire que je fuſſe un peu ſtable, et que je puſſe recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'abſence et de l'amitié.

Adieu, mes anges; mon *Frédéric le Grand* fait un peu de tort à Aurélie. Il prend mon temps et mon ame. La caverne d'*Euripide* vaut mieux pour faire une tragédie, que les agrémens d'une cour. Les devoirs et les plaiſirs ſont les ennemis mortels d'un ſi grand ouvrage.

Conſervez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre ſociété, et chérir *poëmata tragica et omnes has nugas*, juſqu'au dernier moment de ma vie.

1750.

LETTRE C.

A MADAME DE POMPADOUR,

Qui avait prié M. de Voltaire de présenter ses respects au roi de Prusse.

A Potsdam, le 20 d'auguste.

DANS ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus,
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la victoire
Vos complimens sont parvenus:
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus:
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre grâces à Vénus.

S'il vous remerciait lui-même, Madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

LETTRE CI. 1750.

A S. A. R. MADAME

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

MADAME,

J'AI eu la consolation de voir ici M. *Esourleman*, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre Altesse royale. Il m'a assuré, Madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes regrets et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation : il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre Altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le sait pas, Madame? et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai que des zéphirs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre Altesse royale. Rempli la nuit de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière :

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait

1750.

Et par devant et par derrière,
A ſa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de conſul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin,
Soudain je reconnus Chriſtine :
Chriſtine des arts le ſoutien,
Chriſtine qui céda pour rien
Et ſon royaume et votre Egliſe,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le ſaint père canoniſe,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortaliſe.

Elle me demanda ſi tout ce qu'on diſait de madame la princeſſe royale était vrai. Moi qui n'avais pas l'eſprit aſſez libre pour adoucir la vérité, et qui ne feſais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouſes, je me laiſſai aller à mes tranſports, et je lui dis que votre Alteſſe royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'eſpérance et la gloire de l'Etat. Elle pouſſa un grand ſoupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné
Les cœurs et les eſprits de la patrie entière ;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Chriſtine aurait toujours régné.
Il eſt beau de quitter l'autorité ſuprême ;
Il eſt encor plus beau d'en ſoutenir le poids.

Je ceſſai de régner pouvant donner des lois : 1750.
Ulric règne ſans diadème.
Je deſcendis pour m'élever ;
Je recherchais la gloire, et ſon cœur la mérite.
J'étonnai l'univers qu'elle a ſu captiver.
On a pu m'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conſeil aiſé à ſuivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raiſon pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de ſa patrie. Elle me demanda ſi je n'irais point faire ma cour à votre Alteſſe royale dans ce beau palais que M. *Eſourleman* vous fait bâtir : *Deſcartes* vint bien me voir, dit-elle, pourquoi ne feriez-vous pas le voyage?

Ah ! lui dis-je, belle immortelle,
Deſcartes, ce rêveur dont on fut ſi jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieilleſſe auprès d'elle.

On me dira peut-être, Madame, que je rêve toujours en parlant à votre Alteſſe royale, et que mon ſecond rêve ne vaut pas le premier (1). Il eſt bien sûr au moins que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteſte que je ſerai toute ma vie avec un attachement inviolable et avec le plus profond reſpect, &c.

(1) Voyez les Poëſies mêlées, volume de Contes, &c.

1751.

LETTRE CII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre.

Voici une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Il est juste que vous ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de *Malesherbes* eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que dans cet abrégé il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui étant presque toujours très-infidelles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître *Louis XIV* et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai surement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre-humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

1752.

LETTRE CIII.

A M. DE LA CONDAMINE.

Potsdam, 3 avril.

GRAND merci, cher la Condamine,
Du beau présent de l'équateur,
Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique:
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune?
Hélas! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes:
Les services rendus aux hommes,
Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais, mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de *Louis XIV*, mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur, et de la mienne trop d'omissions et trop de péchés de commissions.

1752. Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées, et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie ; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez.

Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé avec *Astolphe* et St *Jean* pour trouver le fruit de mes peines; c'est dans le temple de la philosophie, de la gloire et du repos.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fussé-je dans la lune.

LETTRE CIV.

1752.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, 29 avril.

Eh ! morbleu, c'est dans le pourpris
Du brillant palais de la Lune,
Non dans le benoît Paradis
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'est ce que dit l'*Arioste*, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre ? Eh bien ! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique *Francheville*, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi aussi; mais, mon cher cosmopolite, ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène ; j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau, ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là, que d'y aller. Mais quoique M. de *Pontis* eût pris Carthagène en-deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au-delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques; mais il y a bien plus de fautes que vous n'avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'est qu'un essai très-informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs

1752, sont tombés les *Lamartinière*, les *Réboulet* et les *tutti-quanti*, puisque moi, presque témoin oculaire, je me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins sur le maréchal de *la Feuillade*. Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La seconde édition vaudra mieux, et surtout le catalogue des écrivains qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuser. Je l'avais dicté pour grossir le second tome, qui était trop mince; mais je le compose à présent pour le rendre utile.

Puisque vous avez commencé, mon cher *la Condamine*, à me faire des observations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de tout, je vous en supplie; je sais fort bien qu'il n'y a point d'esclaves à la place Vendôme, et je ne sais comment on y en trouve dans l'édition de mon conseiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai, *et ignorantias meas ne memineris*. Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire; je ne suis pas surpris de ce que vous me dites, et je ne suis surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas toujours pour vous la plus parfaite estime et la plus tendre amitié.

1754.

LETTRE CV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, 9 juillet.

Mon cher et ancien ami, quoique chat échaudé ait la réputation de craindre l'eau froide, cependant j'ai risqué l'eau chaude. Vous savez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières. Vous savez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de *Corneille*, et dans les bras de mon cher *Cideville;* mais je ne peux ni passer ni finir ma vie selon mes désirs. J'ai au moins auprès de moi à présent une nièce qui me console, en me parlant de vous. Nous ne fesons point de châteaux en Espagne, mais nous en fesons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous, du poëme de l'agriculture. C'était à vous à le faire et à dire:

O fortunatos nimiùm, sua nam bona noscunt!

Pour moi je dis: *Nos dulcia linquimus arva;* mais ne me dites point de mal des livres de dom *Calmet*.

Ses antiques fatras ne sont point inutiles;
Il faut des passe-temps de toutes les façons,
Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons,
Quoiqu'on adore les Virgiles.

1754. D'ailleurs il y a cent perſonnes qui liſent l'hiſtoire, pour une qui lit les vers. Le goût de la poëſie eſt le partage du petit nombre des élus. Nous ſommes un petit troupeau, et encore eſt-il diſperſé. Et puis je ne ſais ſi à mon âge il me ſiérait encore de chanter. Il me ſemble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter *deſerti ad Strymonis undam*?

Enfin, je me ſuis vu contraint de ſonger ſérieuſement à cette hiſtoire générale, dont on a imprimé des fragmens ſi indignement défigurés. On m'a forcé à reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné, et qui méritait tous mes ſoins. Ce n'était pas les sèches annales de l'Empire; c'était le tableau des ſiècles, c'était l'hiſtoire de l'eſprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un *Boſſuet*. J'aurai au moins la vérité d'un de *Thou*. Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pour les beaux-arts; et l'hiſtoire eſt la partie des belles-lettres qui a le plus de partiſans dans tous les pays.

Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printemps;
D'Apollon les tréſors brillans
Sont le charme de la jeuneſſe;
Et la froide et triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Adieu, mon cher ami, je vous aime bien plus que la poëſie. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE CVI.

1755.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Des bords du lac, 26 février.

QUELLE lubie vous a pris, monsieur le Duc! Je ne parle pas d'être philosophe à la cour, c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très-capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs; vous êtes très-digne de bien nipper deux maîtresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un hermite des bords du lac de Genève, et de vous imaginer que

Dans ma vieillesse languissante,
La lueur faible et tremblante
D'un feu prêt à se consumer
Pourrait encor se ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeunesse brillante
Qui peut toujours vous animer.

C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un suisse, dans la vie charmante que vous menez?

Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courans,

1755.

Et dans celle des courtisans,
Tous bons serviteurs de leur maître;
Avec grand bruit vous le suivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le soir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux festins vous avez
Une troupe leste et choisie
D'esprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en prose, en poësie,
Sont de bons gourmets approuvés;
Et par qui tout bas sont bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez,
Une fille jeune et jolie,
Par vos soins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez;
Et qui dit, comme vous savez,
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle est donc votre fantaisie,
Lorsque dans le rapide cours
D'une carrière si remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapsodie!
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos soupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambrosie;
Ah! toute ma philosophie
Vaut-elle un soir de vos beaux jours?

Tout ce que je peux faire, c'eſt de vous imiter très-humblement et de très-loin; non pas en rois, non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite. Je ſaluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres, à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin; je dirai à nos groſſes truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de *Brochet* que portait le grand protecteur de *Voiture*. Comptez, monſieur le Duc, que vous avez rappelé en moi un ſouvenir bien reſpectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les ſentimens que je conſerverai pour vous toute ma vie. 1755.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi ſoit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire.

J'enverrai mon billet de confeſſion à M. l'abbé de *Voiſenon*, évêque de Montrouge.

1755.

LETTRE CVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Genève, le 19 septembre.

Oui, ma muse est trop libertine,
Elle a trop changé d'horizon;
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'essor de cette vagabonde;
J'ai plus mal fait de l'imiter:
J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus,
Lorsque la rouille les arrête:
Après cent travaux superflus,
Il en est ainsi de ma tête.
Je suis fixé, je suis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuse indépendance,
Dans la tranquille jouissance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu-près mon sort, mon cher et ancien ami; je ne lui pardonne pas de nous avoir presque toujours séparés, et je suis très-affligé si nous avons l'air d'être heureux si loin l'un de l'autre, vous sur les bords de la Seine, et moi sur ceux de mon lac.

J'ai

J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illusions de la vie, mais non pas aux consolations solides qu'on ne trouve qu'avec ses anciens amis. Madame *Denis* me fait bien sentir combien cette consolation est nécessaire. Elle s'est consacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle, mon jardin serait pour moi un vilain désert, et l'aspect admirable de ma maison perdrait toute sa beauté. J'ai été absolument insensible à ce succès passager de la tragédie dont vous me parlez (1). Peut-être cette insensibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'est guère touché d'un applaudissement dont le bruit vient à peine jusqu'à nous, et on voit seulement les défauts de son ouvrage qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis : *Solve senescentem*. Je me le dis aujourd'hui, et peut-être demain je ferai assez fou pour recommencer. Qui peut répondre de soi ? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie. 1755.

(1) *L'orphelin de la Chine.*

1756.

LETTRE CVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, près de Lausane, 19 février.

L'ONCLE et la nièce font mille complimens aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre; ils envoient à M. l'abbé *du Renel* ce petit sermon qui leur est tombé entre les mains, et qui pourra les amuser ce carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé *du Renel* et M. de *Cideville* seront encore plus persuadés de l'attachement des deux hermites que de leur dévotion.

Brisons ma lyre et ma trompette;
Laissons les héros et les rois;
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Qu'elle seule anime ma voix.
Muses, désormais pour écrire,
Je n'ai besoin que de mon cœur;
Mais vous justifirez l'auteur,
Si l'indiscret ose en trop dire.

Eh! pourquoi craindre que l'Alteſſe
S'offense des plus tendres soins?
Faut-il, parce qu'elle est princesse,
Que qui la voit l'en aime moins?
Etait-ce un crime volontaire
Que de se rendre à tant d'appas?
Mon droit d'aimer ne vient-il pas
D'où lui venait celui de plaire?

Quand on voit l'aimable Henriette
L'indifférence disparaît ; 1756.
Quelque respect qui nous arrête,
Est-on maître de son secret ?
Les égards que le rang impose
N'étouffent point le sentiment.
Ils font qu'on l'exprime autrement,
Et ne changent rien à la chose.

LETTRE CIX.

A M. TRONCHIN.

Aux Délices, 18 avril.

DEPUIS que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma souffrance ;
Mais je m'immole avec gaîté,
Quand vous assurez la santé
Aux petits-fils des rois de France.

Votre absence, mon cher *Esculape*, ne me coûte que la perte d'une santé faible et inutile au monde. Les Français sont accoutumés à sacrifier de tout leur cœur quelque chose de plus à leurs princes.

M. le duc d'*Orléans* et vous, vous serez tous deux bénis dans la postérité.

Il est des préjugés utiles,
Il en est de bien dangereux ;
Il fallait, pour triompher d'eux,
Un père, un héros courageux,

1756.

Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'osai parler, dans mon jeune âge,
De cette inoculation
Dont grâce à vous on fait usage :
On la traita de vision ;
On la reçut avec outrage,
Tout ainsi que l'attraction.
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De passer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, disait-on,
Des vérités de l'Angleterre ?
Peut-il se trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre ?
Français, il fallait consulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre :
Rougit-on de les imiter
Quand on a si bien su les battre ?
Egalement à tous les yeux
Le dieu du jour doit sa carrière ;
La vérité doit sa lumière
A tous les temps, à tous les lieux.
Recevons sa clarté chérie,
Et sans songer quelle est la main
Qui la présente au genre-humain,
Que l'univers soit sa patrie.

Une vieille duchesse anglaise aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina, parce qu'on appelait alors ce remède *la poudre des*

jésuites. Beaucoup de dames jansénistes seraient très-fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais, Dieu merci, messieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte. 1756.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là, et revenez ensuite dans le vôtre. Imitez *Hippocrate* qui préféra sa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfans me sont venus voir aujourd'hui; je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à M. de *Labat*, si vous avez le temps de lui parler.

Je vous embrasse tendrement.

1756.

LETTRE CX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet.

MON héros, je vais auſſi brûler de la poudre; mais je tirerai moins de fuſées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plutôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connuſſe l'avenir, et que vous en diſpoſaſſiez ſi bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'eſt plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table;
La molleſſe de leurs chanſons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illuſtres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De ſuivre vos fiers compagnons
Aux aſſauts de cent baſtions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs ſublimes écrits,
Et s'il eſt vrai, comme il peut l'être,
Qu'il ſoit parmi vos beaux eſprits
Peu de Pindares dans Paris,
Vos ſuccès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience

L'attentat inconsidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De sa maritime puissance :
Qu'on a sagement préparé
La plus légitime vengeance ;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits est assuré.
Mais pour moi dans ma décadence,
Faible et sans voix, je me tairai ;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles passagères.
Je sais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raison,
Quelques procédés de corsaires :
Ce ne sont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addisson,
Ce sage Lock, ce grand Newton,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux,
Mais les philosophes sont frères.

1756.

Vos ministres par leurs traités
Ont assujetti la fortune :
Vos vaisseaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune ;
Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités ;
Mais la politique et les armes
Ne sont pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.

1756.

Je vis en paix, peut-être en ſage,
Entre ma vigne et mes figuiers.
Pour embellir mon hermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers,
Je dormirai ſous leur ombrage.

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

Grand-maître de la maiſon de madame la margrave de Bareith.

Il n'eſt chère que de vilain, monſieur le Grand-maître. Vous écrivez rarement ; mais auſſi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers ; les talens ne ſe rouillent point auprès de votre adorable princeſſe.

Pour moi, dans la retraite où la raiſon m'attire,
Je goûte en paix la liberté ;
Cette ſage divinité
Que tout mortel, ou regrette, ou déſire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux au ſein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France ;
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la ſourde inimitié
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,

Mes fertiles vergers et mes rians berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple, 1756.
Mes pénates brillans, fermés aux envieux,
Voilà mes rois, voilà mes Dieux :
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtisans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me soutient, la raison m'illumine ;
Je dis ce que je pense et fais ce que je veux.
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son Altesse royale, qui est presque aussi malade que moi, mais qui est presque aussi aimable que vous : j'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon hermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame *Denis*, la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres complimens : je vous fais les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monseigneur et de son Altesse royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive ; et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. Comptez, Monsieur, sur ma tendre amitié et sur tous les sentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

Le Suisse V...

1756.

LETTRE CXII.

A M. DE CHENEVIERES.

GRAND merci, mon cher confrère, de votre petite paſtorale. (1)

Vous poſſédez la langue de Cythère ;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire.
Ce dieu fripon reſſemble aſſez aux rois :
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire.
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

Il ſe peut pourtant que vous ayez autant de talens pour le ſervice de *Miſis* (2), que vous en avez pour faire de jolis vers : en ce cas je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéreſſante, je vous prie de m'en faire part, quoiqu'en proſe. Je vais faire lire Miſis à madame *Denis* la pareſſeuſe, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

(1) Il avait envoyé ſon ballet de *Miſis et Glaucé* à M. de *Voltaire*.
(2) L'Amour eſt déguiſé ſous le nom de *Miſis* dans ce ballet.

LETTRE CXIII. 1756.

A MESSIEURS DESMAHIS ET DE MARGENCI.

AINSI Bachaumont et Chapelle
Ecrivirent dans le bon temps ;
Et leurs simples amusemens
Ont rendu leur gloire immortelle ;
Occupés d'un heureux loisir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaisir,
Et sont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle ;
Ils vous ont servi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand, au buveur *Brouſſin* avec lequel ils soupaient ; et vous n'écrivez, Messieurs, qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis, comme *Virgile* commença, par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très jolis vers. Souvenez-vous qu'*Horace* fit un voyage vers Naples où il rencontra ce *Virgile* qui était, disait-il, un très-bon homme.

Je suis bon homme aussi ; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris, et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'*Horace* votre devancier.

1756. Je crois que malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse : je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poëte vétéran.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, et à vous dire combien je vous estime tous deux.

LETTRE CXIV.

A MADAME DU BOCAGE,

PENDANT SON VOYAGE D'ITALIE.

1757. Nouvelle Muse, aimable Grâce,
Allez au capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse ;
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous ;
Et voyant vos beaux yeux et votre poësie,
Tous deux mourraient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, ô Signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto ſpoſo del mare Adriatico, vedrà il padre della chieza, farà coronata nel campidoglio dalle mani del' buono *Benedetto*. Ella dovrebbe ritornare per la via di Genevra, e trionfare tragli eretici, quando avrà ricevuto la corona poëtica de i ſanti catolici; mà il ſuo viaggio è tutto per la gloria e nel ſuo gran volo ella traſcurrà noſtri lieti ben che umili tetti. Il zio e la nipote (1) bacciano affettuoſamente la mano che a ſcritto tante belle coſe, e ſi ricommandano alla ſua benignità con ogni oſſequio. 1757.

Good journey *Milton's* daughter, *Camoen's* ſiſter.

Comptez, Madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève; mille tendres reſpects.

LETTRE CXV.

A DOM FAUGERES,

Abbé de Senones, neveu et ſucceſſeur de dom Calmet, qui lui avait demandé des vers pour le portrait de ſon oncle.

20 novembre.

Il ſerait difficile, Monſieur, de faire une inſcription digne de l'oncle et du neveu : au défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle.

Des oracles ſacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail aſſidu perça l'obſcurité :

(1) Madame *Denis*.

Il fit plus ; il les crut avec ſimplicité ,
1757. Et fut, par ſes vertus, digne de les entendre.

Il me ſemble au moins que je rends juſtice à la ſcience, à la foi, à la modeſtie, à la vertu de feu dom *Calmet ;* mais je ne pourrai jamais célébrer, ainſi que je le voudrais, ſa mémoire qui me ſera infiniment chère, &c.

LETTRE CXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le premier ſeptembre.

1758. MON cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un aſſez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers dans leſquels vous ne paraiſſez pas trop content de Paris ; et je crois fermement que vous avez raiſon. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de ſociété ? Il me ſemble que la retraite n'eſt bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous ſavez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur,
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans ſon cœur ;
C'eſt un fort beau ſecret qu'on chercha d'âge en âge :
Le ſage fuit des grands le dangereux appui,
Il court à la campagne, il y sèche d'ennui :
J'en ſuis bien fâché pour le ſage.

Ce n'eſt pas des ſages comme vous que je parle : je ſuis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte ſurtout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien qu'on pille preſque par-tout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en ſureté moi et les miens pour le reſte de ma vie. 1758.

Le bon *Horace* dit :

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipſe parabo.

Il aurait dû ajouter *det amicos*, mais vous me direz que c'eſt notre affaire et non celle du ciel. C'eſt l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'eſt la vôtre qui le fait de loin. *Excepto quod non ſimul eſſem cætera lætus.* Je vous ai ſouvent regretté, et votre ſouvenir m'a conſolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir ſur les bords de mon lac, comme madame *du Bocage ;* vous vous contentez de cueillir les fleurs d'*Anacréon* dans vos jardins ; vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du *Taſſe* au capitole, *ſatis beatus unicis Sabinis.*

Adieu, mon cher et ancien ami ; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres complimens.

P. S. Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobſtant clameur de haro ! Eſt-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches,

1758. de filles et d'argent? Le Canada va donc être entièrement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne? Je vous trouve très-heureux, mon cher *Cideville*, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

Beatus ille qui, procul ridiculis,
Fecunda rura bobus exercet suis!

LETTRE CXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 27 décembre.

Il est vrai, Madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on avait apostélé le graveur de cette république, qui me dessina. Mais comme les armes de nos seigneurs sont un ours, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains? Pour vous, Madame, quand on vous grave, c'est sur les Grâces, c'est sur Minerve qu'on prend son modèle.

Dans ce charmant assemblage,
L'ignorant, le connaisseur,
L'ami, l'amant, l'amateur,
Reconnaissent du Bocage.

Je

Je suis très touché de la mort de *Formont*, car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura. 1758.

Je l'aimais, tout paresseux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me restent, dans une retraite heureuse. Je rends le pain béni dans mes paroisses, je laboure mes champs avec la nouvelle charrue. Je bâtis, *nel gusto italiano;* je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre *Helvétius* aussi ridicule que celui avec lequel on poursuivit *le Peuple de Dieu* de ce père *Berruyer*. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six cents oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse, et on vit pour soi. J'avoue que les satras de ce siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de *Louis XIV* était un étrange siècle. Vous, Madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. *du Bocage*.

Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers.

1759.

LETTRE CXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 janvier.

Libre d'ambition, de ſoins et d'eſclavage,
Des ſottiſes du monde éclairé ſpectateur,
Il ſe garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que ſage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur:
C'eſt ſans doute aſſez pour ſa gloire.

Les fleurs que je jette, Madame, ſur le tombeau de notre ami *Formont*, ſont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne ſait plus que planter et ſemer dans la ſaiſon? J'ai conſervé de la ſenſibilité; c'eſt tout ce qui me reſte, et ce reſte eſt pour vous; mais je n'écris guère que dans les occaſions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune ſur laquelle tournent nos miniſtres du haut en bas, ni des ſottiſes publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la conſolation de l'abſence, et le langage dela vérité, ne ſont plus à préſent que de triſtes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de

l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété : on ne peut plus penser par la poste. 1759.

Je n'écris point au président *Hénault*, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite ; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire ; il me serait mortel ; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très-fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne ; mais, Madame, elle ne vous convient pas : il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à *Rameau* des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très-vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages ; mais ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des génevois.

Ces Génevois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de *Pompadour*, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, Madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et surtout entièrement libre ; elle vous est absolument consacrée dans le fond de mon cœur, avec le respect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

1759.

LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier.

Tout le peuple commentateur
Va fixer ſes regards avides
Sur le grave compilateur
De l'hiſtoire des Néréides ;
Mais ſi notre excellent auteur
Voulait nous donner ſur nos belles
Des mémoires un peu fidelles,
Il plairait plus à ſon lecteur ;
Près d'elles il eſt en faveur,
Et *magna pars* de leur hiſtoire ;
Mais c'eſt un modeſte vainqueur
Qui ne parle point de ſa gloire.

Il *Paſcali* è un traditore comme tutti j libraji ; o niente ricevuto da ſua parte ; mi accorgo bene che un furbo catolico librajo no hà la minima corriſpondenza coi furbi libraji calviniſti ; però i fratelli *Crammer* di Genevra ſono uomini oneſti e di garbo, mà il voſtro *Paſcali* è un briccone, ed io ſono arrabbiato contrà di lui.

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez à voyager, n'oubliez pas de paſſer par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaleon*. *Vive memor noſtrî*, and let a free man viſit a free man, à jamais votre très-humble, &c.

LETTRE CXX. 1759.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 2 février.

Qui les a faits ces vers doux et coulans,
Qui comme vous ont le talent de plaire?
Pour moi j'ai dit, en voyant ces enfans:
A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agrémens de mon séjour champêtre!
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux, et sage aussi peut-être.

Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger sous l'humble toit du sage:
Je la cherchai dans mon doux hermitage;
Elle y passa; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age*, que j'ai reçus de Paris, sont de vous, Madame; ou il y a quelqu'un qui vous ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez-moi si je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la vanité de croire que je ne me méprends pas à votre style; ce n'est point un jugement téméraire d'accuser les gens des actions qu'ils sont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, sinon que vous habitez Paris. Je suis comme le renard sans queue, qui voulait ôter la queue à ses camarades.

1759. Je voudrais que les personnes à grands talens me justifiassent, moi qui ai pris le parti de me retirer parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très-mauvais juges. Il me paraît que les grâces et le bon goût sont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphysique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des discussions énormes sur les finances, sur le commerce, sur la population, qui ne mettront jamais dans l'Etat ni un écu ni un homme de plus. Le génie français est perdu; il veut devenir anglais, hollandais et allemand; nous sommes des singes qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de *Chaulieu*, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être solide, on n'est que lourd et lourdement chimérique.

Est-il vrai, Madame, que le parlement fait brûler le livre *de l'Esprit*? Passe encore pour des mandemens d'évêque! Mais de gros in-4° scientifiques! Sont-ce-là des procès à juger dans la cour des pairs?

M. de *Cideville* est-il à Paris? Je lui ai écrit dans sa rue de Saint-Pierre; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand abbé *du Resnel*? Ces deux messieurs me paraissent à moitié sages, ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon, Madame, non, ils ne sont point sages du tout, ni moi non plus; ils vous quittent six mois, et moi pour toujours! Daignez m'écrire, si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez, Madame, à un malingre s'il n'a pas

l'honneur de vous écrire de sa main; son corps est faible, mais son cœur est rempli pour vous des sentimens les plus vifs d'estime et d'attachement : il en dit autant à M. *du Bocage*. 1759.

LETTRE CXXI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Le 6 novembre.

VRAIMENT c'est une justice de DIEU que mes chevaux aient égaré vos très-aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières ; mais ils sont comme moi : ils haïssent le chemin des cours, et surtout n'aiment point à nous priver de votre présence. Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez ; j'ouvre la lettre avec madame *Denis*, et vous jugez bien que ce n'était pas sans précipitation : le petit papier vole dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index ; *jam cinis ater erat*. Hélas ! avons-nous dit, c'est l'image de nos plaisirs ! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à disparaître
De nos simples hameaux par vous seuls embellis ;
Nous savons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du mont Cénis.

1759. Nous connaiſſons le Dieu chargé de vous conduire ;
S'il vous a bien traités, vous l'imitez auſſi.
Vous vous faites un jeu de ſavoir tout ſéduire,
Juſqu'à l'évêque d'Anneci.

C'eſt un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut ſuivre ſa vocation, et il ſentira bien que la vôtre eſt de plaire.

Comme les portes de la ville de *Jean Calvin* ſont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conſcience, vous a donné, pour votre argent, les livres en queſtion pour ſuppléer aux œuvres du chevalier de *Mouhy*. Je doute que les grâces de madame l'ambaſſadrice s'accommodent de l'outrecuidance de *Rabelais*; cependant il y a là de très-bonnes frénéſies.

Si, dans le billet brûlé, il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Mérope-Aménaïde Denis eſt enchantée de vous deux. Nous feſons comme on fera à Turin, nous en parlons ſans ceſſe ; c'eſt une conſolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra ſubjuguer quelque nation, allez-y tous deux ; paſſez-y ſeulement trois jours, et l'affaire eſt faite. Vous avez rendu Genève toute françaiſe.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon reſpect, mon attachement.

La marmotte des Alpes.

LETTRE CXXII. 1759.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre.

Vous, faits pour vivre heureux et si dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agrémens
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre;
Quoi! vous daignez dans vos palais
Vous souvenir de nos ombrages!
Vous donnez un coup d'œil à ces autels sauvages
Que nous dressions pour vous, où vos yeux satisfaits
Daignaient accepter nos hommages!
Vous parlez de beaux jours: ah, vous les avez faits!
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages:
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez essuyé plus de cérémonies que chez *Philémon* et *Baucis;* mais si jamais vous daignez repasser par chez nous, vous n'essuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs seront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et à madame *d'Argental*, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de *Choiseul* avec quelque indulgence sur notre compte; que vous

1759. avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie tranquille; car il prétend qu'il eſt très-fâché de n'avoir pas pris ſa route par notre hermitage, en revenant d'Italie. Grâces vous ſoient rendues de tous vos propos obligeans.

M. *d'Argental* crie toujours après la chevalerie (1); et moi qui ſuis devenu temporiſeur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre, que tout ouvrage gagne à reſter ſur le métier, que le temps préſent n'eſt pas trop celui des plaiſirs, et que ceux qui vont aux ſpectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaiſſelle d'argent vendue, ne ſont pas de bonne humeur: en un mot, ce n'eſt pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc* (2); il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, plus que de cet abbé d'*Eſpagnac* qui ne finit point, et que j'abandonne à ſon ſens réprouvé de vieux conſeiller-clerc. Au reſte, en outrageant ainſi les conſeillers-clercs, j'excepte toujours monſieur votre frère.

Je me mets aux pieds de vos très-aimables excellences. *Baucis* arrache la plume des mains de *Philémon*, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur préſence, et qu'il ne nous reſte que des regrets.

P. S. de madame *Denis*. Mais que peut dire *Baucis* après *Philémon*? Elle ſe contente de ſentir tout ce qu'il

(1) La tragédie de Tancrède.

(2) Le roi de P***.

exprime; elle se plaît dans l'idée de vous savoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. *Aménaïde* et *Mérope* vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement. 1759.

LETTRE CXXIII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai.

Je suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher grand écuyer d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé adopter mes chars, crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis toujours convaincu (quoique je ne sois pas du métier) que ce serait la seule manière de les vaincre en pleine campagne. 1760.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs de Prusse sont à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaisseaux marchands. Leur ministère a fait imprimer un ouvrage très-artificieux, très-bien écrit, pour justifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le mémoire est fort beau; et sur

1760. la seule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là sont aussi méchans sur mer que les Prussiens sur terre. Nous nous ruinons pour leur résister, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été si dévastée, si sanglante et si riche.

J'avoue avec vous, mon cher assyrien, que Dieu a envoyé M. de *Silhouette* à notre secours. S'il y a quelque bon remède, il le trouvera; car il n'est pas comme la plupart de ses prédécesseurs, gens estimables, mais sans génie, qui traçaient leur sillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup d'un traducteur de *Pope*, qui a vu long-temps l'Angleterre et la Hollande.

Il n'est pas de ces vieux novices
Marchant dans des sentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'Etat, écus factices;
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injustices
Nos sottises et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullis et des Colberts,
Et rembourse de mauvais vers
Pour le prix de ses grands services.

Je ne sais pourquoi vous me mandez que tant de poëtes le persécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'Etat peut lui avoir; ils ne prendront point d'actions sur les fermes. En avez-vous pris? Il me

semble que mes nièces en ont quelques-unes. L'opération est un peu à l'anglaise : Eh tant mieux ! il faut faire du public une compagnie qui prête au public ; c'est la grande méthode de Londres. 1760.

LETTRE CXXIV.

A M. DE CHENEVIERES,

Qui mandait à l'auteur que Louis XV avait annoncé sa mort à Versailles.

Aux Délices, 26 mai.

Ressusciter est sans doute un grand cas :
C'est un plaisir que je viens de connaître ;
Mais le plus grand ce serait d'apparaître
A ses amis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il est quelques obstacles.
C'en serait trop pour les gens d'ici bas
Que deux plaisirs, et surtout deux miracles.

J'ai grande envie de ressusciter entièrement, c'est-à-dire de voir monsieur et madame de *Chenevières*, et votre ami qui me fait d'aussi jolis complimens ; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter ses champs sans faire une sottise. Je suis plus capable de faire des sottises que des miracles.

Bonjour, homme aimable.

1760.

LETTRE CXXV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

SENATEUR DE BOLOGNE.

Aux Délices, 19 juin.

En tout pays on se pique
De molester les talens;
Goldoni voit maint critique
Combattre ses partisans.

On ne savait à quel titre
On doit juger ses écrits;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

Aux critiques, aux rivaux
La nature a dit sans feinte :
Tout auteur a ses défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco, o mio Signore, la mia sentenza. Mi lusingo ch'ella sara firmata al vostro tribunale. Aspetto un *Shaftesbury*, e subito lo spedirò à voi.

Mille complimenti à M. *Algarotti*.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous jouons à Tournei quelque nouveauté, nous ne manquerons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet*. Je vous aime sans vous avoir vu, et j'aime le cher *Algarotti* parce que je l'ai vu. Mille respects à l'un et à l'autre.

LETTRE CXXVI. 1760.

A MADEMOISELLE FEL,

ACTRICE DE L'OPERA.

Aux Délices, 7 auguſte.

TRÈS-AIMABLE *Roſſignol*, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle, avaient beſoin de votre ſouvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent; ceux qui, avec des oreilles ont du ſentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et ſachez, malgré toute votre modeſtie, que vous êtes auſſi ſéduiſante quand vous parlez que quand vous chantez. La ſociété eſt le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous ſavons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce dont nous avons ſenti tout le prix : les habitans des bords de notre lac ne ſont pas faits pour être auſſi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous :

De *Roſſignol* pourquoi porter le nom?
Il eſt bien vrai qu'ils ont été ſes maîtres ;
Mais tous les ans, dans la belle ſaiſon,
L'Amour les guide en nos réduits champêtres.
Elle n'a pas tant de fidélité ;
Elle nous fuit, peut-être nous oublie.
C'eſt le phénix à jamais regretté :
On ne le voit qu'une fois dans ſa vie.

1760. C'eſt ainſi qu'on vous traite, Mademoiſelle; et quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien : on vous traiterait ſeulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aye de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris. Le rôle d'un homme de lettres y eſt trop ridicule, et celui de philoſophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Eſpagne.

Vraiment vous faites à merveille de me parler de M. de *la Borde*. Je ſais que c'eſt un homme d'un vrai mérite et néceſſaire à l'Etat. *Sono pochiſſimi i ſignori* de cette eſpèce.

Adieu, Mademoiſelle; recevez ſans cérémonie les aſſurances de l'attachement très-véritable de l'oncle et de la nièce. Nos complimens à monſieur votre frère.

LETTRE CXXVII. 1760.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, le 19 septembre.

Nous sommes trois que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empressés ;
L'un vous égale, et l'autre vous imite,
Et le troisième avec moins de mérite
Est plus heureux, car vous l'embellissez.
Je vous dois tout. Je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits ;
Mais quoi ! les vers ne plaisent désormais
Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, Mademoiselle, c'est M. le duc de *Villars*, quand il daigne nous lire quelque morceau de tragédie. Celle qui vous imita parfaitement hier dans Alzire, c'est madame *Denis ;* et le vieil hermite que vous embellissez, vous vous doutez bien qui c'est.

Nous jouâmes hier Alzire devant M. le duc de *Villars ;* mais nous devrions partir pour venir voir la divine *Aménaïde*. Si jamais les pays méridionaux de la France ont le bonheur de vous posséder quelque temps, nous tâcherons de nous trouver sur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur haut de six pieds et un pouce (1), qui sera très-propre à ce coup de main. Nous vous supplierons de nous

(1) M. *Pictet.*

1760. informer du chemin que vous prendrez; car, par la première loi de cette ancienne chevalerie que vous faites réussir à Paris (1), il est dit expressément, qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante sans le consentement d'icelle*. Comptez que je suis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins sur l'admiration et le tendre attachement du *Claironien* et *Antifréronien*, *V...*

Madame *Denis* et toute la troupe se mettent aux pieds de leur modèle.

LETTRE CXXVIII.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, 14 avril.

1761. Que je suis touché, que j'aspire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour si cher à votre cour,
A vos Etats, à tout l'Empire!

Que j'aurai de plaisir à dire,
En voyant combler votre espoir:
J'ai vu l'enfant que je désire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir!

(1) On jouait alors la tragédie de Tancrède.

Je reſſemble au vieux Siméon,
Chacun de nous a ſon meſſie ; 1761.
J'ai pour vous plus de paſſion
Que pour Joſeph et pour Marie.

Monſeigneur, que votre Alteſſe électorale me pardonne mon petit enthouſiaſme un peu profane ; la joie le rend excuſable. Je ne ſais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naiſſance du duc de Bourgogne, tous les poliſſons ſe mirent à danſer dans la chambre de *Louis XIV*. Je ſerais un grand poliſſon dans Schwetzingen, ſi je pouvais, dans le mois de juillet, être aſſez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère et de l'enfant. Un fils et la paix, voilà ce que mon cœur ſouhaite à vos Alteſſes électorales ; et un fils ſans la paix eſt encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, Monſeigneur ; je les embraſſe de joie. Agréez, vous et madame l'Electrice, ma mauvaiſe proſe, mes mauvais vers, mon profond reſpect, mon ivreſſe de cœur ; et daignez conſerver des bontés à votre petit ſuiſſe, &c.

1761.

LETTRE CXXIX.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, le 9 juin.

Est-ce une fille, est-ce un garçon?
Je n'en sais rien : la Providence
Ne dit point son secret d'avance,
Et ne nous rend jamais raison.

Grands, petits, riches, gueux, fous, sages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les ressorts.

C'est bien là que l'homme est machine :
Mais le machiniste est là-haut,
Qui fait tout de sa main divine
Comme il lui plaît, et comme il faut.

Je bénis ses dons invisibles :
Car vous savez que tout est bien.
On ne peut se plaindre de rien
Au meilleur des mondes possibles.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'Etat et pour son père ;
Et s'il a votre caractère,
C'est le plus beau présent des Cieux.

Si d'une fille il vous régale,
Tant mieux encor; c'eſt un bonheur: 1761.
En grâce, en beautés, en douceur
Je la vois à ſa mère égale.

O couple auguſte, heureux époux,
L'eſprit prophétique m'emporte:
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant ſera digne de vous.

Monſeigneur, il m'importe cependant; et je partirais en poſte pour ſavoir ce qui en eſt, ſi cette Providence qui fait tout pour le mieux ne me traitait pas miſérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard fuiſſe, et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus ſouffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos Alteſſes électorales! Ce n'était que dans l'ancienne Egypte qu'on plaçait des ſquelettes dans les feſtins. Monſeigneur, je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois; mais j'avoue que la douleur eſt un mal. Je ſuis conſolé ſi votre alteſſe électorale eſt heureuſe. Je ſuis plus fait pour les extrêm'onctions que pour les baptêmes.

Puiſſe la paix ſervir d'époque à la naiſſance du prince que j'attends. Puiſſe ſon auguſte père conſerver ſes bontés au malingre, et agréer les tendres et profonds reſpects du petit ſuiſſe, &c.

1761.

LETTRE CXXX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 19 juin.

En voyant la mine de ce pauvre abbé *Du Reſnel*, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine, il fit pourtant des vers ;
Il fut prêtre, mais philoſophe ;
Philoſophe pour lui, ſe cachant des pervers.
Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère *Thiriot* n'aura pas autre choſe de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inſcription à moins qu'elle ne ſoit un peu piquante, et je ne trouve rien de piquant à dire ſur l'abbé *Du Reſnel*. C'était un homme aimable dans la ſociété ; je le regrette de tout mon cœur, je le ſuivrai bientôt, et puis c'eſt tout.

J'ai pris la liberté d'envoyer ſous votre enveloppe, une lettre pour M. *Héron*, dans laquelle je lui demande une grâce qui m'eſt très néceſſaire : c'eſt de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi, qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi qui eſt de 1627, me paraît fort ſage : c'eſt ce qui fait qu'elle n'eſt point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-ménage, j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'eſt plus amuſant dans la vieilleſſe.

Je me recommande à tous les frères, en corps et en ame.

LETTRE CXXXI. 1761.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, le 31 juillet.

Vous voilà, Monseigneur, comme le marquis de *la Fare*, qui commença à sentir son talent pour la poësie à peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étaient sur le point de baisser un peu, et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaisirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour, les seconds pour l'abbé de *Chaulieu*. Vos premiers sont pour moi, cela n'est pas juste; mais je vous en dois plus de reconnaissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis; c'est vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrais-je regretter les rives de la Seine?
La fille de Corneille écoute mes leçons;
Je suis chanté par un Turenne:
J'ai pour moi deux grandes maisons
Chez Bellone et chez Melpomène.
A l'abri de ces deux beaux noms,
On peut mépriser les Frérons,
Et contempler gaîment leur sottise et leur haine.

C'est quelque chose d'être heureux;
Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'Envie,
De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à ses yeux!
Qu'un souper est délicieux,

1761. Quand on brave, en mangeant, les griffes des Harpies!
Que des frères Berthier les cris injurieux
Font une plaisante harmonie!
Que c'est pour un amant un passe temps bien doux
D'embrasser la beauté qui subjugue son ame,
Et d'affubler encor du sel de l'épigramme
Un rival fâcheux et jaloux!

Cela n'est pas chrétien, j'en conviens avec vous;
Mais ces gens le font-ils? Ce monde est une guerre;
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux:
Tout mortel combat sur la terre;
Le Diable avec Michel combattit dans les cieux;
On cabale à la cour, à l'église, à l'armée;
Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent: et je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix, et se moquer de tout.

Cependant, Monseigneur, tout en riant on peut faire du bien. Votre Altesse en veut faire à mademoiselle *Corneille;* vous voulez que je vous taxe pour le nombre des exemplaires: si je ne consultais que votre cœur, je vous traiterais comme le roi; vous en feriez pour la valeur de deux cents. Mais comme je sais que vous allez par-tout semant votre argent, et que souvent il ne vous en reste guère, je me réduis à six, et j'augmenterai le nombre si j'apprends que vous êtes devenu économe. Je supplie votre Altesse d'agréer mon profond respect, et de me conserver vos bontés.

LETTRE CXXXII. 1761.

A M. DE SENAC DE MEILHAN.

Eleve du jeune Apollon
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Elève heureux de la raiſon
Et d'un Dieu plus charmant qui t'inſtruiſit à plaire,
J'ai lu tes vers brillans et ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'eſprit, embellis par l'Amour;
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plaît! que ſa beauté te touche!
Elle a tout mon ſuffrage, elle a tous tes déſirs,
Elle a chanté pour toi; je vois que ſur ſa bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

Je réponds bien mal, Monſieur, aux choſes charmantes que vous m'envoyez; mais à mon âge on a la voix un peu rauque. *Lupi Mœrim videre priores; vox quoque Mœrim deficit.*

Préſentez, je vous prie, mes obéiſſances à celui qui a ſoin de la ſanté du roi, au père de ce qu'il y a de plus aimable.

1762.

LETTRE CXXXIII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 28 novembre.

Je vous fais très-bon gré, mon cher confrère, d'avoir fait un *Saurin*, et je vous remercie tendrement de me l'avoir appris dans une si jolie lettre. Je suis de votre avis; c'était un garçon qu'il vous fallait.

J'aime le sexe assurément,
Je l'estime, je sais qu'il brille
Par les grâces, par l'enjouement;
Que souvent d'esprit il pétille,
Qu'en ses défauts il est charmant:
Mais j'aime mieux garçon que fille.

Cela ne veut pas dire que je sois du goût de *Socrate* ou des jésuites, j'entends seulement que je vous souhaitais un garçon.

Nous avons besoin de Saurins
Qui vengent la philosophie
De ces fanatiques gredins
Ergotans en théologie.
En vain depuis peu la raison
Vient d'ouvrir en secret son temple;
L'infame superstition,
Qu'un vulgaire hébété contemple,

Monte toujours sur ses treteaux.
Elle nous vend son mithridate : - 1762.
Chaumeix la suit, Omer la flatte ;
Et des fripons et des cagots
En violet, en écarlate,
Sont ses Gilles et ses bedeaux.

Votre enfant, mon cher confrère, apprendra de vous à penser. Je fais mes complimens à la mère de donner à son fils ses beaux tetons ; c'est encore là une sorte de philosophie qui n'est pas à la mode.

Vous devriez bien, avant que je meure, passer quelque temps à Ferney avec la mère et le fils. Les philosophes sont trop dispersés, et les ennemis de la raison trop réunis.

C'est une bonne acquisition que celle de l'abbé de *Voisenon*, tant qu'il se portera bien ; mais c'est un saint dès qu'il est malade.

J'ai ouï dire en effet beaucoup de bien d'une tragédie d'Eponine. Il faut au moins que la France brille par le théâtre ; c'est toute la supériorité qui lui reste. Je crois que vous avez assisté aux assemblées où l'on a lu le Jules-César de *Gilles Shakespeare*. J'enverrai incessamment l'Héraclius de *Scaramouche Calderon* ; cela vous amusera.

Je vous embrasse, mon cher confrère, de tout mon cœur.

1763.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Dans les neiges, 5 janvier.

MA main n'a pas suivi mon cœur; tout ce que je souhaite, c'est que votre excellence daigne être fâchée de ma paresse. J'ai été malade, j'ai travaillé, j'ai voulu vous écrire de jour en jour, et je ne l'ai point fait. Je suis très-coupable envers moi, car je me suis privé d'un très-grand plaisir. Si vous étiez à Paris, j'aurais bien plus d'amitié pour Olympie et pour le Droit du seigneur. Les entrailles paternelles s'émouveraient bien davantage pour mes enfans quand vous en seriez le parrain. Tout ce que je crains, c'est d'acquérir de l'indifférence avec l'âge : l'indifférence glace les talens. Qui voit les choses de sang froid n'est bon que pour votre illustre métier.

Le ministère, à ce qu'on dit,
Veut une ame tranquille et sage,
Tandis que mon métier maudit
En veut une ardente et volage.
Vous n'employez que des raisons,
Quand il faut vous ouvrir ou feindre;
Je ne peins que des passions :
Il faut les sentir pour les peindre.

Et des passions ! il y a long-temps que je n'en ai plus. Vous, Monsieur, qui en avez une si belle, et que la plus charmante ambassadrice du monde doit inspirer, c'est à vous de faire des vers. 1763.

Malgré mon âge décrépit
J'en ferais bien aussi pour elle,
Si vous me donniez votre esprit
Et votre grâce naturelle.

J'aurai quelque chose à vous envoyer le mois prochain ; mais comment m'y prendrai-je ? Ce mois-ci vous n'aurez rien. Je n'ai que des neiges ; j'en suis entouré, et elles passent dans ma tête. Peut-être en avez-vous autant à Turin ; et je ne sais si vous direz de la neige du Piémont ce que le cardinal de *Polignac* disait de la pluie de Marly. Monsieur et madame *d'Argental* ont cru que je plaisantais en vous suppliant de leur envoyer le Droit du seigneur. Ils l'avaient en effet, mais ils n'avaient pas une si bonne copie que la vôtre. Mes anges d'ailleurs me rendent la vie bien dure ; ils me donnent des commissions comme on en donnerait au diable de Papefiguière ; et des corrections pour cette pièce-ci, et des changemens pour cette pièce-là, et des additions, et des retranchemens. Mes anges, je ne suis pas de fer ; ayez pitié de moi.

Je demande à votre excellence sa protection envers mes anges.

Je vous souhaite force années heureuses, et je vous présente mon très-tendre respect.

1763.

LETTRE CXXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 14 janvier.

Mon cher philoſophe, vous m'envoyez toujours des pâtés farcis de truffes. Vous êtes un philoſophe feſant bonne chère et voulant qu'on la faſſe : vous jugez avec raiſon que nous avons beſoin, dans notre pays de glaces, du ſouvenir des ſeigneurs de vos beaux climats.

Savez-vous que j'ai reçu une lettre de quatre dames d'Angoulême? je n'ai pas l'honneur de les connaître, mais je n'en ſuis que plus flatté de leurs bontés; elles ne ſignent point leurs noms, elles m'ordonnent d'adreſſer ma réponſe à madame la marquiſe de *Théobon*. Que puis-je leur répondre? c'eſt jouer à colin-maillard.

Quatre beautés ſont tout mon embarras.
De faire un choix mon ame eſt occupée :
Qu'eût fait Pâris en un ſemblable cas?
En quatre parts la pomme il eût coupée.

Si vous voulez leur donner cette réponſe ou cette excuſe, c'eſt aſſez pour un vieux malade qui ne reſſemble point du tout à *Pâris*.

On va juger à Paris le procès des *Calas* : cela intéreſſe l'humanité toute entière. On a pendu un

ex-jésuite pour avoir dit des sottises : cela n'intéresse que la pauvre société de JESUS. 1763.

Bonsoir, Monsieur ; sans les neiges et votre absence, mon château, l'œuvre de mes mains, serait un charmant séjour. Je suis à vous bien tendrement pour jamais.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 15 septembre.

VOUS êtes, Monsieur, dans le cas de *Waller* qui proposait une question de philosophie à *Saint-Evremond* qui se mourait. *Saint-Evremond* lui répondit : *Vous me prenez trop à votre avantage.*

C'est à vous qu'il appartient de parler du héros aimable que vous avez le bonheur de voir. (1)

Témoin de ses vertus, témoin de son courage,
C'est à vous de les peindre à la postérité.
On exprime avec vérité
Ce qu'on voit et ce qu'on partage :
Moi, je ne suis qu'un pauvre sage,
Vivant dans mes foyers, et mourant dans mon lit.
En vain j'aurais tout votre esprit,
Ma voix ne peut chanter l'audace extravagante
De tous ces grands Condés dont la France se vante :

(1) M. le prince de *Condé*.

1763. Chacun d'eux à vingt ans capitaine et soldat,
Va prodiguer un sang nécessaire à l'Etat;
Cherchant tous à mourir aux champs de Vestphalie,
J'admire, en gémissant, cette illustre folie:
Et tout ce que je puis, c'est de former des vœux
Pour que le ciel, en dépit d'eux,
Par charité pour nous leur conserve la vie.

Pardonnez à ces mauvais vers qu'un malade a dictés, et faites-en de meilleurs; cela ne vous sera pas difficile.

LETTRE CXXXVII. 1763.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 septembre.

Je me doutais bien, mes divins anges, que mademoiselle *Clairon* n'était guère faite pour jouer *Mariamne*. Je ne me souviens plus du tout des anciennes imprécations qui finissaient le cinquième acte, et en général, je crois que ces imprécations sont comme les sottises, les plus courtes sont les meilleures. Je vous avoue que je ferais bien plus sûr d'Olympie; c'est un spectacle magnifique; on le donne dans les pays étrangers quand on veut une fête brillante; il fait grand plaisir dans les provinces avec des acteurs de la foire; jugez ce que ce serait avec vos bons acteurs de Paris. Mais je sais que dans toutes les affaires il faut prendre le temps favorable, et savoir prendre patience.

Notre petite conspiration m'amuse beaucoup actuellement, et je me flatte qu'elle égaye aussi mes anges. Avouez donc que cela sera fort plaisant. Je vous envoie un petit bout de vers; madame d'*Argental* qui est l'adresse même, coupera le papier avec ses petits ciseaux, et le collera bien proprement à sa place, avec quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous savez, par parenthèse, pourquoi on leur a donné ce drôle de nom.

Je vous demande toujours en grâce de ne me jamais ôter mes *deux voluptueux*. Voulez-vous que

1763. je mette mes deux *débauchés*, mes deux *roués*? Ne voyez-vous pas que *Fulvie* est étonnée, avec raison, qu'un ivrogne et un jeune homme qui court après les filles, soient les maîtres du monde? C'est précisément *voluptueux* qui convient; c'est le mot propre, et il est beau de hasarder sur le théâtre des termes heureux qu'on n'y a jamais employés. Au nom de Dieu ne touchez jamais à ce vers; gardez-vous-en bien, vous me tuez.

Mes anges, je vous fais juges de ma dispute avec *Thiriot;* le sculpteur *Pigal* a fait une belle statue de *Louis XV* pour la ville de Reims; il m'a mandé qu'il avait suivi le petit avis que j'avais donné dans le *Siècle de Louis XIV*, de ne point entourer d'esclaves la base des statues des rois, mais de figurer des citoyens heureux, qui doivent être en effet le plus bel ornement de la royauté.

Il m'a demandé une inscription en vers français, attendu qu'il s'agit d'un roi de France et non d'un empereur romain. Voici mes vers :

Esclaves qui tremblez sous un roi conquérant,
Que votre front touche la terre.
Levez-vous, citoyens, sous un roi bienfesant;
Enfans, bénissez votre père.

Thiriot veut de la prose; mais de la prose française me paraît très-fade pour le style lapidaire.

M. l'abbé de *Chauvelin* m'a envoyé vingt-quatre estampes de son petit monument érigé dans son abbaye pour la santé du roi. L'inscription latine est des plus longues; ce n'était pas ainsi que les Romains en usaient.

Respect et tendresse.

LETTRE CXXXVIII. 1763.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney, le 4 décembre.

Mon cher et reſpectable confrère, celui qui vous grave n'entend pas mal ſes intérêts : il eſt bien sûr que ſon burin deviendra célèbre ſous la protection de votre plume. Je vous demande en grâce que ſi on met au bas de votre portrait ce petit vers :

Qu'il vive autant que ſon ouvrage !

on ajoute : *Par Voltaire et par le public.*

Il eſt bien triſte que madame *du Deffant* ne puiſſe voir votre eſtampe.

La lumière eſt pour elle à jamais éclipſée ;
Mais vous vous entendez tous deux.
L'imagination, le feu de la penſée
Valent peut-être mieux
Que deux yeux.
Je me défais des miens, et j'en ſuis plus tranquille ;
J'en ai moins de diſtractions.
Lorſque le cœur calmé renonce aux paſſions,
Deux yeux ſont un meuble inutile.

Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai, mais il faut tâcher de ſe le perſuader. Mon eſpèce d'aveuglement eſt

1763. tout-à-fait drôle : une ophtalmie abominable m'ôte entièrement la vue quand il y a de la neige sur la terre, et je recommence quelquefois de voir honnêtement quand le temps se met au beau. Je vous prie, Monsieur, vous qui avez de bons yeux (et cela doit s'entendre de plus d'une manière), de lire ce petit mémoire historique ; vous y trouverez des choses curieuses.

J'ai envoyé à madame *du Deffant* un conte à dormir debout, qui est d'un goût un peu différent. Les aveugles s'amusent comme ils peuvent.

Tout le *Corneille* est imprimé ; il y en a douze tomes. La Bérénice de *Racine* est à côté de celle de *Corneille*, avec des remarques ; l'Héraclius espagnol est au-devant de l'Héraclius français ; la conspiration de *Brutus* et de *Cassius* contre *César*, de ce fou de *Shakespeare*, est après le Cinna de *Corneille*, et traduite vers pour vers, et mot pour mot : cela est à faire mourir de rire.

Adieu, Monsieur ; conservez vos bontés au vieux de la montagne.

LETTRE CXXXIX. 1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Si Pigmalion la forma,
Si le ciel anima son être,
L'Amour fit plus, il l'enflamma:
Sans lui que servirait de naître?

Si mes anges trouvent ces versiculets supportables, à la bonne heure, sinon au rebut. J'aurai du moins eu le mérite de leur avoir obéi sur le champ, et c'est un mérite que j'aurai toujours.

Mes anges me donnent de très-bonnes raisons d'avoir mis *le Kain* de la conspiration; ils ont très-bien fait; je les applaudis, je leur ai toujours dit: Votre volonté soit faite; mais je joins l'approbation à la résignation.

Je répète à mes anges que la nation a enfin trouvé son vrai génie, sa vraie gloire, qui est l'opéra-comique. On me mande pourtant qu'il y a de très-belles choses dans Idomenée, car je suis encore assez bon français pour aimer le tripot de *Melpomène*.

Je joins ici la liste des tripotiers que mes anges me demandent; j'y joins aussi un petit extrait pour la gazette littéraire, dont j'envoie le double à M. *Arnaud;* je l'ai cru digne de votre curiosité. Tout Ferney (au curé près) remercie mes anges

1764. et M. le duc de *Praslin*. Bien est-il vrai que M. le duc de *Praslin* m'a fait tenir hier un petit paquet de je ne sais où, et qui contient les sermons dont j'envoie l'extrait; mais pour le gros paquet délivré à M. le comte de *Guerchy* par *Paul Vaillant*, shérif de Londres, je n'en ai point de nouvelle; et tout ce que je peux faire, c'est de joindre ici un petit mémoire de ce que contenait ce tardif paquet qui était préparé depuis six mois, et qui viendra probablement en qualité d'almanach de l'année passée.

Mes yeux sont encore en très-mauvais état; mais dès que j'aurai des yeux et des livres nouveaux, je fournirai à M. l'abbé *Arnaud* tous les mémoires dont je pourrai m'aviser.

N. B. Pour peu qu'il y ait encore de bonne foi chez les hommes, mes anges doivent avoir reçu un double des *Trois manières*. M. *Janel* lui-même doit leur avoir envoyé deux Olympies; plus, des remontrances sur Olympie accompagnées d'une lettre. Il y avait aussi une lettre avec les *Trois manières*, dans un paquet adressé à M. de *Courteille*. Si rien de tout cela n'est arrivé, à quel saint désormais avoir recours? Je présente à mes anges la plus respectueuse tendresse.

LETTRE CXL. 1764.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 janvier.

Oui, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O ſage du Deffant; eſt-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte.
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde.
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour:
Plutus, la Fortune et l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre; et c'eſt un avantage
Que la nature laiſſe à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois;
Nous vivons, nous penſons; et notre ame nous reſte.
Epicure et les ſiens prétendaient autrefois
Que ce ſixième ſens était un don céleſte
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il ſerait encor mieux
Que nous euſſions gardé nos yeux,
Duſſions-nous porter des lunettes.

1764. Vous voyez, Madame, que je suis un confrère assez occupé des affaires de notre petite république de Quinze-Vingts. Vous m'assurez que les gens ne sont plus si aimables qu'autrefois ; cependant les perdrix et les gélinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui qu'elles en avaient dans votre jeunesse ; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en est pas ainsi des hommes ; le fond en est toujours le même, mais les talens ne sont pas de tous les temps ; et le talent d'être aimable, qui a toujours été assez rare, dégénère comme un autre. Ce n'est pas vous qui avez changé, c'est la cour et la ville, à ce que j'entends dire aux connaisseurs. Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas assez les *Moyens de plaire* de *Moncrif*. On n'est occupé que des énormes sottises qu'on fait de tous côtés :

Le raisonner tristement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la société soit agréable avec tout ce fatras pédantesque ?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots est cité dans les notes de cet ouvrage théologique (1). Il n'y a pas moyen de vous l'envoyer, comme vous dites, sous le couvert de la reine ; on n'aurait pas même osé l'adresser à la reine *Berthe*. Mais sachez que dans le temps présent il est impossible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris, quand ce serait le nouveau Testament. Le ministre même dont vous me parlez,

(1) Sur saint *Denis*, qui portait sa tête dans ses mains, et la baisait tendrement. Voyez les notes de la Pucelle, chant I.

ne veut pas que j'envoye rien, ni sous son enveloppe, ni à lui-même. On est effarouché, et je ne sais pourquoi. 1764.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur, dites à M. le président *Hénault* qu'il vous en fasse trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante sous; il n'y a point de livre de théologie moins cher.

Je suis fâché que votre ami soit si couru; vous en jouissez moins de sa société; et c'est une grande perte pour tous deux. J'achève doucement ma vie dans la retraite et dans la famille que je me suis faite.

Adieu, Madame; courage; *faisons de nécessité vertu*: savez-vous que c'est un proverbe tiré de *Cicéron*?

1764.

LETTRE CXLI.

A MADAME ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 29 juin.

Je vous dois, Madame, de nouveaux remercîmens et de nouveaux éloges. Votre joli roman m'a fait vîte quitter des fatras d'hiſtoire qui m'occupaient.

L'hiſtoire dit ce qu'on a fait ;
Un bon roman, ce qu'il faut faire.
Vous nous avez peint trait pour trait
Les vertus avec l'art de plaire :
Et l'on peut dire en cette affaire
Que le peintre a fait ſon portrait.

Je ne ſuis pas moins touché du mémoire pour *Potin* (1), ou plutôt pour deux millions d'hommes. M. de *Beaumont* et vous, Madame, êtes sûrs de l'eſtime publique. Souffrez que ma lettre ſoit pour vous deux, que je vous félicite d'appartenir l'un à l'autre, et que je joigne ma ſenſible reconnaiſſance, Madame, au reſpect que j'ai pour vous.

(1) Mémoire en faveur de l'état des proteſtans français.

LETTRE CXLII. 1764.

A M * *.

DANS le fond de mon hermitage,
Loin de l'illuſion des cours,
Réduit, hélas! à vivre en ſage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge;
La retraite eſt mon ſeul recours.
Je ne ferai plus de voyage.

Que la gloire avec les amours,
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de ſa patrie
Qui lui promet de ſi beaux jours;
Trop éloigné de ſa perſonne,
Je me borne à former des vœux;
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà, mon cher philoſophe, les prédictions du *Noſtradamus* de Ferney, que vous pouvez montrer à M. le comte de *Mnizek*, à qui je préſente mes reſpects. J'ai déjà lu, avec grand plaiſir, quelque choſe de votre Logique; je me flatte que bientôt il en paraîtra, dans la gazette littéraire, un extrait dont vous ne ſerez pas mécontent.

Conſervez toujours un peu d'amitié pour ce vieux malade qui eſt obligé de dicter vers et proſe.

1765.

LETTRE CXLIII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

En réponse à une épître en vers qu'il avait adressée à M. de Voltaire sur la réhabilitation de l'infortunée famille des Calas.

15 mars.

Vous savez penser comme écrire ;
Les grâces avec la raison
Vous ont confié leur empire ;
L'infame superstition
Sous vos traits délicats expire.
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de sa lyre,
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecrasent le serpent Python.
Il est dieu quand par son courage
Ce monstre affreux est terrassé ;
Il l'est quand son brillant visage
Rallume le jour éclipsé ;
Mais entre les genoux d'Issé
Je le crois dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monsieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remercîmens. Il

s'intéreſſe vivement à vous ; il connaît tout ce que vous valez. 1765.

Les erreurs et les paſſions,
De vos beaux ans ſont l'apanage ;
Sous cet amas d'illuſions
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la philoſophie, je vous en avertis : vous ſerez détrompé de tout ; vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux et ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi ;
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable ;
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, et nous en bâtiſſons une autre ; vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

1765.

LETTRE CXLIV.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, le 17 mars.

Mon cher ami, je reconnais votre cœur à la ſenſibilité que les *Calas* vous inſpirent. Quand j'ai appris le ſuccès, j'ai verſé long-temps de ces larmes d'attendriſſement et de joie que mademoiſelle *Clairon* fait répandre. Je la trouve bienheureuſe cette divine *Clairon*. Non-ſeulement elle eſt adorée du public, mais encore *Fréron* ſe déchaîne, à ce qu'on dit, contre elle. Elle obtient toutes les ſortes de gloire. L'épigramme qu'on a daigné faire contre ce malheureux, eſt auſſi juſte que bonne; elle court le royaume. On diſait, ces jours paſſés, devant une demoiſelle de Lyon, que l'ignorance n'eſt pas un péché; elle répondit par ce petit huitain:

On nous écrit que maître Aliboron
Etant requis de faire pénitence:
Eſt-ce un péché, dit-il, que l'ignorance?
Un ſien confrère auſſitôt lui dit: Non;
On peut très-bien, malgré l'an littéraire,
Sauver ſon ame en ſe feſant huer;
En conſcience il eſt permis de braire;
Mais c'eſt péché de mordre et de ruer.

Je trouve maître *Aliboron* bien honoré qu'on daigne parler de lui; il ne devait pas s'y attendre. On m'a

mandé de Paris qu'il allait être secrétaire des commandemens de la reine. J'avoue pourtant que je ne le crois pas, quoique la fortune soit assez faite pour les gens de son espèce. 1765.

Adieu, mon cher ami; je vieillis terriblement, je m'affaiblis; mais l'âge et les maladies n'ont aucun pouvoir sur les sentimens du cœur. Vivez aussi heureux que vous méritez de l'être. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 29 mars.

Vous en avez usé avec moi, Monsieur, comme une jeune coquette qui se pare de tous ses charmes pour séduire un pauvre vieillard à qui elle donne des désirs inutiles. Vous m'avez cajolé, vous m'avez envoyé de jolis vers; mais je répondrai à votre muse agaçante :

Vos jeunes attraits, vos œillades
Ne me rendront pas mon printemps.
Quand on a parcouru dix-huit olympiades,
L'esprit et son étui sont minés par les ans.
On ne fait plus de vers galans,
Ou si l'on en veut faire, ils sont ou durs ou fades.
Des neuf savantes sœurs j'ai force rebuffades,
Du cheval ailé des ruades,
Et des sourires méprisans

1765.

Des belles dames à paſſades.
Condé même, Condé, qui par tant d'eſtocades
Egala, jeune encor, les héros du vieux temps,
Et qui dans l'art de vaincre a peu de camarades,
Exciterait en vain mes efforts languiſſans.
Irai-je répéter, dans de froides tirades,
Ce qu'on a dit cent fois des illuſtres parens
Dont la gloire avec lui feſait des accolades
Aux campagnes des Allemands?
Qu'il ſoit chanté par vous, par tous vos jeunes gens,
Et non pas par de vieux malades!

LETTRE CXLVI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet.

VRAIMENT, notre grand aumônier, c'eſt bien à un vieux ſuiſſe de faire des épithalames!

Vous êtes prêtre de Cythère:
Conſacrez, béniſſez, chantez
Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maiſon de la Vallière.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne ſongez qu'à votre affaire.
Vous paſſez les nuits et les jours
Avec votre groſſe bergère;
Et les légitimes amours
Ne ſont pas votre miniſtère.

Madame

Madame *Denis* l'helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égayent ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoique vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. *Tronchin*, quand vous serez bien épuisé, ce ne serait pas à lui, ce serait à vous que je devrais ma santé; car gaieté vaut mieux que médecine. Il est doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir. 1765.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat général les infamies de *la Beaumelle*. Ce parlement a tant grêlé sur le persil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés qui fassent voir les grossières impostures dont le livre de *la Beaumelle* est plein; mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très-aimable et très-indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres suisses qui vous aiment de tout leur cœur. (1)

(1) Cette lettre est de 1755; c'est par erreur qu'elle se trouve placée ici à l'année 1765.

1765.

LETTRE CXLVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 auguſte;

(car je n'aime pas mieux août que cu de ſac; cela eſt trop velche.)

Les inflammations de poitrine, Monſieur, nuiſent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les reſtes ne ſont point du tout plaiſans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai ſur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui reſpirent; mais en même temps je vous trouve une des plus ſages, d'avoir un peu arrêté l'indiſcrétion de ces bons amis qui diſent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui eſt d'une volée un peu différente, m'a écrit ſur votre compte des choſes qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il eſt digne de vous aimer. Vous avez-là un bon ſecond auprès de M. le prince de *Condé*.

Je ſuis enchanté que vous n'aimiez pas trop le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui eſt vraiment philoſophe:

Vous connaiſſez très-bien vos gens;
C'eſt un précieux avantage,

Et bien rare dans les beaux ans :
Votre esprit vous a rendu sage. 1765.
Si je le suis, c'est par mon âge ;
Et je me suis trompé long-temps.

Mademoiselle *Clairon* est chez moi : il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle a créé son art. Elle est unique ; il est juste qu'elle soit persécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma passion pour ma retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

Permettez que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

LETTRE CXLVIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'Isabelle et Gertrude tiré du conte intitulé, L'éducation d'une fille.

A Ferney, le 28 octobre.

J'AVAIS un arbuste inutile
Qui languissait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier et plat ;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

1765.

Ma bague était fort peu de chose,
On la taille en beau diamant :
Honneur à l'enchanteur charmant (1)
Qui fit cette métamorphose.

Vous sentez bien, Monsieur l'évêque de Montrouge, à qui sont adressés ces mauvais vers. Je

(1) *Réponse de M. l'abbé de Voisenon.*

Vos jolis vers à mon adresse
Immortaliseront Favart ;
C'est Apollon qui le caresse
Quand vous lui jetez un regard.
Ce Dieu l'a placé dans la classe
De ceux qui parent ses jardins :
Sa délicatesse ramasse
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choisi pour son maître ;
Vos richesses lui font honneur.
Il vous fait respirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'aurait pas manqué de vous offrir sa comédie de Gertrude, mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent ; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez pas que, malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces de son esprit, on a l'injustice de lui ôter ses ouvrages et de me les attribuer. Je suis bien sûr que vous ne tombez pas dans cette erreur : quand il se sert de vos étoffes pour faire ses habits de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller.

Il vous enverra incessamment *la Fée Urgelle* ; il m'a paru qu'elle avait réussi à Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'est pas une raison pour qu'elle ait du succès ici : la cour est le châtelet du Parnasse, et le public casse souvent ses arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'ouvrage ; voilà sa caution la plus sûre.

Adieu, mon plus ancien ami ; je ne cesserai de l'être que lorsque le parlement rappellera les jésuites, et je ne vous oublierai que lorsque j'aurai oublié à lire.

vous prie de présenter mes complimens à M. *Favart*, qui est un des deux conservateurs des grâces et de la gaieté françaises. Comme il y a environ dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire : *O mon ami, écrivez-moi;* mais je vous dis : *Ah, mon ami, vous m'avez oublié net.* 1765.

LETTRE CXLIX.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Sur un portrait de l'auteur qu'il avait fait graver.

A Ferney, le 11 décembre.

J'OUVRE une caisse, Monsieur, j'y vois, quoi ? moi-même en personne, dessiné d'une belle main. Je me souviens très-bien que

Ce Danzel beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre séjour
Dessiné le maigre contour
D'un vieux visage à faire rire :
En vérité, c'était l'Amour
S'amusant à peindre un satyre
Avec les crayons de la Tour.

Il est vrai que dans l'estampe on me fait terriblement montrer les dents. Cela ferait soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez passé tant de temps sans m'écrire.

1765. *Bérénice* disait à *Titus :*

Voyez-moi plus souvent et ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi souvent et ne me gravez point.

Mais je suis si flatté de votre galanterie que je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, et je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires et des procès ; qui terre n'a pas, souvent a guerre, à plus forte raison qui terre a.

Dî tibi formam,
Dî tibi divitias dederunt artemque fruendi.

Ajoutez-y surtout la santé, et ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien-être et à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez, si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, Monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, et je ne vous démentirai jamais.

LETTRE CL.

1767.

AU ROI DE DANEMARCK CHRISTIAN VII.

Le 4 février.

SIRE,

La lettre dont votre Majesté m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse et de joie. Votre Majesté donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde. Elle se fait de nouveaux sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfesante. C'est désormais dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser et à sentir; si ma caducité et mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, j'irais me jeter aux pieds de votre Majesté.

Du temps que j'avais de l'imagination, Sire, je n'aurais fait que trop de vers pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à votre Majesté autant de bonheur qu'elle aura de véritable gloire.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats

1767. Des cœurs infortunés que l'injuſtice opprime? (*)
C'eſt qu'on n'en peut trouver au ſein de tes Etats.

Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguſte
Les bornes des pays gouvernés par tes mains;
Et par-tout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on ſoit heureux, et tu veux qu'on ſoit juſte.

Hélas! aſſez de rois que l'hiſtoire a faits grands,
Chez leurs triſtes voiſins ont porté les alarmes;
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes:
Ceux qui ſont des heureux, ſont les vrais conquérans.

LETTRE CLI.

A M. DAMILAVILLE.

4 mars.

Mon cher ami, le mémoire de *Sirven* réuſſira. Les traits du premier mémoire, conſervés dans le ſecond, feront un très-grand effet. L'éloquence perce à travers le ſtyle du barreau.

Je vous adreſſerai les *Sirven* auſſitôt que vous voudrez. Vous ſerez leur protecteur à Paris. Je me réſerve à vous écrire plus amplement ſur leur compte quand je les ferai partir. Il faudra un paſſe-port de M. le duc de *Choiſeul* : nous ſommes bien sûrs de n'être pas refuſés.

La querelle que l'on fait à mon cher *Marmontel* n'eſt qu'une farce en comparaiſon de la tragédie des

(*) Les *Sirven*.

Sirven et des *Calas*. Cette farce sera sifflée. Voici un petit madrigal d'un jeune homme de Mâcon, sur la bêtise de la sacrée faculté. 1767.

Vénérables sorboniqueurs,
De l'enfer savans chroniqueurs,
Vous prétendez que Marc-Aurèle
Doit cuire à jamais dans ce lieu :
Pour récompenser votre zèle,
Puisse incessamment le bon Dieu
Vous donner la vie éternelle.

Vous voyez que les provinces se forment.

Je n'ai pas le temps de vous parler beaucoup des Scythes. Je vous dirai seulement qu'un serment de punir de mort les gens, convient fort dans les premiers actes de Tancrède et de Brutus, mais qu'il serait un peu déplacé dans un mariage, et qu'il serait assez ridicule qu'une femme prévît qu'on tuera son mari, lorsqu'il n'est menacé par personne. Vous sentez qu'une telle finesse serait trop grossière.

Tout dépendra du rôle d'Obéide. Il faudra que *le Kain* se donne la peine d'adoucir et d'attendrir la voix de mademoiselle *Duranci*, qu'on dit un peu dure et un peu sèche. Si vous avez lu la préface que je voulais aussi faire lire à M. *Diderot*, vous aurez vu que mon intention n'était point de faire jouer cette pièce. Mais puisque mes amis veulent qu'on la représente, j'y consens. Cela pourra donner quatre ou cinq représentations avant Pâques. Les comédiens en ont besoin ; après quoi je ne m'en mêlerai plus. Je suis bien aise que la police ait passé ces deux vers :

1767. Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,
S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir et ſe taire.

Et encore celui-ci :

Pouvais-tu rechercher cette baſſe grandeur.

La police a jugé ſagement que ces choſes-là n'arrivaient qu'en Perſe.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mes petites affaires. Je ne me ſuis point encore reſſenti des arrangemens économiques de M. le duc de *Virtemberg*. J'écris à Cadix au ſujet de la banqueroute des *Gilli*, mais j'eſpère très-peu de choſe. Les *Gilli* n'ont fait que de mauvaiſes affaires.

Vous m'avez mandé, par votre dernière lettre, que mademoiſelle de *Leſpinaſſe* déſirait des ſottiſes complètes, il n'y a qu'à en prendre un recueil chez *Merlin*, le faire relier, et le lui envoyer.

Je voudrais vous envoyer du *Lembertad* (1), mais comment faire ?

Je vous embraſſe plus fort que jamais. *Ecr. l'inf.*

(1) D'*Alembert*. Le livre intitulé : *La deſtruction des jéſuites*.

LETTRE CLII. 1767.

A M. DE BELLOI.

A Ferney, le 21 mai.

J'AI eu la hardieſſe, Monſieur, de me faire acteur dans ma ſoixante-quatorzième année. Des jeunes gens et des jeunes femmes ont corrompu ma vieilleſſe. Je n'ai pas ſoutenu la fatigue auſſi-bien qu'eux, et j'en ai été malade. C'eſt ce qui a retardé un peu les tendres et ſincères remercîmens que vous doit un cœur pénétré de votre mérite et de la beauté de votre ame.

Nous voilà, ce me ſemble, parvenus à imiter les Grecs, chez qui les auteurs jouaient eux-mêmes leurs pièces. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* récitent des vers auſſi-bien qu'ils en font, et madame de *la Harpe* a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans mademoiſelle *Clairon*.

Enfin, par un concours ſingulier, la perfection de la déclamation s'eſt trouvée dans nos déſerts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la littérature, c'eſt l'exemple que vous donnez; c'eſt l'amitié que vous me témoignez du ſein de vos triomphes; ce ſont vos beaux vers qui viennent au ſecours de ma muſe languiſſante.

Les neuf Muſes ſont ſœurs, et les beaux arts ſont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé parfois cette fraternité;
La famille en ſouffrit, et des mains étrangères

De ces débats ont profité.
1767. C'eſt dans ſon union qu'eſt ſon grand avantage;
Alors elle en impoſe aux pédans, aux bigots;
Elle devient l'effroi des ſots,
La lumière du ſiècle et le ſoutien du ſage.
Elle ne flatte point les riches et les grands;
Ceux qui dédaignaient ſon encens
Se font honneur de ſon ſuffrage,
Et les rois ſont ſes courtiſans.

J'ai grande opinion *du chevalier Bayard*. C'eſt un beau ſujet. Je ne ſuis que le poëte de l'Amérique et de la Chine, et vous êtes celui des Français. Recevez, Monſieur, les témoignages les plus vrais de ma ſenſible reconnaiſſance.

LETTRE CLIII. 1767.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Qui lui avait dédié un éloge de Charles V, roi de France.

A Ferney, 4 octobre.

Votre sage héros, si peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

Votre amitié, Monsieur, pour M. de *la Harpe*, vous a empêché de composer pour l'académie; mais vous avez travaillé pour le public, pour votre gloire et pour votre plaisir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, et celle de m'avoir fait passer une heure délicieuse en vous lisant. Puissiez-vous être aussi heureux que vous êtes éloquent! Puissiez-vous mépriser et fuir ce même public pour lequel vous avez écrit!

M. de *la Harpe* reviendra bientôt vous voir; il a été un an chez moi : s'il avait autant de fortune que de talens et d'esprit, il serait plus riche que feu *Montmartel*. Il lui sera plus aisé d'avoir des prix de l'académie que des pensions du roi. Lui et sa femme jouent la comédie parfaitement : M. de *Chabanon* aussi. Notre petit théâtre a mieux valu

1767. que celui du faubourg Saint-Germain. Vous nous avez bien manqué. Vous devez être un excellent acteur, car vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

Conservez vos bontés pour un vieillard dont elles feront la consolation, et qui vous sera véritablement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie, &c.

LETTRE CLIV.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, le 2 décembre.

Quand vers leur fin mes ans sont emportés,
Vous commencez une belle carrière :
Par les plaisirs vos momens sont comptés.
Goûtez long-temps cette douceur première ;
A la raison joignez les voluptés,
Et que je puisse, à mon heure dernière,
Me croire heureux de vos félicités.

Voilà ce qu'un vieux malade, qui n'en peut plus, dit à deux jeunes époux dignes du bonheur qu'il leur souhaite. Monsieur et madame, je me garderai bien de vous séparer.

A moi, du vin de Champagne! A moi, qui suis à l'eau de poulet! A moi, pauvre confisqué! Ah! Monsieur et madame, venez le boire vous-mêmes. Je ne puis être que le témoin des plaisirs des autres, et c'est surtout aux vôtres que je m'intéresse. Votre satisfaction mutuelle me ranime un moment pour vous dire à tous deux avec combien de reconnaissance et de respect j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLV. 1768.

A MADAME
LA MARQUISE D'ANTREMONT. (1)

20 février.

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard ;
De l'Hélicon ce triſte hermaphrodite
Paſſa pour femme, et ce fut ſon ſeul art ;
Dès qu'il fut homme il perdit ſon mérite.
Vous n'êtes point, et je m'y connais bien,
Cette Corine et jalouſe et bizarre
Qui par ſes vers, où l'on n'entendait rien,
En déraiſon l'emportait ſur Pindare.
Sapho plus ſage, en vers doux et charmans
Chanta l'amour ; elle eſt votre modèle :
Vous poſſédez ſon eſprit, ſes talens ;
Chantez, aimez, Phaon ſera fidelle.

Voilà, Madame, ce que je dirais ſi j'avais l'âge de vingt-un ans ; mais j'en ai ſoixante-quatorze paſſés ; vous avez de beaux yeux, ſans doute, cela ne peut être autrement, et j'ai preſque perdu la vue : vous avez le feu brillant de la jeuneſſe, et le mien n'eſt plus que de la cendre froide : vous me reſſuſcitez ; mais ce n'eſt que pour un moment, et le fait eſt que je ſuis mort.

C'eſt du fond de mon tombeau que je vous ſouhaite des jours auſſi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) Elle avait envoyé des vers à M. de *Voltaire*, en lui marquant qu'elle n'était pas une femme ſuppoſée comme mademoiſelle *Desforges-Maillard*.

1768.

LETTRE CLVI.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

PLUT au ciel qu'en effet j'euſſe été votre père !
Cet honneur n'appartient qu'aux habitans des cieux ;
Non pas à tous encore : il eſt des demi-dieux
Aſſez ſots et très-ennuyeux,
Indignes d'aimer et de plaire.
Le Dieu des beaux eſprits, le Dieu qui nous éclaire,
Ce Dieu des beaux vers et du jour,
Eſt celui qui fit l'amour
A madame votre mère.
Vous tenez de tous deux : ce mélange eſt fort beau.
Vous avez (comme ont dit les ſaintes écritures)
Une perſonne et deux natures :
De l'Apollon et du Beauvau.

Je ſuis tendrement dévoué à l'un et à l'autre. La Suiſſe eſt émerveillée de vous. Ferney pleure votre abſence. Le bon homme vous regrette, vous aime, vous reſpecte infiniment.

LETTRE

1768.

LETTRE CLVII.

A M. SAURIN.

Premier juillet.

MON ancien ami, mon philosophe, mon faiseur de beaux vers, je vous remercie tendrement de votre Béverlei. Le solitaire des Alpes vous a l'obligation d'avoir été ému pendant une grande heure. Il n'est pas ordinaire d'être touché si long-temps. De l'intérêt, de la vigueur, une foule de beaux vers; voilà votre ouvrage. Je n'ai point lu le Béverlei anglais, mais je ferais *la gageure imprévue* qu'il n'y a que de l'atrocité.

Au reste, j'ai été fort étonné que madame *Béverlei* ait reçu cent mille écus de Cadix; car pour moi, je viens d'y perdre vingt mille écus, grâce à messieurs *Gilli* que probablement vous ne connaissez point.

Oui, sans doute, *multæ sunt mansiones in domo patris nostri*, et vous n'êtes pas mal logé. Je voudrais bien savoir ce qu'a dit ce maraud de *Fréron*, qui demeure dans la cave.

Savez-vous la petite espèce d'épigramme qu'un lyonnais, lequel est bien loin d'être poëte, a faite comme par inspiration, en feuilletant le Tacite de *la Bletterie*? Il était en colère de ne pouvoir lire le latin qui est imprimé en pieds de mouche, et de ne lire

1768. que trop bien la traduction française. Voici les vers qu'il fit sur le champ :

Un pédant dont je tais le nom,
En inlisible caractère
Imprime un auteur qu'on révère,
Tandis que sa traduction
Aux yeux, du moins, a de quoi plaire.
Le public est d'opinion
Qu'il eût dû faire
Tout le contraire.

Cela m'a paru naïf. Cet hypocrite insolent de *la Bletterie* est berné en province comme à Paris.

Que le bon Dieu béniſſe ainsi tous les apostats qui sont trop orgueilleux, car cela n'est pas bien d'être fier.

LETTRE CLVIII. 1768.

A M. MARIN.

A Ferney, le 19 Auguſte.

J'AI été un peu à la mort, mon cher Monſieur; un petit tour de broche de plus, on aurait dit, *il eſt mort, mais cela n'eſt rien;* ſans cela je vous aurais bien remercié ſur le champ de la petite réponſe de M. *Linguet* au modeſte *la Bletterie.* M. *Linguet* me paraît un français plein d'eſprit, et *la Bletterie* un velche aſſez impertinent. Il prétend que j'ai oublié de me faire enterrer; c'eſt ce que je n'oublie point du tout, car je me ſuis fait bâtir un petit tombeau fort propre de bonne pierre de roche, qui d'ailleurs eſt d'une ſimplicité convenable; mais comme il faut toujours être poli, je dis au ſieur de *la Bletterie:*

Je ne prétends point oublier
Que mes œuvres et moi nous avons peu de vie;
Mais je ſuis très-poli; je dis à la Blétrie:
Ah, Monſieur, paſſez le premier!

On dit que la mortalité eſt fort grande ſur les ouvrages nouveaux; mais, Dieu merci, nous avons un bon Mercure. Ce monſieur *Lacombe* eſt un homme qui a beaucoup d'eſprit; ſon prédéceſſeur était un bœuf qui, dit-on, labourait fort mal ſa terre. Je vous ſouhaite proſpérité, ſanté, argent et plaiſir. Je vous aime une fois plus depuis que je ſais que vous avez été viſiter les ſaints lieux.

1768. J'ai vu un petit livret, où il me paraît prouvé que notre saint-père le pape n'a nul droit de suzeraineté sur le royaume de Naples.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

LETTRE CLIX.

A M. BOURET,

FERMIER GENERAL.

A Ferney, le 31 auguste.

MONSIEUR,

M. *Marmontel*, votre ami et le mien, vous a dit sans doute, ou vous dira combien notre langue répugne au style lapidaire, à cause de ses verbes auxiliaires et de ses articles. Il vous dira qu'une épigraphe en vers est encore plus difficile, et que de cent il n'y en a pas une de passable, excepté celles qui sont en style burlesque, tant le génie de notre nation est tourné à la plaisanterie.

Il est triste d'emprunter deux vers d'un ancien auteur latin pour *Louis XV*. Répéter ce que les autres ont dit, c'est ne savoir que dire; de plus, le roi viendra chez vous; il verra votre statue, et n'entendra pas l'inscription. Si quelque savant duc et pair lui dit que cela signifie qu'on souhaite qu'il vive long-temps, on avouera que la pensée n'est ni neuve ni fine.

Il y a bien pis si j'ai la hardiesse de vous faire une inscription en vers pour la statue du roi. Il faut rencontrer votre goût, il faut rencontrer celui de vos amis; et vous savez que la première idée qui vient à tout convive, soit à table, soit en digérant, c'est de trouver détestable tout ce qu'on nous présente, à moins que ce ne soit d'excellent vin de Tokai. Les choses se passaient ainsi de mon temps, et je doute que les Français se soient corrigés. 1768.

Je ne vous enverrai donc point de vers pour le roi. Le temps des vers est passé chez la nation, et surtout chez moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que si j'étais encore officier de la chambre du roi, si j'avais posé sa statue de marbre sur un beau piédestal, s'il venait voir sa statue, il verrait au bas ces quatre petits vers-ci, qui ne valent rien, mais qui exprimeraient que c'est un de ses domestiques qui a érigé cette statue, qu'on aime beaucoup celui qu'elle représente, et qu'on craint de choquer son indifférente modestie.

Qu'il est doux de servir ce maître,
Et qu'il est juste de l'aimer!
Mais gardons-nous de le nommer;
Lui seul pourrait s'y méconnaître.

Je sais bien que les beaux esprits ne trouveraient pas ces vers assez pompeux; et en effet je ne les ferais pas graver dans une place publique, mais je les trouverais très-convenables dans ma maison. Ils le seraient pour moi, ils le seraient pour l'objet de mon quatrain. Cela me suffirait; et les critiques auraient beau dire, mon quatrain subsisterait.

1768. Mais ce que je ferais dans mon petit salon de vingt-quatre pieds, vous ne le ferez pas dans votre salon de cent pieds :

Mes vers trop familiers feront vus de travers,
Et pour les grands salons, il faut de plus grands vers.

Quoi qu'il en soit, *og' uno faccia secondo il suo cervello.* Je vous réponds que si jamais le roi passe par ma chaumière, et s'il y trouve sa statue, il n'y lira pas d'autres vers au bas. J'aurais pu lui donner, comme un autre, de l'héroïque, et *du plus grand roi du monde*, et *de la terre et de l'onde* par le nez ; mais Dieu m'en préserve et lui aussi.

Mais si j'étais à votre place, voici comme je m'y prendrais : je collerais du papier sur mon piédestal, et j'y mettrais le jour de l'arrivée du roi :

Juste, simple, modeste, au-dessus des grandeurs,
Au-dessus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaissance ?
Est-ce Bouret ? Non, c'est la France.

Le roi aurait le plaisir de la surprise. Enfin, si j'étais *Louis XV*, je serais plus content de ce quatrain que de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtisans qui ne sont jamais contens de rien.

Le résultat de tout ceci, Monsieur, c'est que vous n'aurez point de vers de moi pour votre statue, mais je vous aime de tout mon cœur, et cela vaut mieux que des vers. Je vous supplie de dire à M. de *la Borde* combien je lui suis attaché, et combien mon cœur est

plein de ses bontés. Si j'avais son portrait, il aurait une statue dans mon petit salon. 1768.

Avec tous les talens le destin l'a fait naître ;
Il fait tous les plaisirs de la société,
Il est né pour la liberté
Mais il aime bien mieux son maître.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLX.

A M. DUPUITS.

23 décembre.

En vous remerciant, mon cher capitaine, de m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame que madame *du Deffant* appelle sa petite mère (1). Je dirais volontiers à madame *du Deffant :*

Il se peut bien qu'elle soit votre mère ;
Elle eut un fils assez connu de tous :
Méchant enfant, aveugle comme vous,
Dont vous aviez (soit dit sans vous déplaire)
Et la malice et les attraits si doux,
Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire.

Quoi qu'il en soit, je sais que la petite mère et la petite fille sont la meilleure compagnie de l'Europe.

(1) Madame la duchesse de *Choiseul.*

1768. Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV;* elle ne fait donc pas que c'était son bien. J'avais d'abord imaginé que M. le duc de *Choiseul* pourrait avoir la bonté d'en faire présenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire. Mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire; et il y avait même quatre petits versiculets qui ne valent pas grand'chose. Cela sera perdu dans l'énorme quantité de paperasses qu'on reçoit à chaque poste. La perte n'est pas grande.

Il est vrai que je lui ai envoyé *le Marseillois* de *Saint-Didier*, et que je n'ai pas osé risquer *les trois empereurs en Sorbonne*, de l'abbé *Caille*, à cause des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*Abc*. C'est un ouvrage anglais, traduit et imprimé en 1762. Rien n'est plus hardi, et peut-être plus dangereux dans votre pays. C'est un cadran qui n'est fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penser comme un étranger; cela n'est pas juste.

On m'a su mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à *Catherine* (1). Je crois qu'on a eu très-grand tort. *Catherine* avait fourni *cinq mille livres* pour le Corneille de madame votre femme. *Catherine* m'accablait de bontés, m'écrivait des lettres charmantes; il faut un peu de reconnaissance; les muses n'ont rien à démêler avec la politique. Tout cela m'effarouche. Cependant, si on le veut, si on l'ordonne, s'il n'y a nul risque, je chercherai un *Abc*, et j'en

(1) L'impératrice de Russie.

ferai tenir un à la perſonne du monde qui fait le meilleur uſage des vingt-quatre lettres de l'alphabet quand elle parle et quand elle écrit. 1768.

Pour *la Bletterie*, il eſt très-certain qu'il a voulu me déſigner en deux endroits, et qu'il a déſigné cruellement *Marmontel* dans le temps qu'il était perſécuté par l'archevêque et par la ſorbonne. Il a attaqué *Linguet*, il a inſulté de même le préſident *Hénault*, (page 235, tome II). *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'eſt le ſublime de pluſieurs prétendus hiſtoriens modernes. Cela leur tient lieu de génie et de talens hiſtoriques.*

Peut-on appliquer un ſoufflet plus fort ſur la joue du préſident? Et puis, comment trouvez-vous les *talens hiſtoriques?* Ne reconnaiſſez-vous pas à tous ces traits un janſéniſte de l'univerſité, gonflé d'orgueil, pétri d'âcreté, et qui frappe à droite et à gauche.

Je ne ſavais point du tout qu'il eût ſurpris la protection de madame la ducheſſe de *Choiſeul*. Quelqu'un a dit de moi que je n'avais jamais attaqué perſonne, mais que je n'avais pardonné à perſonne. Cependant je pardonne à *la Bletterie*, puiſqu'il eſt protégé par l'eſprit et par les grâces; j'ai même propoſé un accord. *La Bletterie* veut qu'on m'enterre parce que j'ai ſoixante-quinze ans; rien ne paraît plus plauſible au premier aſpect: je demande qu'il me permette ſeulement de vivre encore deux ans. C'eſt beaucoup, dira-t-il; mais je voudrais bien ſavoir quel âge il a, et pourquoi il veut que je paſſe le premier.

Mon cher capitaine, vous qui êtes jeune, riez des barbons qui font des façons à la porte du néant. Je vous embraſſe vous et votre petite femme.

1768.

LETTRE CLXI.

A MADAME DE POMMEREUL,

Qui avait adreſſé à l'auteur la recette de l'élixir de longue vie, avec une lettre mêlée de proſe et de vers.

A Ferney, le 29 décembre.

MADAME,

Si je n'avais pas été très-malade ſur la fin de cette courte vie, je vous aurais ſans doute remercié ſur le champ de la longue vie que vous voulez bien me procurer. Il faut que vous deſcendiez d'*Apollon* en droite ligne, vous et madame d'*Antremont*.

Vous ne démentez pas votre illuſtre origine;
Il eſt le Dieu des vers et de la médecine,
Il prolonge nos jours, il en fait l'agrément.
Ce Dieu vous a donné l'un et l'autre talent:
Ils ſont rares tous deux. J'apprends dans mes retraites
Qu'on a dans Paris maintenant
Moins de bons médecins que de mauvais poëtes.

Grand merci, Madame, de votre recette de longue vie. Je me doute que vous en avez pour rendre la vie très-agréable, mais j'ai peur que vous ne ſoyez très-avare de cette recette-là. Le cardinal de *Fleuri*

prenait tous les matins d'un baume qui reſſemblait fort à votre élixir; il avait beaucoup uſé, dans ſon temps, de cette autre recette que vous ne donnez pas. Je crois que c'eſt ce qui l'a fait vivre quatre-vingt-dix ans aſſez joyeuſement. Ce bonheur n'appartient qu'à des gens d'égliſe : DIEU ne bénit pas ainſi les pauvres profanes. 1768.

Quoi qu'il en ſoit, daignez agréer le reſpect et la reconnaiſſance avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 3 avril.

CHACUN a ſon diable, Madame, dans cet enfer de la vie. Le mien m'a affublé de onze accès de fièvre, et me voilà; mais ce n'eſt pas pour long-temps. En vérité, c'eſt dommage que la nature, m'ayant fait, ce me ſemble, pour vivre avec vous, me faſſe mourir ſi loin de vous. Quand je dis que nos eſpèces d'ames étaient modelées l'une pour l'autre, n'allez pas croire que ma vanité radote. Le fait eſt clair. Vous me dites, par votre dernière lettre, *que les choſes qui ne peuvent nous être connues, ne nous ſont pas néceſſaires*. Grand mot, Madame, grande vérité, et qui plus eſt, vérité très-conſolante. Où il n'y a rien, le roi y perd ſes droits, et la nature auſſi. Faites-vous lire, s'il vous plaît, l'article *Néceſſaire* 1769.

1769. dans un certain livre alphabétique, vous y verrez votre pensée.

C'est un *dialogue entre Selim & Osmin*, deux braves musulmans ; et *Osmin* conclut que la nature n'ayant pas favorisé le genre-humain, en tout temps et en tout lieu, du divin alcoran, l'alcoran n'est pas nécessaire à l'homme.

Au reste, je sens très-bien que le siècle de *Louis XIV* est si prodigieusement supérieur au siècle présent, que les athées de ce temps-ci ne valent pas ceux du temps passé. Il n'y en a aucun qui approche de *Spinosa*.

Ce *Spinosa* admettait, avec toute l'antiquité, une intelligence universelle ; et il faut bien qu'il y en ait une, puisque nous avons de l'intelligence. Nos athées modernes substituent à cela je ne sais quelle nature incompréhensible, et je ne sais quels calculs impossibles. C'est un galimatias qui fait pitié. J'aime mieux lire un conte de *la Fontaine* (quoique par parenthèse ses contes soient autant au-dessous de l'*Arioste* que l'écolier est au-dessous du maître). Cependant ces philosophes ont tous quelque chose d'excellent. Leur horreur pour le fanatisme, et leur amour de la tolérance m'attache à eux. Ces deux points doivent leur concilier l'amitié de tous les honnêtes gens.

Je passe des athées à *Sémiramis*. Que voulez-vous, s'il vous plaît, que je fasse ? Je ne saurais, en vérité, prendre le parti de *Mouflapha* contre elle. Son fils l'aime, son peuple l'aime, sa cour l'idolâtre, elle m'envoie le portrait de son beau visage, entouré de vingt gros diamans, avec la plus belle peliſſe

du Nord, et un code de lois auſſi admirable que notre juriſprudence françaiſe eſt impertinente. On parle français à Moſcou et en Ukraine. Ce n'eſt ni le parlement de Paris, ni la ſorbonne, qui a établi des chaires de profeſſeurs en notre langue dans ces pays autrefois ſi barbares. Peut-être y ai-je un peu contribué. Permettez-moi d'avoir quelque condeſcendance pour un empire de deux mille lieues d'étendue, où je ſuis aimé, tandis que je ne ſuis pas exceſſivement bien traité dans la petite partie occidentale de l'Europe, où le haſard m'a fait naître. 1769.

Je vous avoue que j'aimerais mieux avoir l'honneur de ſouper avec vous, que de reſter au milieu des neiges dans la belle et épouvantable chaîne des Alpes, ou de courir de roi en impératrice. Soyez très-sûre, Madame, que vos lettres ont fait de mon envie extrême de vous revoir, une paſſion. Comptez que mon ame court après la vôtre.

Je ſerais peut-être un peu décontenancé devant madame la ducheſſe de *Choiſeul*. Quand le vieux chevalier *Deſtouches-Canon*, père putatif de d'*Alembert*, voyait une jolie femme, bien aimable, il lui diſait: *Paſſez, paſſez vîte, Madame, vous n'êtes pas de ma ſorte.* Je ſuis devenu un peu groſſier dans ma retraite champêtre.

Que m'importe que la nature
En deſſinant ſes traits chéris,
Pour modèle ait pris la figure
De la Vénus de Médicis?
Je ſuis berger, mais non Pâris.

1766.

Un vieux berger n'eſt pas un homme.
Je pourrais lui donner la pomme
Sans que mon cœur en fût épris,
Et ſans que la maligne engeance
Des déeſſes de ſon pays
Reprochât à mes ſens ſurpris
D'être ſéduits par l'apparence.
Je ſais que ſon eſprit orné
A toute la délicateſſe
Que l'on vanta dans Sévigné,
Avec beaucoup plus de juſteſſe;
Qu'elle aime fort la vérité,
Mais ne la dit qu'avec fineſſe.
Ma groſſière ruſticité
Et mon impudence ſuiſſeſſe
Auraient grand'peine à ſe prêter
A tant de grâce et de ſoupleſſe.
Il faut que, pour bien s'ajuſter,
Les gens ſoient d'une même eſpèce.

Vous dont l'eſprit et les bons mots,
L'imagination féconde,
La repartie et l'àpropos
Font toujours le charme du monde:
Vous, ma brillante du Deffant,
Converſez dans votre retraite,
Vivez avec la *grand'maman;*
C'eſt pour vous que les Dieux l'ont faite.
Si j'allais très-imprudemment
Troubler vos ſéances ſecrètes,
Que diriez-vous d'un chat-huant
Introduit entre deux fauvettes?

Cependant, je veux savoir qui soupe entre madame de *Choiseul* et vous; qui en est digne, qui soutient encore l'honneur du siècle? Que voulez-vous que je vous dise? Hélas! toutes nos petites consolations ne sont encore que des emplâtres sur la blessure de la vie. Mais dans votre malheur, vous avez du moins le meilleur des remèdes; et puisque vous existez, qu'y a-t-il de mieux que de consumer quelques momens de cette existence douloureuse et passagère avec des amis qui sont au-dessus du commun des hommes? Vous m'avez donné une grande satisfaction en m'apprenant que le président a repris son ame. 1769.

Hélas! qu'a-t-il pu ressaisir
De cette ame qui fut vous plaire?
Quelque faible ressouvenir,
Et quelque image bien légère
Qui ne revient que pour s'enfuir!
A-t-il du moins quelque désir,
Même encor sans le satisfaire?
A-t-il quelque ombre de plaisir?
Voilà notre importante affaire.
Qu'on a peu de temps pour jouir!
Et la jouissance est un songe.
Du néant tout semble sortir,
Dans le néant tout se replonge.
Plus d'un bel esprit nous l'a dit.
Un autre Hénault et Déshoulière,
Chapelle et Chaulieu l'ont écrit.
L'antiquité, leur devancière,
Mille fois nous en avertit.

1769.

La sorbonne dit le contraire :
A ces messieurs rien n'est voilé ;
Et quand la sorbonne a parlé,
Les beaux esprits doivent se taire.

Dites, je vous en conjure, au délabré président combien je m'intéresse à son ame aimable. La mienne prend la liberté d'embrasser la vôtre. Adieu, Madame, vivons comme nous pourrons.

LETTRE CLXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DE FLORIAN,

Nièce de l'auteur.

A Ferney, 8 avril.

VOICI le temps où les Picards vont jouir d'une douce tranquillité dans leurs terres. Je souhaite un bon voyage à la dame et au seigneur d'Hornoy, beaucoup de santé, de plaisirs et de comédies.

Vous savez que celle de l'élection du vicaire de Saint-Pierre est presque finie à Rome. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai presque autant de part que le Saint-Esprit à l'élection de *Stopani* (1). Le colonel du régiment des Deux-Ponts et madame sa femme avaient absolument voulu me voir. Madame *Cramer* les amena chez moi, il y a environ deux mois ; elle força les barrières de ma solitude. Après dîner,

(1) Ce fut *Ganganelli* qui fut élu, et personne n'y songeait.

pour

pour nous amuser, nous jouâmes le pape aux trois dés; je tirai pour *Stopani*, et j'eus rafle. 1769.

Comme je jouais avec des hérétiques, il était bien juste que je gagnasse.

Quand, d'un saint zèle possédés,
On nous vit jouer aux trois dés,
De Simon le bel héritage,
On rafla pour Cavalchini,
Pour Corsini, pour Négroni:
Stopani m'échut en partage,
Et mon dé se trouva béni.
Stopani du monde est le maître,
Mais il n'en jouira pas long-temps;
Il a soixante et quatorze ans;
C'est mourir pape et non pas l'être.
J'aime les clefs du paradis;
Mais c'est peu de chose à notre âge.
Un vieux pape est à mon avis
Fort au-dessous d'un jeune page.

Dans la vieillesse on tolère la vie, et dans la jeunesse on en abuse. Ainsi tout est vanité, à commencer par le pape, et à finir par moi.

J'ai eu douze accès de fièvre, je n'ai vu de médecin qu'une seule fois; j'ai envoyé chercher le saint viatique, et je suis guéri. Je fais des papes et des miracles.

J'enverrai à Hornoy tout ce qui pourra amuser mes chers Picards. Madame *Denis* doit avoir recommandé une petite affaire à M. d'*Hornoy* que j'embrasse tendrement ainsi que son oncle le turc.

1769.

LETTRE CLXIV.

A M. DE RUHLIERES.

26 avril.

Je vous remercie, Monsieur, du plus grand plaisir que j'aie eu depuis long-temps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer sont tels que ceux que l'on fesait il y a cent ans, lorsque les *Boileau*, les *Molière*, les *la Fontaine* étaient au monde. J'ai osé, dans ma dernière maladie, écrire une lettre à *Nicolas Despréaux ;* vous avez bien mieux fait, vous écrivez comme lui.

Le jeune bachelier qui répond à tout venant sur l'essence de DIEU ; *les prêtres irlandais qui viennent vivre à Paris d'argumens et de messes ; le plus grand des torts est d'avoir trop raison ; la justice qui se cache dans le ciel tandis que la vérité s'enfonce dans son puits*, &c. &c. sont des traits qui auraient embelli les meilleures épîtres de *Nicolas*.

Le portrait du sieur *Daube* (1) est parfait. Vous demandez à votre lecteur :

S'il connaît par hasard le contradicteur Daube,
Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube;
Et que l'on daubera tant que vos vers heureux
Sans contradiction plairont à nos neveux.

Oui vraiment, je l'ai fort connu, et reconnu sous votre pinceau de *Téniers*.

(1) Ancien intendant de Soissons, grand contradicteur. Voyez l'article *Dispute*, Dictionnaire philosophique.

Si vous vouliez, Monsieur, vous donner la peine, à vos heures de loisir, de relimer quelques endroits de ce très-joli discours en vers, ce serait un des chefs-d'œuvre de notre langue. 1769.

LETTRE CLXV.

A M. DE MOULTOU, *à Genève.*

Le 22 juillet.

Mon cher philosophe, notre zurichois (1) ira loin. Il marche à pas de géant dans la carrière de la raison et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit de l'arbre de la science, dont les fots ne veulent pas qu'on se nourrisse, et il n'en mourra pas. Un temps viendra où sa brochure sera le catéchisme des honnêtes gens. On dira à tout théologien :

Théologal insupportable,
Quels dogmes nous annonces-tu ?
Moins de dogme et plus de vertu,
Voilà le culte véritable.

Je vous embrasse toujours en *Zaleucus*, en *Confucius*, en *Platon*, en *Marc-Aurèle*, et non en *Augustin*, en *Jérôme*, en *Athanase*.

(1) M. de *Meister*, auteur du livre intitulé, *De l'origine des principes religieux.*

1769.

LETTRE CLXVI.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 18 septembre.

MADAME,

Vous n'êtes plus madame *Gargantua*, et je ne m'appelle plus *Guillemet ;* je n'ai reçu votre joli et vrai soulier qu'après avoir pris la liberté de vous envoyer ma soie, j'ignore si vous avez daigné agréer ce ridicule hommage, mais je sais bien que mes jours ne seront pas filés d'or et de soie si vous persistez à soupçonner que des choses que j'abhorre soient de moi. Vous avez entendu quelquefois parler des tracasseries de cour, des petites calomnies qu'on y débite, des beaux tours qu'on y joue ; soyez bien sûre que la république des lettres est précisément dans ce goût. *Arlequin* disait : *tutto l'mondo e fatto com' la nostra famiglia*, et *Arlequin* avait raison. Je ne vous fatiguerai pas des noirceurs qu'on m'a faites ; mais souvenez-vous de cet écrit dans lequel on insulta, l'année passée, le président *Hénault*, et une personne très-respectable que je ne nomme point, la même dont vous me parlez dans votre dernière lettre, la même à laquelle vous êtes si attachée, la même qui.... Le style de cet ouvrage était brillant

et hardi ; on me fit l'honneur de me l'imputer, et bien des gens me l'attribuent encore ; un homme de condition l'avait lu dans la séance publique d'une académie comme s'il en était l'auteur, il en reçut les complimens, et s'en vanta à moi dans sa lettre, et pour comble il a été avéré qu'il n'avait d'autre part à l'ouvrage que celle de l'avoir acheté, et qu'il était très-incapable de l'écrire. 1769.

Le tour qu'on me fait aujourd'hui est plus méchant ; mais comment croira-t-on que j'aye dit que le roi donna des pensions à tous les conseillers qui jugèrent *Damiens*, tandis qu'il est de notoriété publique qu'on n'en donna qu'aux deux rapporteurs? Comment aurais-je pris M. de *Besigny* pour le président de *Nassigny*? Comment aurais-je dit qu'*on fit un procès à Damiens* et qu'*on perpétra son supplice*? tout cela est absurde, et aussi impertinent que mal écrit. Un abbé *Desfontaines* fit autrefois une édition de la Henriade dans laquelle il inséra des vers contre l'académie pour m'empêcher d'en être. J'ai une édition de la Pucelle dans laquelle il y a des vers contre le roi et contre madame de *Pompadour*, et ce qu'il y a de pis, c'est que ces vers ne sont pas absolument mauvais. Messieurs les tracassiers de cour ont-ils jamais rien fait de plus noir ? Voilà, Madame, ce qui m'a fait quitter la France ; ai-je tort ? Je suis très-honteux de vous entretenir de ces misères, il ne faut vous aborder que les mains pleines de fleurs.

J'ai vu un petit médecin dont vous avez fait la fortune et la réputation ; je n'avais pas osé vous le recommander, je lui avais seulement conseillé d'implorer vos bontés, parce que sa requête était juste :

1769. vous avez fait pour lui plus qu'il n'eſpérait et plus qu'il ne demandait. Voilà comme vous êtes, Madame; la bienfeſance eſt votre paſſion dominante; vous aurez des autels juſque dans le pays barbare que j'habite. *Dupuits* vous doit tout: et moi que ne vous dois-je point? vous m'avez fait connaître tout votre eſprit et toute la bonté de votre caractère; vous m'avez réconcilié avec mon ſiècle dont j'avais fort mauvaiſe opinion.

Je reviens, Madame, à votre ſoulier: on dit que quelque *Praxitèle* s'eſt mêlé des proportions de votre figure;

Je n'en crois rien, et je demande
Aux connaiſſeurs que vous voyez:
Comment, avec ces petits pieds,
On peut avoir l'ame ſi grande?

Daignez recevoir, Madame, avec votre bonté ordinaire, le profond reſpect de votre ancien typographe et de votre très-affligé et très-obéiſſant ſerviteur, &c.

LETTRE CLXVII. 1769.

A M. L'ABBÉ AUDRA, *à Toulouse.*

Le 10 décembre.

MON cher philosophe, j'espère que *Cicéron la Croix* fera rendre une pleine justice au client qu'il protége. Je salue son éloquence; la bonté de son cœur fait tressaillir le mien. J'espère tout de vos bontés et des siennes. Je me flatte que le parlement saisira cette occasion de faire voir à l'Europe qu'il sait consoler l'innocence opprimée. M. *Shérer*, banquier de Lyon, doit avoir fait tenir quinze louis à *Sirven* pour l'aider à soutenir son procès. Je lui ai donné l'adresse de M. *Chauliac*, procureur. Je vous prie instamment de vouloir bien vous faire informer si cet argent a été remis à *Sirven*.

Il y a long-temps qu'on a envoyé un paquet pour vous, suivant vos ordres, à l'adresse que vous aviez donnée. L'état déplorable où je suis ne me permet pas de dicter de longues lettres; mais l'amitié n'y perd rien.

J'aurai l'honneur de répondre à mademoiselle *Calliope de Vaudeuil*, dès que la fièvre qui me mine pourra être passée. Malgré ma fièvre, voici mon petit remercîment que je vous prie de lui communiquer.

A mademoiselle de Vaudeuil.

La figure un peu décrépite
D'un vieux serviteur d'Apollon

1769.

Etait dans la barque à Caron,
Prête à traverſer le Cocyte ;
Le maître du ſacré vallon
Dit à ſa muſe favorite :
Ecrivez à ce vieux barbon :
Elle écrivit ; je reſſuſcite.

LETTRE CLXVIII.

A M. MARMONTEL.

27 avril.

1770. Au ſujet près, mon cher ami, jamais les gens de lettres, dans aucun pays, n'ont imaginé rien de plus noble. Les douze apôtres n'ont pas eu ce courage. Les douze perſonnes, à qui cette étrange idée a paſſé par la tête, ſont dignes chacune de ce qu'elles veulent me donner.

Cet honneur eſt bien grand, tous l'ont ſu mériter.
Mais douze monumens et douze ſtatuaires !
Ce ſerait un peu trop d'affaires.
Ils ont dit : Choiſiſſons, pour nous repréſenter,
Celui qui d'entre nous donna les étrivières
Le plus fort et le plus long-temps
Aux Griſels, aux Frérons, aux cuiſtres, aux pédans ;
C'eſt notre prête-nom, c'eſt lui qui dans la troupe
Combattit en enfant perdu ;
C'eſt notre vieux ſoldat, au ſervice aſſidu :
Feſons ſon effigie avant qu'à notre inſçu
La friponne Atropos lui coupe
Le fil mal renoué dont on le tient pourvu ;

On croira, quand on l'aura vu,
Que de nous tous on voit le groupe. 1770.
D'ailleurs si nous l'aimons, certe il nous le rend bien.
Vîte, qu'on nous l'ébauche; allons, Pigal, dépêche;
Figure à ton plaisir ce très-mauvais chrétien;
Mais en secret nous craignons bien
Qu'un bon chrétien ne t'en empêche.

Vous m'allez dire que ces petits versiculets familiers ne valent rien; je le sais tout comme vous: mais j'ai la poitrine attaquée, je n'en puis plus; et je vous conseille de mettre l'inscription: *A Voltaire mourant*, comme je le mande à M. d'*Alembert*.

Bonsoir, mon très-cher confrère. Frère *François*.

LETTRE CLXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 mai.

Je suis un ingrat, Madame, indigne de vous et de votre *grand'maman* (1). Je ne mérite pas de voir le jour, aussi je ne le vois guère, car il tombe encore de la neige chez moi au cinq de mai.

Oui, j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit:

(1) Madame la duchesse de *Choiseul*.

1770.

Cette image est trop révoltante;
Je crois qu'on peut la définir :
Une adorable indifférente,
Fesant du bien pour son plaisir.

Figurez-vous, Madame, que lorsque j'appelais votre *grand'maman* inconstante, volage, cruelle (1), elle me comblait tout doucement de bontés; elle les a poussées non-seulement jusqu'à protéger mes horlogers, mais jusqu'à protéger aussi mon sculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'est que cette nouvelle faveur; car s'il faut se livrer à la reconnaissance, il ne faut pas se livrer à la vanité. Je ne sais si elle a dans le moment présent beaucoup de temps à elle; mais en avez-vous, Madame, vous qui, malgré votre état de recueillement, passez votre vie à courir?

Je vous envoie l'article *Ame*, que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plaît pas. Votre *grand'maman* vous dira, si elle veut, ce que c'est que sa jolie ame; pour moi je n'ai jamais su comment cet être-là était fait, et vous verrez que je le sais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer, je suis votre homme. Je n'écris qu'à vous, et point à votre *grand'maman*, car je suis honteux devant elle.

J'aurai pourtant, je crois, dans quelques jours, une grâce à lui demander, mais il me sera impossible d'avoir cette hardiesse après mes injustices : voici le fait.

Avant que les jésuites fussent devenus gens du monde, ils avaient un établissement à ma porte pour

(1) Voyez la lettre à madame *du Deffant*, 25 avril 1770. *Correspondance générale.*

convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentilshommes, sept frères et deux sœurs ; sept étaient mineurs et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au service du roi. Le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des jésuites, le plus grand fripon que j'aye jamais connu, obtint une pancarte du conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfans. Ils vinrent me trouver, je me fis leur *don Quichotte;* ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaisir d'attraper les jésuites avant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de satisfaction. 1770.

L'aîné des sept frères a une grâce à demander, et il va même à Versailles dans le temps des fêtes. Ce n'est point à M. l'abbé *Terray* qu'il demandera cette grâce, car il ne s'agit point d'argent, et M. l'abbé le jette par les fenêtres ; en un mot, je ne sais ce que c'est que cette grâce, et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre *grand'maman.* Vous lui en parlerez si vous voulez, Madame ; mais pour moi, Dieu m'en garde, j'ai trop abusé de ses extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre *Dupuits.* Il faut que je m'aille cacher quand je pense à tout cela. C'est à vous, Madame, que je dois tous ces agrémens qui se répandent sur les derniers jours de ma vie ; c'est vous qui m'avez présenté à votre *grand'maman* que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler ; c'est à vous que je dois son soulier et ses lettres : elle m'a fait capucin, je lui dois tout. Puissiez-vous jouir long-temps des charmes de son amitié et de sa conversation.

1770. Quand il y aura quelques articles de belles-lettres moins ennuyeux que ceux de métaphysique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit dans ce monde que d'attraper la fin de la journée sans douleur et sans ennui, et encore la chose est-elle difficile. Je suis à vous, Madame, jusqu'à mon dernier souffle, avec le plus tendre respect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère *François*.

LETTRE CLXX.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 10 novembre.

Votre épître, mon cher confrère, est aussi philosophique qu'ingénieuse, elle est surtout d'un bon ami : vous avez raison sur tous les points, hors sur ce qui me regarde.

Je sais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raison, puisqu'en effet on a des soldats de robe longue payés uniquement pour servir contre elle ; mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des asiles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, son empire est assuré.

On peut long-temps chez notre espèce
Fermer la porte à la Raison ;
Mais dès qu'elle entre avec adresse,
Elle reste dans la maison,
Et bientôt elle en est maîtresse.

Son ennemie perd de son crédit chaque jour, de Moscou jusqu'à Cadix. Les moines ne gouvernent plus, quoiqu'un moine soit devenu pape. J'ai été très-fâché qu'on ait poussé trop loin la philosophie. Ce maudit livre du *Système de la Nature* est un péché contre nature. Je vous sais bien bon gré de réprouver l'athéisme et d'aimer ce vers : 1770.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.

Les ennemis des causes finales m'ont toujours paru plus hardis que raisonnables. S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils disent sans hésiter que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le soleil soit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire (1). Je tâcherai de vous les faire parvenir au plutôt. Je les crois sages; mais ils n'en feront pas moins persécutés.

Je suis tout glorieux du baiser de madame *Saurin;* elle est bien hardie à cent lieues : elle n'oserait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été heureux pendant quinze jours; j'ai eu M. d'*Alembert* et M. de *Condorcet :* ce sont là de vrais philosophes. Adieu, vous qui l'êtes; conservez-moi votre amitié.

(1) Les Questions sur l'Encyclopédie, aujourd'hui le *Dictionnaire philosophique.*

1771. # LETTRE CLXXI.

A M. TABAREAU, *à Lyon.*

Avril.

Du Nil au Bosphore
L'ottoman frémit :
Son peuple l'adore,
La terre applaudit.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai pu faire de plus court pour votre protégé ; et le plus court en cas pareil (1) est toujours le moins mauvais.

Il est vrai que je persiste dans l'admiration et dans la reconnaissance que tout français doit avoir pour le roi, qui délivre tant de provinces de l'affreuse nécessité d'aller se ruiner en procès à Paris; mais je suis indigné contre les libraires de Lyon, qui s'avisent de mettre, sous le nom de *Genève*, des choses dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Je m'étais bien douté que le grand-conseil deviendrait parlement, et que le roi ferait le maître. M. le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaissance. Je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. *Vasselier* me donnez continuellement.

Je me souviens bien, Monsieur, qu'un espagnol, qui passa à Ferney, il y a quelques mois, me dit

(1) Vers destinés à mettre au bas d'un portrait de l'impératrice de Russie, exécuté à Lyon sur le métier, par les soins de M. de *la Salle*, fabricant.

qu'il m'enverrait quelques livres espagnols assez curieux ; il me les envoie par la voie de Marseille, mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Espagne que Don Quichotte. Le négociant de Marseille peut en toute sureté de conscience envoyer ces rogatons. Il doit savoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du saint-office : et je serais bien fâché de lire un ouvrage qui ne serait pas muni de ce sceau respectable. 1771.

Votre bibliothécaire vous est bien tendrement attaché, et compte incessamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad.

LETTRE CLXXII.

A M. DE PEZAI.

Aide maréchal des logis
Et de Cythère et du Parnasse,
Je vois que vous avez appris
Sous le grand général Horace,
Ce métier qu'avec tant de grâce
On vous voit faire dans Paris.
J'ai lu votre aimable Rosière :
Malheur au dur atrabilaire
Qui lui reproche un doux baiser !
Quel mortel ne doit excuser
Une personne si discrète ?
Un seul baiser, un seul amant,
Chez les bergères d'à présent
Est la vertu la plus parfaite.

1771. Je vous remercie bien sensiblement, Monsieur, de votre paquet. Je ne sais par quelle voie il m'est venu, mais il me rendra heureux pendant deux jours. Je ne remercie point M. *Dorat*, quoiqu'il m'ait rendu heureux aussi; mais ce n'est pas lui qui m'a gratifié de sa *réponse de Ninon* et de ses odes.

Le vieux malade de Ferney vous est toujours très-attaché.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, le 19 juillet.

Oui, j'aime Pallas l'intrépide,
Qui fait tomber sous son égide
Tout l'orgueil de ce vieux sultan.
J'admire avec même justice
Cette Pallas législatrice,
Qui de la Finlande au Cuban
Donne une loi moins tyrannique
Que certain code lévitique
Et le fatras de l'alcoran.

Courage, braves Russes, la victoire est toujours venue du Nord. Il faut que la raison en vienne; il faut que les beaux et malheureux climats, si long-temps soumis à l'inquisition ou à l'équivalent, et peuplés de tant de fripons et d'imbécilles, soient éclairés par l'étoile du Nord, qui fait briller du haut du pôle arctique

arctique la tolérance universelle qu'on n'ose pas même désirer encore dans certains pays. 1771.

Savez-vous, monsieur le Comte, que grâce à la stupidité d'un de nos velches, revêtu à Paris de l'éminente dignité de censeur des livres, l'instruction de sa Majesté impériale n'a pas eu la permission d'entrer en France? N'imputez point cette barbarie à notre nation; elle n'en est point coupable. Tous les gens qui pensent parmi nous, révèrent cette instruction admirable, et n'en voudraient jamais avoir d'autre. Notre chancelier n'a rien su de cette sottise. Cela s'est fait uniquement par la bêtise des subalternes, et avant le changement du ministère. Mais on est très-coupable d'avoir confié quelque espèce de juridiction sur les belles lettres à des gens qui ne devraient avoir que la surintendance des chardons.

Oui, je reçus en son temps la lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire sur M. de *Tchogoglof*. Je ne sais où il est; et j'ai abandonné cette petite affaire pour laquelle on m'avait vivement sollicité.

J'ai eu l'honneur de vous adresser un ingénieur-dessinateur, garçon de mérite, qui peut être utile. Je vous souhaite, et je l'espère, une paix glorieuse, digne de vos victoires. Si *Moustapha* n'a pu être chassé par les Russes, il les respectera du moins, et votre voisin le poëte-empereur chinois les respectera aussi; l'autre poëte-roi de Prusse sera toujours leur bon ami, si les rois sont amis. Je ne vous réponds point du troisième, et je vous garde le secret.

Mes respects à madame la comtesse.

1771.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 25 novembre.

On me mande, Monseigneur, qu'un anglais, très-anglais, qui s'appelle M. *Muller*, homme d'esprit, pensant et parlant librement, a répandu dans Rome qu'à son retour il m'apporterait *les oreilles du grand inquisiteur* dans un papier de musique; et que le pape, en lui donnant audience, lui a dit: *Faites mes complimens à M. de Voltaire, et annoncez-lui que sa commission n'est pas faisable; le grand inquisiteur à présent n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet anglais chez moi, mais je puis assurer votre éminence que je n'ai demandé les oreilles de personne, pas même celles de *Fréron* et de *la Beaumelle*.

Supposé que M. *Muller* ou *Milles* ait tenu ce discours dans Rome, et que le pape lui ait fait cette réponse, voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuser; car, après tout, cette vie ne doit être qu'un amusement. Je vous amuse très-rarement par mes lettres, car je suis bien vieux, bien malade, et bien faible. Mes sentimens pour vous ne tiennent point de cette faiblesse; ils ne ressemblent point à mes vers. Agréez mon très-tendre respect, et conservez vos bontés pour le vieillard de Ferney.

Le grand inquisiteur, selon vous, très-saint-père,
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux:

Vous entendez très-bien, vous voyez encor mieux,
Et vous savez surtout bien parler et vous taire. 1771.
Je n'ai point ces talens, mais je leur applaudis.
Vivez long-temps heureux dans la paix de l'Eglise,
Allez très-tard en paradis :
Je ne suis point pressé que l'on vous canonise.
Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.
Vous êtes juste et bon, que faut-il davantage ?
C'est bien assez, je crois, qu'on dise : Il fut un sage ;
Dira qui veut, il fut un saint.

LETTRE CLXXV.

A M. SAURIN.

A Ferney, 14 décembre.

VOTRE femme doit voir en vous 1772.
Le modèle des bons époux,
Le modèle des bons poëtes :
Si les enfans que vous lui faites,
De vos écrits ont la beauté,
Nul homme en sa postérité
Ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Je prends la liberté d'abord d'embrasser madame votre femme, pour qui vous avez fait cette jolie épître qui est à la tête de cette jolie Anglomanie : et puis je vous dirai que cette pièce est écrite d'un bout à l'autre comme il faut écrire, ce qui est très-rare ; qu'elle est étincelante de traits d'esprit que tant de gens cherchent, et qui sont chez vous si naturels.

1772. Enſuite, je vous dirai que dès que l'hiver eſt venu, les neiges me tuent, et qu'il faut alors que je reſte au coin de mon feu, ſans quoi je viendrais cauſer au coin du vôtre. Je ſuis toujours prêt l'été à faire un voyage à Paris, malgré l'abbé *Mabli* et *Fréron*. Mais depuis l'impertinence que j'ai eue de faire de grands établiſſemens dans un malheureux village au bout de la France, et de me ruiner à former une colonie d'artiſtes qui font entrer de l'argent dans le royaume, ſans que le miniſtère m'en ait la moindre obligation, la néceſſité où je me ſuis mis de veiller continuellement ſur ma colonie, ne me permet pas de m'abſenter l'été plus que l'hiver. J'ajoute à ces raiſons que j'ai bientôt quatre-vingts ans, que je ſuis très-malade, et qu'il ne faut pas, à cet âge, riſquer d'aller faire une ſcène à Paris, et d'y mourir ridiculement; car je ne voudrais mourir ni comme *Maupertuis* ni comme *Boindin*.

Inter utrumque tene medium, tutiſſimus ibis.

J'ai toujours ſur le cœur la belle tracaſſerie que m'a faite ce M. *le Roi*, ſur le livre de *l'Eſprit*. Vous ſavez que j'aimais l'auteur; vous ſavez que je fus le ſeul qui oſai m'élever contre ſes juges, et les traiter d'injuſtes et d'extravagans, comme ils le méritaient aſſurément. Mais vous ſavez auſſi que je n'approuvai point cet ouvrage que *Duclos* lui avait fait faire; et que, lorſque vous me demandâtes ce que j'en penſais, je ne vous répondis rien.

Il y a des traits ingénieux dans ce livre; il y a des choſes lumineuſes, et ſouvent de l'imagination dans l'expreſſion; mais j'ai été révolté de ce qu'il dit

sur l'amitié. J'ai été indigné de voir *Marcel* cité dans un livre sur l'Entendement humain, et d'y lire que la *le Couvreur* et *Ninon* ont eu autant d'esprit qu'*Aristote* et *Solon*. Le système que tous les hommes sont nés avec les mêmes talens, est d'un ridicule extrême. Je n'ai pu souffrir un chapitre intitulé, *De la probité par rapport à l'univers*. J'ai vu avec chagrin une infinité de citations puériles ou fausses, et presque par-tout une affectation qui m'a prodigieusement déplu. Mais je ne considérai alors que ce qu'il y avait de bon dans son livre, et l'infame persécution qu'on lui fesait. Je pris son parti hautement; et quand il a fallu depuis analyser son livre, je l'ai critiqué très-doucement. 1772.

Vous avez l'esprit trop juste et trop éclairé pour ne pas sentir que j'ai raison. S'il se pouvait, contre toute apparence, que j'eusse le bonheur de vous voir encore, nous parlerions de tout cela en philosophes, en aimant passionnément la mémoire de l'homme aimable dont nous voyons vous et moi les petites erreurs.

Adieu, mon cher philosophe, mais philosophe avec de l'esprit et du génie, philosophe avec de la sensibilité. Je vous aime véritablement pour le peu de temps que j'ai encore à ramper dans un coin de ce globule.

1772.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 décembre.

Quoi! toujours la cruelle envie
Pourſuit ma réputation!
On dit qu'une nymphe jolie,
Dans ma dernière maladie,
M'a donné l'extrême-onction,
Et que j'emporte en l'autre vie
Ce peu de conſolation.
Voyez l'horrible calomnie!
Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
A votre jeuneſſe immortelle,
De faire encor de ſi beaux coups,
Et d'être entre les deux genoux
D'une coquine fraîche et belle.
Je ſens que je ſuis au tombeau;
Cet état me fait de la peine:
Mais il ne faut pas qu'un roſeau
Vive auſſi long-temps que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait, parce qu'il veut être inſtruit de ce que ſes ſujets, jeunes et vieux, font dans ſon empire. Je lui dirai donc, comme devant DIEU, que madame *Denis* feſant les honneurs d'un grand dîner, je mangeais dans ma chambre un plat de légumes, ainſi que vous en uſâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre préſence. Une belle demoiſelle de la compagnie, plus grande que

madame *M***. de deux doigts, plus jeune, plus étoffée, plus rebondie, vint me consoler. Les Génevois sont malins, et les calvinistes sont bien aises de jeter le chat aux jambes des papistes; mais le fait est que cette auguste demoiselle me fesait trembler de tous mes membres, et que si je m'évanouis, c'était de crainte ou de respect. 1772.

Je vous jure que j'aurais plutôt fait la scène de *Sylla*, de *Pompée*, ou de *César*, dont vous me parlez, que je n'aurais fait un couplet avec cette belle personne. Depuis que j'ai des lettres de capucin, je mets toutes les impostures aux pieds de mon crucifix, et je ne dis à personne: Ouvrez le loquet.

Au reste, je présume toujours que les princesses de la comédie sont par-tout sous vos lois, ainsi que dans leurs lits; et que vous êtes toujours le maître des autres à table, au lit et à la guerre, comme je crois que vous l'êtes aussi au spectacle. J'ai rapetassé la Sophonisbe; j'aurai l'honneur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un pour vous, l'autre pour la comédie. Je ne suis pas bien sûr que vos ports soient francs de Lyon à Paris; je sais seulement qu'ils sont exorbitans. Je vous demande vos ordres pour savoir si je dois faire partir ce paquet sous votre nom, ou sous celui de M. le duc d'*Aiguillon*. Je suis bien sensible à toutes les peines que mon héros daigne prendre d'écarter les sifflets préparés pour les Lois de Minos.

A l'égard de *Sylla*, cette entreprise était aisée pour le R. P. de *la Rue*; elle est fort difficile pour moi. Je vous avoue que je baisse beaucoup, quoi qu'en disent mes panégyristes et ceux de la belle demoiselle qu'on suppose avoir eu tant de bontés pour moi.

1772. Il me semble que le goût de ma chère nation est un peu changé; et si vous me permettez de vous le dire, je crois qu'elle n'est pas plus digne d'entendre *Sylla*, *Pompée* et *César*, que je ne suis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venait quelque idée heureuse, je l'emploîrais bien vîte pour vous faire ma cour; mais les idées viennent comme elles veulent. Ma plus chère idée serait de ne pas mourir sans avoir la consolation de vous revoir encore. Je ne suis le maître ni de chasser cette idée ni de l'exécuter. Je suis bien sûr seulement que ma destinée est de vous être attaché jusqu'à la mort avec le plus tendre respect.

Le vieux malade de Ferney à qui l'on fait trop d'honneur.

LETTRE CLXXVII. 1773.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT,

Qui demandait une inscription pour des écoles de chirurgie.

A Ferney, 28 avril.

Il y a près de trois mois, Monsieur, que mon triste état ne m'a permis que d'écrire deux ou trois lettres à Paris, et c'était pour des affaires pressantes.

Quarante-huit caractères font vingt-quatre syllabes à deux lettres par syllabe, et douze syllabes forment un vers alexandrin ; en ce cas il faut deux vers, mais il y a nécessairement des syllabes qui ont trois ou quatre lettres, ainsi la chose devient impossible.

Pour exprimer une pensée bonne ou mauvaise, il faut deux vers ou quatre ; c'est ce qui rend notre langue très-peu susceptible du style lapidaire qui demande une extrême précision : nos articles, nos verbes auxiliaires, joints à la gêne de nos rimes, font un effet souvent ridicule dans les inscriptions. Un vers latin dit plus que quatre vers français ; j'oserais proposer celui-ci, en attendant qu'on en fasse un meilleur.

Arte manus regitur, genius prælucet utrique.

L'art conduit la main, le génie les éclaire tous deux. Voilà toute la chirurgie exprimée en peu de mots.

1773. Si on voulait absolument une inscription en français, on pourrait mettre :

D'où partent ces soins bienfesans ?
Ils sont d'un monarque et d'un père :
Il veille sur tous ses enfans ;
Il les soulage et les éclaire.

Mais voilà quatre-vingt-une lettres au lieu de quarante-huit. Il faudrait donc rendre les caractères de moitié plus petits, et alors l'inscription serait peut-être inlisible. Je trouverais cette inscription française assez passable ; mais vous voyez que c'est une rude tâche de faire des vers à tant le pied, à tant le pouce.

Le pauvre malade vous est très-tendrement et très-inutilement attaché, à vous et à madame *Dix-neuf ans*.

LETTRE CLXXVIII. 1773.

A MADAME

LA COMTESSE DU BARRI.

20 juin.

MADAME,

MONSIEUR de *la Borde* m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part.

Quoi, deux baisers sur la fin de ma vie !
Quel passe-port vous daignez m'envoyer !
Deux ! c'est trop d'un, adorable Egérie ;
Je ferais mort de plaisir au premier.

Il m'a montré votre portrait; ne vous fâchez pas, Madame, si j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baisers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux.
C'est aux mortels d'adorer votre image ;
L'original était fait pour les Dieux.

J'ai entendu plusieurs morceaux de la Pandore de M. de *la Borde;* ils m'ont paru bien dignes de votre protection. La faveur donnée aux véritables beaux-arts, est la seule chose qui puisse augmenter l'éclat dont vous brillez.

1773. Daignez agréer, Madame, le profond respect d'un vieux solitaire, dont le cœur n'a presque plus d'autre sentiment que celui de la reconnaissance.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 15 octobre.

L'AMOUR, Epicure, Apollon,
Ont dicté vos vers que j'adore.
Mes yeux ont vu mourir Ninon;
Mais Chapelle respire encore.

Je ne reviens point, Monsieur, de ma surprise que *Chapelle* ait perfectionné son style à Pétersbourg. Quelques français me demandent pourquoi je prends le parti des Russes contre les Turcs? Je leur réponds que quand les Turcs auront une impératrice comme *Catherine II*, et qu'il y aura à la Porte ottomane des chambellans comme M. le comte de *Schouvalof*, alors je me ferai turc; mais je ne puis être que grec tant que vous ferez des vers comme *Théocrite*. Il y a même dans votre épître une philosophie qu'on ne trouve ni dans *Théocrite* ni dans aucun des anciens poëtes grecs.

Profitez de votre printemps;
Chantez, baisez votre bergère;
Faites des vers et des enfans.
Ma triste muse octogénaire,
Qui cède aux outrages du temps,
Doit vous admirer et se taire.

LETTRE CLXXX. 1774.

A M. DE RUHLIERES.

8 auguſte.

Je vous remercie, Monſieur, de tout mon cœur. Placé entre votre *Germanicus* et votre *Mécène* vous ne dédaignez pas même un vieux allobroge qui ne ſe voit depuis plus de vingt ans qu'entre *Zuingle* et *Calvin*, et dont la mémoire n'eſt guère à Paris qu'entre *Fréron* et l'abbé *Sabotier*. Cependant j'aime toujours les bons vers paſſionnément, comme ſi j'étais français, comme ſi je ſoupais quelquefois entre vous et M. de *Champfort*. Vous m'avez deux fois traité ſelon mon goût; la première, quand mon ami *Thiriot* m'envoya

Avez-vous par haſard connu feu monſieur Daube
Qu'une ardeur de diſpute éveillait avant l'aube?

La ſeconde, quand vous m'avez gratifié vous-même de votre épître ſur le grand art de ſavoir ſe paſſer de fortune.

Vous avez rendu reſpectables
Les bons vers et la pauvreté;
L'ignorance et la vanité
Oſaient les croire mépriſables.

Vous direz à préſent comme *Horace*:

Pauperies immunda domûs procul abſit. Ego utrum
Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

1774. Votre épître eſt comme elle doit être, et la ſatire ſur la diſpute était comme elle devait être. L'une était à la *Boileau*, et l'autre à la *Chaulieu*.

Il me ſemble qu'il ſe forme enfin un ſiècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût ſubſiſtera en France. Je m'y intéreſſe comme ſi j'étais encore de ce monde. Je reſſemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne ſavais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philoſophe ſi plaiſant. J'ai ſon grand et gros livre, et j'ai pris ſon parti hardiment contre madame la princeſſe *Sharkof* ou *Sarrefok*, car je ne prononce pas les noms ruſſes ſi bien que vous. Cette dame eſt pour le moins auſſi plaiſante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney eſt pénétré pour vous de l'eſtime la plus vraie. Mais puiſque vous dites que vous êtes avec reſpect mon très-humble ſerviteur, pardieu, je ſuis le vôtre avec plus de reſpect encore.

LETTRE CLXXXI. 1774.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 2 décembre.

Vous me donnez, Madame, une rude commiſſion. Tout le monde fait aiſément des noëls malins, parce que tout le monde les aime; mais on n'a jamais fait de noëls galans à la louange de perſonne, pas même à celle de la Sainte-Famille, dont tous les chrétiens ſont convenus de ſe moquer à la fin de décembre. Cependant, pour ſatisfaire à votre étrange empreſſement, j'ai invoqué l'ombre de l'abbé *Pellegrin;* tenez, voilà des couplets qu'elle vous envoie. Elle vous recommande de taire l'auteur, non pas, hélas! *par les yeux de votre tête*, mais par toute l'amitié, par le tendre attachement que le vieux *Pellegrin* a pour vous.

Noëls pour un ſouper.

Jesu dans ſa cabane
Voyant venir Choiſeul,
Malgré le bœuf et l'âne,
Lui feſant grand accueil,
Dit : Je fais avec toi
Un pacte de famille;
Tu fais garder ta foi,
Et moi
Je ne quitterai pas
Tes pas,
Pour chercher une fille.

1774.

Quand madame ſa femme
Vint baiſer le bambin,
Marie au fond de l'ame
Eut un peu de chagrin;
Cette bonne lui dit :
J'ai quelque jalouſie.
Lorſque le Saint-Eſprit
Me prit,
Vous n'étiez donc pas là,
Là, là;
Il vous aurait choiſie.

L'enfant dans l'écurie,
D'un œil peu ſatisfait
Voyait Marthe et Marie,
Et ſainte Eliſabeth,
Et ſes parens ſans nom,
Et Joſeph le beau-père;
Mais en voyant Grammont,
Poupon,
Tu criais : Celle-là,
Papa,
Eſt ma ſœur ou ma mère.

Quand on aura chanté ces trois plats couplets, on pourra chanter en chœur celui-ci qui n'eſt pas moins plat :

Laiſſez paître vos bêtes,
Vous, Meſſieurs, qui ne l'êtes pas ;
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.

Votre

Votre château
Eſt grand et beau,
Mais à Paris
Toujours chéris,
Faut-il ailleurs
Gagner des cœurs?
Laiſſez paître vos bêtes,
Vous, Meſſieurs, qui ne l'êtes pas, &c.

1774.

LETTRE CLXXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 décembre.

L'ombre de l'abbé *Pellegrin* m'eſt encore apparue cette nuit, et m'a donné les deux couplets ſuivans, ſur l'air: *Or dites-nous, Marie.*

Trois rois dans la cuiſine
Vinrent de l'orient;
Une étoile divine
Marchait toujours devant.
Cette étoile nouvelle
Les fit très-mal loger;
Joſeph et ſa pucelle
N'avaient rien à manger.

Hélas, mes pauvres ſires,
Pourquoi voyagez-vous?
Reſtez dans vos empires,
Ou ſoupez avec nous.

1774. Si la cour vous ennuie,
Voyez-nous quelquefois;
La bonne compagnie
Doit toujours plaire aux rois.

Mon cher abbé, lui ai-je dit, je reconnais bien, à votre ſtyle, l'auteur de ces fameux noëls :

Liſez la loi et les prophètes,
Profitez de ce qu'ils ont dit.
Quand on a perdu Jéſus-Chriſt,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Mais après tout, vos couplets pour le ſouper de S^t Joſeph peuvent paſſer, parce que la bonne compagnie dont vous me parlez, et que vous ne connaiſſez guère, eſt indulgente. S'il y a quelque alluſion dans les couplets de vos noëls, cette alluſion ne peut être qu'agréable pour les intéreſſés, et ne peut choquer perſonne, pas même la ſainte Vierge et ſon mari, qui ne ſe ſont jamais piqués d'avoir à Bethléem le cuiſinier du préſident *Hénault*. Mais ſurtout ne montrez pas vos noëls à l'ingénieux *Fréron*, qui a les petites entrées chez madame la marquiſe *du Deffant*, et qui ne manquerait pas de dire beaucoup de mal de ſon cuiſinier et de ſon feſeur de noëls, quoiqu'il ne ſe connaiſſe ni en bonne chère ni en bons vers.

LETTRE CLXXXIII. 1774.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 décembre.

Noëls sur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

Il devait venir boire
Un jour à Saint-Joseph,
Mais au bord de la Loire,
Il prit sa route en bref :

Tous les cœurs le suivirent,
Car il les avait tous;
En soupirant ils dirent :
Nous partons avec vous.

On pleurait en silence,
Quand femme et sœur partit;
Plus de chant, plus de danse,
Et surtout plus d'esprit :

Les voilà qui reviennent,
Tout change en un moment.
Que tous nos maux obtiennent
Un pareil changement.

Air : *Joseph est bien marié.*

Rions tous en ce séjour,
On ne rit guère à la cour.

1774.

Goûtons le bon temps si rare
Que cette cour nous prépare :
On dit qu'il revient ce temps
Où tous les cœurs sont contens.

Aurore des jours heureux,
Répandez de nouveaux feux.
Le bonheur qui nous enchante
Se flétrit s'il ne s'augmente.
Il faut toujours ajouter
Aux biens qu'on a pu goûter.

On pourrait chanter ensuite :

Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas.
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.
Votre château, &c.

Quand on commande un pet-en-l'air à sa couturière, on lui dit bien intelligiblement comment on veut qu'il soit fait. Il fallait dire qu'on ne voulait dans des noëls ni crèche, ni *Jésu*, ni *Marie*, quoique tout cela soit essentiel. On doit savoir qu'en chansons, hors de l'Eglise point de salut. Personne ne pouvait deviner ce qu'on demandait. Les femmes sont despotiques, mais elles devraient au moins expliquer leurs volontés. Ces couplets-ci ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. Cela ressemble à une fête de Vaux, mais cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin. Au reste il ne faut pas

s'imaginer que tous les sujets soient propres pour ces petits airs, ni qu'on puisse deviner à cent lieues l'à-propos du moment, surtout quand on a sur les bras l'affaire la plus cruelle auprès de laquelle toutes les tracasseries de cour sont des roses. 1774.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

A Ferney, 27 mars.

MONSIEUR,

Un vieillard de quatre-vingt-un ans, accablé de maladies cruelles, a senti quelques adoucissemens à ses maux, en recevant la lettre charmante en prose et en vers, dont vous l'avez honoré, dans une langue qui n'est point la vôtre, et dans laquelle vous écrivez mieux que tous les jeunes gens de notre cour. Je viendrais vous en remercier à Genève, si mes souffrances me le permettaient, et si elles ne me privaient pas de toute société. 1775.

J'ai dit tout bas, en lisant vos vers :

Dans des climats glacés Ovide vit un jour
Une fille du tendre Orphée ;
D'un beau feu leur ame échauffée,
Fit des chansons, des vers, et surtout fit l'amour.

1775. Les Dieux bénirent leur tendreſſe,
Il en naquit un fils orné de leurs talens ;
Vous en êtes iſſu ; connaiſſez vos parens
Et tous vos titres de nobleſſe.

Agréez, monſieur le Prince, le reſpect du vieillard de Ferney.

LETTRE CLXXXV.

A MADAME

DE SAINT-JULIEN.

8 décembre.

NOTRE protectrice ſait ſans doute qu'il n'eſt plus queſtion de ce mémoire que l'abbé *Morellet* devait lui communiquer. L'affaire eſt faite; l'édit eſt entre les mains de nos chétifs états. Nous nous aſſemblons le 11 du mois pour accepter la bulle *Unigenitus* purement et ſimplement, et même en remerciant.

Il eſt vrai, Madame, que je demande une petite explication, et cette explication eſt une aumône de cinq mille livres; ſomme exceſſivement petite, par laquelle je propoſe aux ſoixante publicains, maîtres du royaume, de racheter leurs péchés. Je fais les derniers efforts auprès de M. *Turgot* pour obtenir de lui cette bonne œuvre. Mais ſoit qu'il ſe rende, ſoit qu'il perſiſte dans l'impénitence finale, je ferai le diable à quatre dans nos états, pour faire accepter ſa pancarte, même par le clergé.

Je profite des bontés de M. le marquis de la *Tour-du-Pin*, que vous m'avez procurées. Je lui demande un ordre pour me chauffer, quoique les fermiers généraux nous réduisent à n'avoir pas de quoi acheter du bois. 1775.

Je me suis avisé de faire l'épitaphe de l'abbé de *Voisenon* :

Ici gît, ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme un cadet de la famille.

Il ne faut pas prendre cela tout-à-fait au pied de la lettre. Il est bien vrai que l'abbé de *Voisenon* frétille ; mais je ne veux point l'aller voir sitôt. Je veux vivre encore pour vous dire combien je suis sensible à vos bontés, combien j'adore votre caractère, votre esprit lumineux et votre personne. Vous parlez d'affaire comme un vieux conseiller d'Etat ; vous êtes active à rendre mille bons offices, comme si vous n'aviez rien à faire ; vous jugez tous les ouvrages mieux que si vous étiez de l'académie. Je me flatte bien que monsieur votre frère et vous, vous gagnerez votre procès. La chicane qu'on vous fait me paraît absurde, et ce n'est pas-là le cas où les choses absurdes réussissent.

Adieu, Madame; je ne sors point du coin de mon feu, tandis que vous tuez des perdrix en plein air. Je ne sortirai que pour la bulle de M. *Turgot*, et je ne respirerai que pour vous être attaché avec le plus tendre respect.

1776.

LETTRE CLXXXVI.

A M. L'ABBÉ DE LA CHAU.

21 Mars.

MONSIEUR,

APRÈS avoir lu votre Vénus, j'ai dit entre mes dents :

Intermissa, Venus, diù
Tandem bella moves; incipe, dulcium
Mater grata cupidinum,
Circà centum hiemes flectere mollibus,
Heu, durum imperiis!

Je vous rends mille actions de grâces, Monsieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre dissertation. Votre *accessit*, selon moi, signifie *accessit ad Deæ templum*.

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'est-à-dire, contre la décence établie chez une nation. Le *phallus* et le *kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je sais bien que par-tout, les fêtes, les processions nocturnes dégénérèrent en parties de plaisir. On voit dans *Plaute* un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration des mystères, à la fille de son ami, comme chez vous on fait l'amour à la messe et à vêpres. Mais, dans l'origine, les fêtes n'étaient

que sacrées : les prêtresses de *Bacchus* fesaient vœu de chasteté. Si les jeunes filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de *Vénus*, dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leur corps aux maris qu'elles allaient prendre. 1776.

Il est ridicule que de prétendus savans aient regardé des b..... tolérés, comme des lois religieuses, et qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'opéra de Babylone, d'avec les femmes et les filles des satrapes.

Votre ouvrage, Monsieur, est utile et agréable. Je vous sais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre *Vénus* émergente est admirable ; et pour votre *callipige* :

En voyant cette belle estampe,
Tout lecteur est bien convaincu,
Lorsque Vénus montre son cu
Que ce n'est pas un cu de lampe.

Vos recherches à l'occasion du temple d'*Ericine* sont aussi intéressantes que savantes. Enfin, je vous crois interprète de la déesse autant que de M. le duc d'*Orléans*.

Agréez, Monsieur, les sincères remercîmens, la respectueuse estime, et la reconnaissance d'un vieillard très-indigne de votre beau présent, mais qui en sent tout le prix.

1776. # LETTRE CLXXXVII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

J'ETAIS dans un bien triſte état, Monſeigneur, lorſque j'ai reçu vos deux jeunes gentilshommes ſuédois ; mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous.

Ils diſent que votre éminence,
Au pays des proceſſions,
Fait à toutes les nations
Aimer et reſpecter la France.
Ils diſent que votre entretien,
Cher aux beaux eſprits comme aux belles,
Enchante le norvégien
Et le voiſin des Dardanelles,
Tout autant que l'italien :
Comme, en ſa première harangue,
Le chef du collége chrétien
Plaiſait à chacun dans ſa langue.

Voilà comme vous étiez à Paris, et en Languedoc, et par-tout. Vous n'avez point changé au milieu de tous les changemens qui ſont arrivés en France. Je ſuis extaſié en mon particulier des bontés que vous conſervez pour moi ; elles me conſolent et m'encouragent *per leſtreme giornate di mia vita*, comme dit *Pétrarque*, l'un de vos prédéceſſeurs en talens et en grâces. Hélas ! vous êtes aujourd'hui le ſeul *Pétrarque*

qui soit à Rome. Nous avons du moins des opéra-comiques, et même encore de la gaieté; mais on prétend qu'il n'y a plus, dans la patrie de *Cicéron* et d'*Horace*, que des cérémonies. Je me trouve, depuis plus de vingt ans, à moitié chemin de Rome et de Paris, sans avoir succombé à la tentation de voir l'une ou l'autre. Si, à mon âge, je pouvais avoir une passion, ce serait de pouvoir vous faire ma cour dans votre gloire; mais 1776.

Vejanius armis
Herculis ad postem fixis latet abditus agro.

Il vient un temps où il ne faut plus se montrer. Il me reste encore le goût et le sentiment; mais qu'est-ce que cela? Et comment s'aller mêler dans un beau concert quand on ne peut plus chanter sa partie?

Les bontés que votre éminence me témoigne, font ma consolation et mes regrets. Daignez conserver ces bontés pour un cœur aussi sensible que celui du vieux malade de Ferney, qui vous sera attaché avec le respect le plus tendre jusqu'à ce qu'il cesse d'exister.

1776. # LETTRE CLXXXVIII.

A MADAME

LA PRINCESSE D'HENIN.

MADAME,

MADAME de *Saint-Julien* m'a fait l'honneur de me mander que si je disputais *le Kain* à la reine, je devais demander votre protection. J'ai couru sur le champ au temple des Grâces, pour me jeter à vos pieds. Une de vos compagnes m'a dit :

Imite-nous, tu feras bien.
A cette reine si chérie
Nous ne disputons jamais rien,
Et nous l'avons toujours servie.

Madame, me voilà justement comme les Grâces, je ne dispute rien à sa Majesté ; mais malheureusement je ne puis rien faire dans mon métier qui soit digne de ses regards ni des vôtres. Je vous prie seulement de pardonner à un vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui vous importune pour vous dire que s'il avait la force de venir crier, vive la reine, de vous faire sa cour, de vous voir, et de vous entendre avant de mourir, il mourrait heureux.

Je suis en attendant, avec un profond respect, Madame, votre, &c.

LETTRE CLXXXIX. 1777.

A M. AUDIBERT, *à Marseille.*

Mars.

ENVOYER de beaux vers et de l'argent comptant,
Ce n'est pas au Parnasse une chose ordinaire.
Vous pensez bien solidement,
Et vous possédez l'art de plaire.
C'est l'*utile dulci* que dans Rome autrefois
Enseignait le galant Horace,
Et dont vous donnez, avec grâce,
Des leçons chez les Marseillois.

Je vous remercie tendrement, mon cher confrère: j'aurais bien voulu passer mon hiver entre vous et M. *Guys*.

J'ai abusé plus d'une fois de vos bontés, Monsieur; je les implore aujourd'hui en faveur de ma nièce, qui est toujours, ou qui se croit toujours malade de la poitrine. Elle s'imagine que des branches de palmier d'Afrique, chargées de quelques dattes nouvelles, pourraient lui faire du bien. Je ne crois pas qu'un fruit d'Afrique rende la santé en Suisse; mais je vous demande cette grâce pour ma pauvre nièce qui pense que Maroc lui fera plus de bien que la nouvelle ville de Versoy.

On vous aura sans doute mandé, Monsieur, que cette ville de Versoy, si long-temps abandonnée, se construit à la fin. Ferney lui a donné tant d'émulation qu'elle s'élève à nos dépens, et même un peu,

—— dit-on, à ceux de Berne, qui commence à en être
1777. effarouchée. On bâtit les portes de la ville avec les pierres qui étaient déjà taillées pour achever le port.

Eruit, ædificat, mutat, quadrata rotundis,
Insanire putes.

LETTRE CXC.

A M. LE MARQUIS DE CUBIERES,

Ecuyer du roi, &c, en réponse à une lettre en vers.

A Ferney, le 5 octobre.

Un beau siècle commence, et vous me l'annoncez.
Un jeune Titus le fait naître,
Et c'est vous qui l'embellissez:
L'écuyer est digne du maître.
Pégase ayant su qu'aujourd'hui
Vous commandez dans l'écurie,
Vient s'offrir à vous, et vous prie
De vous servir souvent de lui;
Il aime votre grâce et votre humeur légère;
Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas;
Sous vous il vole, il sait nous plaire,
Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monsieur, que vous avez ressaisi votre droit d'aînesse, et que vous faites d'aussi jolis vers que monsieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous remercier à mon âge qu'en mauvaise prose rimée, et c'est à moi qu'il faudra dire: *Solve senescentem*, &c.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXCI et dernière. 1778.

A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,

Qui avait envoyé à l'auteur des couplets de la mesure des suivans.

A Paris, le 16 mai.

L'ATTAIGNANT chanta les belles ;
Il trouva peu de cruelles,
Car il sut plaire comme elles :
Aujourd'hui plus généreux,
Il fait des chansons nouvelles
Pour un vieillard malheureux.

Je supporte avec constance
Ma longue et triste souffrance,
Sans l'erreur de l'espérance :
Mais vos vers m'ont consolé ;
C'est la seule jouissance
De mon esprit accablé.

Je ne peux aller plus loin, Monsieur : M. *Tronchin*, témoin du triste état où je suis, trouverait trop étrange que je répondisse en mauvais vers à vos charmans couplets. L'esprit d'ailleurs se ressent trop des tourmens du corps, mais le cœur du vieux *Voltaire* est plein de vos bontés.

Fin des Lettres en vers et en prose.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ANONYMES.
LETTRE I. page 20
LETTRE II. 283

ADHEMAR, (M. le marquis d') *grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith.* 232

ALBERGATI CAPACELLI, (M. le marquis) *sénateur de Bologne.* 254

ALGAROTTI. (M. le comte)
LETTRE I. 189
LETTRE II. 244

AMMAN, (M.) *secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris.* 185

ANTREMONT. (madame la marquise d') 303

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d') 270

ARGENSON. (M. le marquis d')
LETTRE I. 175
LETTRE II. 179

ARGENTAL.

ARGENTAL. (M. le comte d')
LETTRE I. page 105
LETTRE II. 158
LETTRE III. 208
LETTRE IV. 273
LETTRE V. 277

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d') 153

ARGET, (M. d') *ſecrétaire de S. M. le roi de Pruſſe.* 200

ARNAUD. (M. d') 205

ATTAIGNANT. (M. l'abbé de l') 367

AUDIBERT. (M.) 365

AUDRA. (M. l'abbé) 327

B.

BARRI. (Madame la comteſſe du) 347

BEAUMONT. (Madame Elie de) 282

BELLOI. (M. de) 299

BELOSELSKI. (M. le prince de) 357

BERGER. (M.)
LETTRE I. 93
LETTRE II. 95

BERNARD. (M.) 147

BERNIS. (M. le cardinal de)
LETTRE I. page 338
LETTRE II. 362

BOCAGE. (Madame du)
LETTRE I. 236
LETTRE II. 240
LETTRE III. 245

BOUFFLERS. (M. le chevalier de) 304

BOUILLON. (M. le duc de) 263

BOURET, (M.) *fermier général.* 308

BRANCAS. (M. le duc de) 14

BRETEUIL. (M. l'abbé de) 68

BUSSI, (M. l'abbé de) *depuis évêque de Luçon.* 3

C.

CHAMPBONIN. (Madame de)
LETTRE I. 98
LETTRE II. 99

CHARLES-THÉODORE. (S. A. Electorale le prince Palatin)
LETTRE I. 258
LETTRE II. 260

CHAU. (M. l'abbé de la) 360

CHAULIEU. (M. l'abbé de) page 11

CHAUVELIN, (M. le marquis de) *ambaſſadeur à Turin.*
LETTRE I. 247
LETTRE II. 249
LETTRE III. 268

CHENEVIERES. (M. de)
LETTRE I. 234
LETTRE II. 253

CHOISEUL. (Madame la ducheſſe de) 324

CHRISTIAN VII, (roi de Danemarck.) 295

CIDEVILLE, (M. de) *conſeiller au parlement de Rouen.*
LETTRE I. 33
LETTRE II. 37
LETTRE III. 39
LETTRE IV. 43
LETTRE V. 46
LETTRE VI. 52
LETTRE VII. 59
LETTRE VIII. 65
LETTRE IX. 66
LETTRE X. 72
LETTRE XI. 77
LETTRE XII. 107
LETTRE XIII. 123
LETTRE XIV. 141
LETTRE XV. 155

LETTRE XVI. page 161
LETTRE XVII. 164
LETTRE XVIII. 166
LETTRE XIX. 181
LETTRE XX. 194
LETTRE XXI. 198
LETTRE XXII. 219
LETTRE XXIII. 224
LETTRE XXIV. 226
LETTRE XXV. 238

CLAIRON. (Mademoiselle) 257

CONDAMINE. (M. de la)
LETTRE I. 215
LETTRE II. 217

CUBIERES. (M. le marquis de) 366

D.

DAMILAVILLE. (M.)
LETTRE I. 266
LETTRE II. 296

DEFFANT. (Madame la marquise du)
LETTRE I. 74
LETTRE II. 242
LETTRE III. 279
LETTRE IV. 315
LETTRE V. 329
LETTRE VI. 351

LETTRE VII. page 353
LETTRE VIII. 355

DENIS. (Madame) 214

DESMAHIS et de MARGENCI. (MM.) 235

DESTOUCHES. (M.) 202

DUBOIS. (M. le cardinal) 31

DUPUITS. (M.) 311

F.

FAUGERES, (Dom) *abbé de Senones.* 237

FAYE. (M. de la) 22

FEL. (Mademoiselle) 255

FONTENELLE. (M. de) 28

FORMONT. (M. de)
LETTRE I. 83
LETTRE II. 84
LETTRE III. 86
LETTRE IV. 88
LETTRE V. 90
LETTRE VI. 100
LETTRE VII. 111
LETTRE VIII. 133
LETTRE IX. 144
LETTRE X. 150

FLORIAN. (M. le marquis de) page 251

FLORIAN, (Madame la marquise de) *nièce de l'auteur.* 320

G.

GENONVILLE. (M. de) 26

H.

HELVETIUS. (M.) 142

HENAULT. (M. le président)

LETTRE I. 177

LETTRE II. 182

LETTRE III. 196

LETTRE IV. 275

HENIN. (Madame la princesse d') 364

I.

ISSARTS, (M. le marquis des) *ambassadeur de France à Dresde.*

LETTRE I. 191

LETTRE II. 203

K.

KEISERLING. (M. le baron de)
LETTRE I. page 127
LETTRE II. 132
LETTRE III. 169

L.

LUBERT. (Mademoiselle de) 41

M.

MAINE. (Madame la duchesse du) 34
MAIRAN. (M. de) 152
MARIN. (M.) 307
MARMONTEL. (M.)
LETTRE I. 286
LETTRE II. 328
MAUPERTUIS. (M. de)
LETTRE I. 114
LETTRE II. 136
MIMEURE. (Madame la marquise de) 18
MONCRIF. (M. de)
LETTRE I. 38
LETTRE II. 49
LETTRE III. 50

MOULTOU. (M.) page 323

MOUSSINOT. (M. l'abbé) 148

N.

NEUVILLE. (Madame la comteſſe de la)
LETTRE I. 58
LETTRE II. 71

P.

PEZAI. (M. de) 335

PODEVILS, (M. le comte de) *envoyé de Pruſſe.* 171

POMMEREUL. (Madame de) 314

POMPADOUR. (Madame de)
LETTRE I. 188
LETTRE II. 190
LETTRE III. 210

PONT DE VEYLE. (M. de) 122

R.

RICHELIEU, (M. le duc depuis maréchal de) *ambaſſadeur à Dreſde.*
LETTRE I. 186
LETTRE II. 230
LETTRE III. 342

ROCHEFORT. (M. le comte de)
LETTRE I. page 302
LETTRE II. 345

ROQUE, (M. de la) *auteur du Mercure de France.* 97

RUHLIERES. (M. de)
LETTRE I. 322
LETTRE II. 349

S.

SADE. (M. l'abbé de)
LETTRE I. 55
LETTRE II. 61

SAINT-JULIEN. (Madame de) 358

SAINT-PIERRE. (Madame la ducheſſe de)
LETTRE I. 47
LETTRE II. 51

SAURIN, (M.) *de l'académie françaiſe.*
LETTRE I. 266
LETTRE II. 305
LETTRE III. 332
LETTRE IV. 339

SCHOUVALOF. (M. le comte de)
LETTRE I. 336
LETTRE II. 348

SENAC DE MEILHAN. (M. de) 265

T.

TABAREAU. (M.) page 334

THIRIOT. (M.)
LETTRE I. 36
LETTRE II. 80
LETTRE III. 119
LETTRE IV. 130
LETTRE V. 139

TOURAILLE. (M. le comte de la)
LETTRE I. 271
LETTRE II. 287

TRESSAN. (M. le comte de) 103

TRONCHIN. (M.) 227

U.

ULRIQUE, (La princeſſe de Pruſſe) *depuis reine de Suède.*
LETTRE I. 173
LETTRE II. 211

USSÉ. (M. le marquis d')
LETTRE I. 16
LETTRE II. 62

V.

VALLIERE. (M. le duc de la)
LETTRE I. 221
LETTRE II. 288

VENDOME. (M. le prince de) page 7

VILLETTE. (M. le marquis de)
LETTRE I. 284
LETTRE II. 290
LETTRE III. 293
LETTRE IV. 301

VOISENON. (M. l'abbé de)
LETTRE I. 184
LETTRE II. 288
LETTRE III. 291

Fin de la Table des Lettres en vers.

DL 54-71

ULB Halle
005 813 107
3

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711388-p0391-0

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUINZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711388-p0393-2